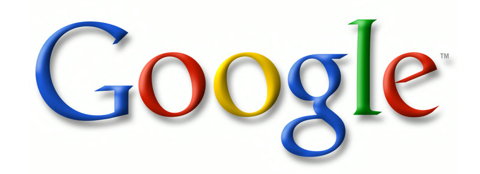
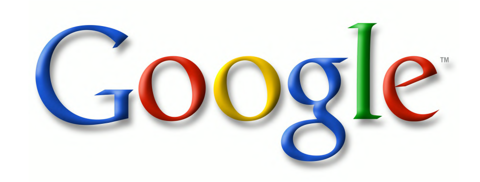


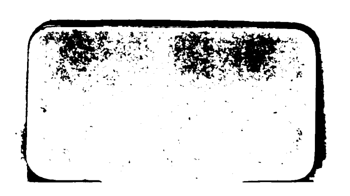

Google





EX-LIBRIS

ALBERT de MONTET





(Jean Baptiste Jourdan, littérateur)

HISTOIRE DE PYRRHUS, ROI D'EPIRE.

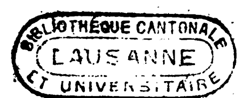
TOME I.

Donat  de Démoret 1754.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. XLIX.

Barbier
BN.P.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



PREFACE.

L'Histoire est un tableau fidéle des siécles passés, sur lequel notre curiosité s'arrête volontiers. Le plaisir que cette sorte de spectacle procure à notre imagination se communique, tantôt à l'esprit par la surprise ou par l'admiration, tantôt au cœur par les évenemens intéressans qu'on nous retrace, par les Héros ou les Scélérats qu'on

nous peint ; nous nous passionnons pour les uns en plaignant quelquefois leurs foiblesses ; notre ame semble par un élan singulier vouloir s'élever jusqu'au niveau de leurs vertus ; les derniers nous paroissent détestables ; plus ils sont méchans, plus ils nous inspirent d'éloignement pour le vice ; & si nous souhaiterions que les uns n'eussent jamais péri, nous voudrions aussi que les autres n'eussent jamais existé.

Sur ce principe, quelle Histoire étoit plus digne de notre attention que celle de Pyrrhus Roi d'Epire ? Quel plus beau

champ pour un Ecrivain ! Quoi de plus intéressant pour des Lecteurs ! Comment parmi tant d'hommes de lettres profonds dans l'Antiquité, ne s'en est-il pas trouvé un seul que ce sujet ait assez frapé pour lui faire surmonter quelques obstacles qu'il présentoit naturellement ? Le canevas se trouvoit presque tout fait dans Plutarque ; il ne s'agissoit donc pour y donner une forme un peu plus historique, que d'étendre certains endroits, & de les accompagner de quelques détails qui leur manquent ; c'est peut-être la difficulté de

rassembler ces détails, qui a rebuté les Historiens; les sources où nous aurions pu les puiser sont entiérement taries pour nous; tout ce que nous sçavons, c'est que quelques Auteurs Grecs avoient écrit sur la Vie & les Guerres de Pyrrhus; mais à peine sçavons-nous le nom de quelques-uns que Plutarque nous a conservés, sans que les moindres vestiges de leurs ouvrages ayent passé jusqu'à notre siécle. Les mémoires du Roi qui sont cités partout, ont eu pour ainsi dire le même sort; on ne peut donc avoir recours qu'aux

Auteurs Grecs, qui ont écrit depuis l'Empire Romain, ou aux Auteurs Latins: les premiers se sont comportés en vrais esclaves de Rome; leurs ouvrages se ressentent du fiel de leurs maîtres. La flaterie étouffe en eux ce sentiment naturel qui nous porte à relever la gloire de nos compatriotes. La vérité s'échape de leur plume à tout moment; pour les Auteurs Latins, ils ne font que suivre leur penchant, & l'usage presqu'établi de leur tems; il leur suffisoit qu'un Prince, ou qu'un Héros eût été l'ennemi de Ro-

me, pour qu'ils se crussent en droit de ternir sa réputation, de même que ces Tyrans vouloient usurper l'empire de la Terre, ils sembloient prétendre exclusivement aussi à l'empire de la vertu. On ne peut disconvenir que certains âges de la République n'ayent produit des hommes bien extraordinaires, qui par leur sagesse & leurs qualités personnelles, méritoient l'admiration de tout l'Univers; mais n'auroit-on pas dû distinguer chez eux, l'homme public, du particulier; car suffit-il après tout, qu'un Héros soit sobre,

modéré, patient, équitable dans sa chaumiére, ou à la queue de sa charrue, si au sortir de-là il agit pour une cause injuste; s'il dépouille une infinité de miserables de leurs biens, pour en enrichir ses Citoyens, ou pour remplir le trésor public. Qu'importe qu'il se contente d'un petit champ pour sa subsistence, si à la tête d'une Armée formidable il va s'emparer des Terres d'autrui, pour aggrandir le Domaine de sa République, dont il est le principal Agent, dont il épouse & l'ambition & la politique. Qu'on ne me

dise pas que cette République même étoit toujours juste dans ses guerres; comment seroit-elle devenue la maîtresse du monde, si ce principe étoit vrai? Je veux croire que les motifs, qui lui faisoient porter la guerre chez ses ennemis, étoient au moins vraisemblables; mais s'ensuit-il de ce que certain peuple nous aura offensés, qu'il faille pour le punir nous emparer de son Domaine, & le rendre notre sujet ou notre esclave? N'est-il point d'autre maniére de se venger? C'est pourtant la conduite que tenoient ces pré-

tendus Héros ; les Tarentins les avoient outragés, Pyrrhus s'offre de leur faire faire réparation ; ils le refusent avec audace. Après deux victoires, ce Prince s'efforce encore d'en obtenir la paix pour ses Alliés; on rejette sa demande, à moins qu'il ne sorte de l'Italie ; la condition n'étoit pas maladroite en effet ; enfin, Pyrrhus n'a pas sitôt les yeux fermés, qu'ils se rendent maîtres de Tarente. A compter de cette époque, un étranger se seroit-il avisé d'avoir le moindre différend avec un Tarentin, ils y auroient trouvé un prétexte

pour ſubjuguer la Nation de l'étranger. En un mot ils s'étoient arrogés la vindicte publique de la Terre ; & ſur ce fondement, ils trouvoient toujours le moyen de ſe mêler de tout, & de tout envahir, tantôt par les alliances, tantôt en jouant le perſonnage de la Juſtice dans le procès de l'univers, d'autres fois par autorité, le plus ſouvent par brigandage : ils joignoient même la plus affreuſe ignominie à l'uſurpation. Après avoir ſapé le Trône de tous côtés juſques dans ſes fondemens, après en avoir dépouillé les légitimes

héritiers, que pouvoit imaginer de plus la Barbarie, que de les traîner à la suite du char d'un misérable Plebéïen pour décorer son triomphe ? Me citera-t-on un pareil exemple de tyrannie, à moins qu'on ne le tire de la férocité des Africains Méridionaux, peuples si singuliérement stupides qu'à peine ose-t-on les admettre au rang de l'espéce humaine. Vit-on jamais les Grecs traiter de la sorte leurs ennemis ? Athénes & Lacédémone, qui subsisterent pendant tant de siécles, ne chercherent jamais à s'agrandir ; toute leur ambition se

réduisoit à remporter des victoires beaucoup plus éclatantes que tout ce qu'ont jamais fait les Romains de plus signalé ; ils ne prétendoient tout au plus que quelque dédommagement pour les frais de la guerre, ou bien à la vaine gloire d'une supériorité chimérique. Jusqu'au siécle de Philippe & d'Alexandre, deux Grecs un peu bâtards, on ne peut reprocher à cette Nation la fureur des Conquêtes ; Alexandre même qui dégénéra à cet égard-là, ne dépouille pas toujours les Rois qu'il a vaincus : tantôt il les laisse tran-

quillement fur le Trône, content de leur foumiffion; tantôt admirateur de leurs vertus, il ajoute de nouvelles Provinces à leur Domaine.

Les Grecs étoient donc bien fupérieurs aux Romains, foit qu'on les prenne en Corps, foit qu'on les confidére en particulier, foit dans la paix, foit dans la guerre; les déclamations de leurs Orateurs ne produifoient d'effets fenfibles que pour le moment préfent comme un tourbillon de fumée qui s'évapore & s'évanouit auffitôt. Il n'en eft pas de même des invectives des Auteurs La-

tins, elles ont passé jusqu'à nous avec tout leur fiel ; on ne peut souffrir patiemment les traits qu'ils lancent contre Annibal & contre Pyrrhus; ainsi l'on ne sçauroit copier ces Auteurs avec trop de ménagement, toutes les fois que faute d'autres lumiéres que le voile des tems nous a dérobées, on est obligé d'avoir recours à eux, pour s'instruire de divers faits concernant la vie ou le caractere de quelque grand personnage qui peut avoir été odieux aux Romains, il faut démêler le vrai de tout ce qu'un esprit partial peut avoir dicté

à l'Ecrivain que l'on consulte.

Quoi que j'en dise, cependant je n'aurois jamais eu le courage moi-même d'entreprendre l'Histoire du Roi d'Epire; mais le hazard m'ayant fait tomber entre les mains un Livre imprimé à Londres il y a quatre ans, sous le titre de *Voyages & Expéditions de Pyrrhus*, une sorte de dépit m'en inspira le dessein; je ne pus voir sans un peu d'émotion l'Histoire d'un aussi grand Roi défigurée de la sorte: l'ouvrage se ressent par-tout des sentimens & du séjour de l'Auteur. On y voit tout le

fiel d'un Réfugié se dilater contre l'abus du trop grand nombre de Prêtres, *qui ne sçauroient être jamais*, à ce qu'il prétend, *qu'inutiles ou pernicieux au bien d'un Etat.* D'autres fois les Financiers échauffent sa bile; mais ce qui l'occupe plus ordinairement, c'est le despotisme outré de certaines Monarchies, & la liberté des Peuples. Les révolutions d'Epire, d'où Pyrrhus fut chassé deux fois, sont un vaste champ où sa satyre s'exerce longuement au moyen d'un verbiage continuel; cinq ou six maximes triviales qui

reviennent

reviennent sans cesse ennuyer le Lecteur, font tout le fonds de sa politique. Une *vaste* harangue est toujours suivie d'une réponse proportionnée à son étendue, & celle-ci d'une réplique qui ne lui céde point; on croit entendre des Avocats au Barreau, ou des Ecoliers de Philosophie sur les Bancs; tous ces discours, ou pour mieux dire, toutes ces déclamations, composent une bonne partie de l'ouvrage, & des Histoires Episodiques achevent le reste; de sorte qu'à proprement parler, l'Histoire de Pyrrhus n'occupe qu'un

très-petit espace du Livre, & se trouve noyée dans une mer de politique & de faits étrangers ; en un mot, c'est un Roman formé sur le goût du Pays & des Peuples pour lesquels l'Auteur écrit ; il l'avoue même de bonne foi à la fin de sa Préface. *Si j'y ai fait plusieurs changemens depuis*, ajoute-t-il ensuite en parlant toujours de son Ouvrage, *ce n'a été que dans la vue de donner à entrevoir les transactions les plus importantes de l'Europe*.

Tout le Livre est écrit dans le goût de cette dernière phra-

ſe, qui auroit bon beſoin d'interpréte ſi l'on ne ſe donnoit pas la peine d'en deviner le ſens. Ces Meſſieurs les Réfugiés ont un ſtyle qui n'eſt qu'à eux, un jargon *franchi Hollandois*, comme je l'ai nommé dans la Préface de ma traduction de *Xénophon d'Epheze*. Leur langage s'abatardit comme eux. Au ſurplus, la plupart de ceux pour qui leurs ouvrages ſont faits ne ſentent pas aſſez les délicateſſes de notre Langue pour en être rebutés; pourvu qu'ils les entendent à peu près, c'eſt tout ce qu'ils ſouhaitent; &

tel Livre qui paroîtroit peut-être admirablement écrit à la Haye ou à Londres, se feroit siffler à Paris.

On m'accusera sans doute de ne pas assez ménager ce pauvre Auteur. Ce n'est que trop l'usage, lorsqu'on a été devancé dans la même carriere par quelqu'autre Ecrivain, d'en dire beaucoup de mal pour écarter les curieux, & de le copier après cela en toute sureté; & très-certainement ce soupçon seroit bien fondé. Quelque mauvais que soit un Ouvrage qui a traité le même sujet, il ren-

ferme toujours quelque chose de bon, & ne peut que nous être fort utile; nous y trouvons les matériaux rassemblés, un plan tout fait, qu'il ne s'agit plus que de réformer & de perfectionner; il n'est pas jusqu'à ses fautes qui ne nous éclairent sur les erreurs où nous aurions pu tomber nous-mêmes. Pour moi j'avouerai avec toute la sincérité dont je me pique, & plus de fidélité peut-être qu'il n'en régne au Parnasse en pareille occasion, ce que j'emprunte de l'Auteur des *Voyages de Pyrrhus*. Différent en

cela de lui, qu'il n'a prétendu composer qu'un Roman de politique, & que j'ai voulu faire une Histoire sérieuse & fidéle, j'ai considérablement étendu tout ce qui pouvoit appartenir à celle de Pyrrhus, & je n'ai fait qu'abréger tout ce qui m'a paru étranger à la vie de ce Prince, mais dont il étoit indispensable de donner un précis pour l'intelligence de son Histoire. Par exemple, Glaucias, pere de Pyrrhus, fut détrôné pour avoir voulu soutenir le parti d'Olympias, sa cousine, après la mort du Vainqueur des

Perses, on ne peut guères se dispenser de remonter jusqu'à Philippe par les liaisons que le pere & le fils ont eues avec les affaires de Grece; Pyrrhus ensuite se trouve mêlé continuellement dans les guerres des Successeurs d'Alexandre le Grand, on ne sçauroit s'empêcher non plus de raconter en passant quelques circonstances de ces divisions, ainsi du reste; cette méthode ne produit rien d'ennuyeux, & le Lecteur ne peut qu'y gagner, attendu que par l'événement, le Livre que je donne ici contient les plus beaux

âges de la Gréce, & l'Histoire d'un des plus grands Hommes & des meilleurs Rois de l'Antiquité; on ne pourroit me chicaner tout au plus que sur la forme que j'ai osé choisir pour le récit de quelques morceaux épisodiques. Je sçais bien qu'elle n'est pas familiére à l'Histoire, & qu'on ne s'en sert guéres que dans les Ouvrages de fiction; voici quel a été le motif de cette espece d'innovation. Je ne pouvois rendre compte de ce qui précéde l'Histoire de Pyrrhus, que par un Discours préliminaire fort long, & comme

comme rien ne me met de si mauvaise humeur que la lecture de ces sortes de discours, j'ai jugé des autres par moi-même, & j'ai préféré de le faire raconter par Androclion à Pyrrhus; j'ai suivi la même méthode en deux autres endroits.

En effet, par la définition que j'ai donnée de l'Histoire, on trouvera que c'est un tableau mouvant, qui fait passer en revue sous nos yeux les grands ou les petits événemens des siécles passés, c'est une action perpétuelle qui, revivifie pour ainsi dire les morts; je crois donc que cette

maniere de faire faire le récit de ce qui précéde par un personnage de l'Hiſtoire même, conſerve beaucoup mieux l'action, puiſque c'eſt une nouvelle, & y jette plus de vivacité. A le bien prendre dans tout ce qui nous eſt raconté; l'on ne cherche qu'à tromper notre eſprit, qu'à le tranſporter dans toutes les régions, & dans tous les ſiécles; plus l'illuſion eſt forte, plus le Lecteur a de plaiſir, & mieux l'Auteur a rempli ſon but; on ſe laiſſe ſéduire bien plus aiſément par la bouche d'un des Acteurs du tems, dont on nous peint l'ac-

tion, que par la plume de l'Historien même, que nous sçavons être notre contemporain. Quoi qu'on en dise, les Poëtes sont nos premiers Historiens : c'est dans leurs ouvrages que nous démêlons la vérité des tems les plus reculés; c'est à eux que nous sommes obligés de recourir toutes les fois qu'il nous faut remonter trop loin ; pour-lors on les cite comme Historiens, en grec, en latin, en hébreu, leur témoignage fait autorité; or tous les grands Poëtes ont toujours suivi cette méthode dans leur récit, & les Auteurs de

Romans qu'on pourroit mettre aussi à la rigueur dans la classe des Poëtes l'ont imitée d'après eux ; cette méthode n'est donc pas si fort à rejetter si l'on considére son antiquité, si l'on réfléchit sur son origine, puisque nous n'avons rien de plus ancien que la Poësie, & que rien ne fait plus d'honneur à la nature que les grands génies qui l'ont cultivée les premiers. On pourroit les nommer les Patriarches de l'esprit humain ; s'ils ne l'ont pas créé, ils l'ont du moins considérablement étendu. Tout n'est ici bas que singerie ; nous ne fai-

ſons fort ſouvent une choſe de telle façon, que parce que d'autres l'ont faite ainſi : il eſt même aſſez rare que nous oſions pénétrer *le pourquoi* ; & de deux routes que deux différens maîtres ont tracées, je crois qu'on ne ſeroit pas répréhenſible pour ſe livrer aveuglément à celui qui auroit le plus d'eſprit ; & dans cette concurrence l'Hiſtorien ne l'emporteroit pas ; mais, me dira-t-on, ces beaux ouvrages où vous puiſez votre méthode ne paſſeront jamais que pour des Hiſtoires feintes. Je conviens d'une partie de l'objection ; mais

quand même cela feroit vrai, ce n'en feront pas moins des Hiſtoires, & la forme n'en fera pas moins la même; car ce n'eſt que de cela qu'il s'agit ici. Quant au fonds, on ne doute point que l'Hiſtoire ne doive puiſer ſes matériaux dans les faits mêmes qui la compoſent, dans les Inſcriptions, dans les Médailles, dans des Chartres, dans des Mémoires particuliers; en un mot, dans les ſources les plus pures, & qui ne ſçauroient être ſuſceptibles du moindre reproche d'infidélité. Je n'en crains point de cette nature; à peine me

ſuis-je donné les licences des Hiſtoriens les plus graves ; il eſt très-peu d'endroits de mon Livre dont on ne reconnoiſſe la ſource, pour peu qu'on ſoit initié dans l'Antiquité. Juſtin, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnaſſe, Tite-Live, Pauſanias, Polybe, Valere-Maxime, Frontin, Florus & beaucoup d'autres Auteurs ſont mes garants à chaque page, & Plutarque à lui ſeul me l'a fourni preſque tout entier. J'avoue même qu'il y a bien des choſes dans mon premier Volume que je dois à l'Auteur de l'Edition de Londres. Dans

le second, qui est beaucoup plus considérable, & qui contient plus particuliérement l'Histoire de Pyrrhus, je tiens une route toute différente de la sienne, & je passe même le but. En un mot, j'ai profité de ce que j'ai trouvé de bien dans un Livre dont j'ai dit assez de mal : ces sortes d'aveux flatent trop la probité pour couter beaucoup à l'amour propre.

Je ne dis rien au reste des autres fautes de cette Histoire qui peuvent m'être imputées ; la confiance que j'ai dans les grands événemens, dans les ac-

tions glorieuſes, dans les beaux caracteres qu'elle contient me raſſure contre les critiques. On ne cherche gueres à vétiller un Auteur quand l'intérêt ou l'admiration vous occupent ſans ceſſe; je ne crains pas davantage la cenſure du peuple dévot; l'Amour, ce monſtre qu'ils n'oſeroient nommer eſt inconnu dans cet Ouvrage; la Gloire y régne partout, & très-ſouvent la Vertu; ils n'y verront pas à la vérité l'Hypocriſie, à moins que la Politique ne s'y montre quelquefois à ſa place; c'eſt le livre des Héros; c'eſt l'école

des Rois, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi ; & les gens du monde qui aiment à s'inſtruire ſans qu'il leur en coute beaucoup de tems ni de peine, y trouveront un abregé des plus beaux âges de l'Hiſtoire Ancienne. Pyrrhus y joue un ſi beau rôle, qu'on ne ſçauroit regreter le peu de tems que demande cette lecture ; c'étoit pour le dire en peu de mots, le plus grand Capitaine & le plus honnête homme qui eût encore paru, ce qui n'eſt pas un petit éloge pour un Roi. Voici par où Annibal qui s'y connoiſſoit, lui attri-

buoit cette premiere partie, ſuivant le témoignage de Tite-Live. *Caſtra metari*, (dit-il, Liv. XXXV.) *primum docuiſſe, ad hoc neminem elegantius locà cepiſſe, præſidia diſpoſuiſſe, artem etiam conciliandi ſibi homines eam habuiſſe, ut Italicæ gentes regis externi, quàm populi Romani tamdiu principis in ea terra, imperium eſſe mallent.* Un Moderne s'eſt fort récrié contre les premiers mots de cette citation, *Caſtra metari primum docuiſſe.* Où Tite-Live a-t-il pris, dit-il, que Pyrrhus fût le premier qui enſeigna l'art de camper? N'y avoit-il

point de camps avant lui ? Et qui doute qu'il n'y en eût, & qu'avant ce Prince, lorſque les Troupes s'arrêtoient dans leur marche, elles ne ſe réuniſſent en un ſeul corps pour ſe repoſer ſous des Tentes pendant la nuit, ou pendant pluſieurs jours ; mais Annibal attribuoit à Pyrrhus la gloire d'être le premier d'entre les Grecs qui eût imaginé de faire d'un camp, une eſpéce de fort inacceſſible, une eſpéce de Ville diſtribuée par quartiers & par rues, ſuivant la deſcription que j'en donnerai dans mon ſecond Volume. A l'é-

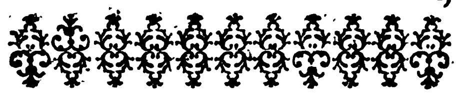
gard de la probité, & des autres vertus de mon Héros; voici ce que Justin en dit Liv. XXV. *Satis constans inter omnes auctores fama est, nullum nec ejus nec superioris ætatis regem comparandum Pyrrho fuisse; raròque non inter reges tantùm, verùm etiam inter illustres viros, aut vitæ sanctioris, aut justitiæ probatioris visum fuisse: Scientiam certè rei militaris in illo viro tantam fuisse, ut cùm Lysimacho, Demetrio, Antigono, tantis regibus, bella gerens, invictus semper fuerit. Illyriorum quoque, Siculorum, Romanorumque, & Carthagi-*

nensium bellis, numquam inferior, plerumque etiam victor extiterit, qui patriam certè suam angustam, ignobilemque, fama rerum gestarum, & claritate nominis sui, toto orbe illustrem reddiderit. Je ne crois pas qu'on ait lû nulle part un éloge plus complet & plus mérité. Ajoutons à cela ce qu'en rapporte Ciceron dans son Traité de l'Amitié, où cet Orateur en parle ainsi que d'Annibal. *Cum duobus Ducibus*, dit-il, *de Imperio in Italia decertatum Pyrrho & Annibale. Ab altero propter probitatem ejus non nimis alienos animos habemus, alterum*

propter crudelitatem semper hæc civitas oderit. N'y a-t-il pas là un peu de prévention de la part de Cicéron contre Annibal? Le Citoyen se manifeste aux dépens de la sincérité; mais ce trait-là même nous montre combien la vertu de Pyrrhus étoit irréprochable, puisque ses ennemis sont forcés de la respecter, tout injustes qu'ils sont à l'égard des plus grands hommes. Cette glorieuse distinction donne une grande idée de sa modération; on a raison de dire, que de même que rien ne résistoit à la force de son bras & de son

courage, tout ſe laiſſoit entraîner auſſi à la juſtice de ſes procédés, à la douceur de ſes regards, à l'éloquence de ſa bouche. Qu'il ſeroit flateur pour moi, que le Public trouvât autant de plaiſir à lire ſon Hiſtoire, que j'en ai pris à la compoſer.

FIN.



SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

Naissance de Pyrrhus. Il se réfugie à la Cour de Glaucias. Conduite de ce Roi d'Illyrie. Androclion donne au jeune Prince une idée de la Gréce jusqu'à Philippe. Il lui peint la conduite de ce Prince quand il fut monté sur le Trône de Macédoine. Son adresse à profiter de l'affoiblissement des Lacédémoniens, des Athéniens & des Thébains. Démosthènes emploie toutes les forces de son éloquence pour animer ces peuples contre lui, & rompre ses projets. Il s'empare de l'Isle d'Eubée. Phocion l'en chasse. Portrait de cet Athénien. Philippe

trouve le secret de se faire nommer dans le Conseil des Amphyctions, Généralissime des Grecs. Au lieu d'aller punir les Locriens d'Amphyze, il se saisit d'Elatée; la Gréce ouvre enfin les yeux: les Athéniens & les Thébains abandonnent son parti. La victoire que Philippe remporte sur eux à Chéronée, met toute la Gréce sous son joug; il se fait déclarer Généralissime des Grecs contre les Perses. Sa mort. Caractere de ce Prince. Alexandre son fils lui succede. Son éducation. Ses progrès dans les Arts & dans les Sciences. Il punit les Thébains & les Athéniens. On le nomme à la place de son pere Général contre les Perses. Passage du Granique. Victoire sur l'Armée des Perses. Ada l'adopte pour son fils. Darius marche en personne contre lui. Bataille d'Issus, où Alexandre est encore Vainqueur. Bon traite-

ment de ce Prince envers les femmes de Darius. Propositions de ce Prince rejettées par Alexandre. Troisiéme Victoire sur les Perses. Conspiration contre Darius par deux de ses Généraux. Sa mort. Alexandre dégénère de ses grandes vertus. Il fait bâtir la Ville d'Alexandrie. Ambassade des Scythes. Victoire sur Porus. Belle réponse de cet Indien. Alexandre lui laisse son Royaume auquel il ajoute encore de nouvelles Provinces. Il s'avance jusqu'à l'Océan. Le flux & reflux étonne ses matelots. Sa Flotte s'avance jusqu'au fond du Golfe Persique, tandis qu'il se rend par terre à Babylone, où il meurt. Réflexions sur le caractere & les Conquêtes de ce Prince. Partage de ses Conquêtes entre ses Généraux. Olympias se retire en Epire. Perdicas cherche à enrichir les Provinces Orientales. Il est assassiné par

ses Gardes. Réflexions sur sa mort. Objection de Pyrrhus sur le sentiment d'Androclion. Victoire d'Euménes sur Antipater. Alcetas, Lieutenant d'Euménes est battu par Antigone. Ils font alliance. Polyperchon se retire auprès d'Olympias. Eacide, pere de Pyrrhus, lui donne une Armée d'Epirotes pour marcher en Macédoine. Ravages d'Antigone dans le Péloponèse. Eacide & Olympias se joignent à Polyperchon. Entrée de cette Princesse dans la Capitale de Macédoine. Réflexion généreuse de Pyrrhus. Eacide s'en retourne en Epire. Mécontentement de ses Sujets. Cruautés d'Olympias. A l'approche de Cassandre, elle se retire dans Pidna. Eacide veut la secourir. Les Molosses en murmurent. Neoptoleme profite de ces troubles pour régner seul. Les deux Rois chacun à la tête d'une Armée, se rencontrent. Ea-

cide est défait. Sa mort. Androclion sauve Pyrrhus. Cassandre le demande à Glaucias inutilement. Mort d'Euménes. Suite des Guerres entre les Successeurs d'Alexandre.

SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

Androclion & Nicias préposés pour l'éducation de Pyrrhus : l'un le porte à la paix, l'autre à la guerre. Jalousie de Nicias, lequel empoisonne son ennemi. Mariage de Déidamie, sœur de Pyrrhus, avec Démétrius. Celui-ci entre dans le Port d'Athénes avec sa Flotte. Il favorise l'expédition de Glaucias, qui reconduit Pyrrhus en Epire. Néoptoléme à son approche s'enfuit. Glaucias s'en retourne en Illyrie. Cinéas établi.

Ministre auprès de Pyrrhus. Combat naval entre Démétrius & Ptolomée, où ce dernier est défait. Ouragan qui fait périr l'Armée d'Antigone. Tempête qui disperse la flotte de Démétrius. Entreprise de ce Prince sur l'Isle de Rhodes. Au bout d'un an il en leve le siége, pour voler au secours d'Athénes; il chasse Cassandre de cette Ville. Différens exploits de Démétrius. Son retour dans Athénes, où ce Prince se livre entiérement à son goût pour les plaisirs. Ligue de plusieurs Rois contre lui. Nouvelles factions dans le Royaume d'Epire. Voyage de Pyrrhus en Illyrie. Nicias pendant son absence favorise le retour de Néoptoléme en Epire. Pyrrhus déclaré incapable de régner. Tous ses amis sont proscrits. Glaucias offre de nouveau de le protéger. Pyrrhus refuse de demeurer en Illyrie. Il aime mieux aller joindre

Démétrius à Athénes. Il en est bien reçu. Pendant son séjour il s'instruit des Loix, des Mœurs & des Usages des Habitans du Péloponese; il se fait raconter ensuite par Cinéas ce qui s'étoit passé de plus remarquable en Perse & en Gréce avant le régne de Philippe de Macédoine. Réflexions de Cinéas sur la cause de la décadence de l'Empire des Perses.

SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

DEmétrius confie au jeune Pyrrhus, âgé de dix sept ans, le Gouvernement de plusieurs villes de la Gréce ils se rendent tous deux auprès d'Antigone. Dénombrement de son Armée. Pyrrhus commande l'aile droite. Dis-

position de celles des Alliés. Bataille d'Ipsus. Imprudence de Démétrius qui la fait perdre. Mort d'Antigone. Pyrrhus se distingue en cette journée. Il fait une retraite digne d'un grand Capitaine, suivi d'une grande partie des Troupes de son aile droite. Démétrius avec les débris de son Armée veut se retirer dans Athénes. Les Athéniens refusent de le recevoir. Séleucus demande sa fille en mariage. Pyrrhus va pour lui en ôtage en Egypte, où il se fait admirer. Il parcoure ce Royaume, en voit les raretés, l'Heptamone, le Lac de Mœris, les Pyramides, les Temples, le Labyrinthe. Loix des Egyptiens. Usages de leurs Rois. Pyrrhus épouse Antigone, fille de Bérénice. Juste dépit de Démétrius contre Séleucus, son gendre. Démétrius va punir Athénes; mais avant il dompte les Messéniens. Siége d'Athénes.

Clémence

Clémence de Démétrius. Il bat les Lacédémoniens en deux rencontres différentes. Ptolomée donne des Troupes à Pyrrhus pour reconquérir l'Epire. Il partage de nouveau la Royauté avec Néoptoléme. Entreprise de celui-ci sur la vie de Pyrrhus qui le prévient, & lui passe son épée au travers du corps dans un festin. Mort de Cassandre. Ses enfans se disputent sa Couronne. Pyrrhus va au secours du plus jeune, & par forme de dédommagement, s'empare de différentes Provinces. Il réconcilie les deux freres. Démétrius arrive trop tard au secours de l'aîné. Il fait assassiner Alexandre. On le proclame Roi de Macédoine. Amours d'Antiochus pour sa belle-mere, que Séleucus lui céde en mariage. Pyrrhus épouse successivement plusieurs femmes. Beaux établissemens qu'il fait en Epire. Protection qu'il ac-

HISTOIRE



HISTOIRE DE PYRRHUS, ROI D'EPYRE.

LIVRE PREMIER.



YRRHUS avoit reçu le jour d'Eacide, à qui les Molosses ravirent le Trône & la vie. Ce ne fut point assez pour leur rage; ils croyoient ne pouvoir l'éteindre que dans la derniére goutte

du ſang de ſon malheureux fils : ce jeune Prince que le deſtin préparoit à de ſi grandes choſes étoit encore à la mamelle lorſqu'on le ſauva de la fureur des révoltés. Je paſſe ſous ſilence mille dangers qu'il eut à craindre pendant ſon enfance : après diverſes aventures, il fut enfin reçu en Illyrie à la Cour de Glaucias, qui voulut bien lui donner aſyle. Ce Roi aimoit la paix ; ſouvent battu par les Macédoniens, ſes malheurs lui avoient appris qu'elle eſt préférable aux déſordres d'une guerre toujours fatale (même dans les ſuccès) aux ſujets dont un Souverain doit-être le pere; mais en accordant ſa protection au Prince d'Epire, il ſe mit en état de réſiſter à ſes ennemis, & prit toutes les précautions que lui dicta ſa prudence: car ce nétoit que dans des

cas pressans que Glaucias entretenoit des Armées. L'amour de ses Peuples en tems de paix lui tenoit lieu de Soldats & de forteresses; il cherchoit à le mériter par ses bons traitemens; aussi se croyoient-ils obligés encore plus par reconnoissance que par devoir, à faire réussir ses entreprises, persuadés qu'elles étoient toujours justes.

Androclion qui avoit sauvé le jeune Pyrrhus, l'exhortoit sans cesse à prendre un aussi bon Roi pour modéle, si jamais les Dieux permettoient qu'il remontât sur son Trône; il lui faisoit observer cette sagesse dans le Gouvernement, cette économie dans la distribution des revenus de l'Etat, cette police dans toute l'étendue de son Royaume, ce discernement dans le choix des personnes qui le ser-

voient ». Depuis près de dix ans, lui
» disoit-il, que vous êtes chez lui, il
» n'a eu aucun égard à la haine des
» Princes qui ont juré votre ruine ;
» il s'est toujours déclaré en votre
» faveur, mais comment l'a-t-il
» fait ? Sans se précipiter, sans ai-
» grir les esprits, de maniére enfin
» à n'avoir plus rien à craindre ni
» pour vous ni pour lui.

Pyrrhus saisissoit avidement ces ré-
fléxions ; mais ayant l'esprit plus
occupé des desseins qu'il méditoit
lui-même, que de ceux qu'il voyoit
exécuter à Glaucias, il répondit que
pour suivre l'exemple d'un Roi, il
falloit être Roi ; » je suis certain que
» vous le serez, lui dit Androclion.
» Cela est assez probable, reprit Pyr-
» rhus, & par cette raison je vou-
» drois bien m'instruire de l'état pré-

» sent de la Gréce & des Royaumes
» circonvoisins ; je voudrois connoî-
» tre les intérêts differens des Prin-
» ces qui se sont partagé les Con-
» quêtes d'Aléxandre, avoir une
» idée générale de l'agrandissement
» des uns, & de la ruine des autres,
» apprendre en un mot comment
» mon pere a perdu l'Epire, & les
» moyens les plus surs & les plus
» prompts de la recouvrer.

Charmé de voir de si heureuses dispositions dans ce jeune Prince, Androclion lui parla ainsi : » Les avan-
» tages de la Guerre sont souvent
» funestes. Ceux que les Grecs ont
» tant de fois remportés sur les Per-
» ses pendant l'espace de soixante ans
» n'ont servi qu'à les diviser. & les
» victoires des Athéniens & des La-
» cédémoniens causérent leur propre

» ruine dans laquelle toute la Gréce
» fut entraînée aussi. Ces deux Répu-
» bliques, que l'envie de dominer
» avoit rendu rivales, remirent au
» sort des armes à décider laquelle
» des deux méritoit la supériorité
» sur l'autre, & ne les mirent bas
» que lorsqu'elles ne furent plus en
» état de combattre.

» C'est alors que Pélopidas & Epa-
» minondas, dont je vous parlerai
» dans la suite, engagérent les Thé-
» bains à profiter du malheur de leurs
» voisins pour soumettre la Gréce;
» les Thébains donnerent aveuglé-
» ment dans les vues de ces deux Gé-
» néraux. La destruction de Platée fut
» le premier acte d'hostilité qui com-
» mença la guerre; ensuite Epami-
» nondas marcha contre les Athé-
» niens, les défit à la bataille de

» Leuctres, & mit le siége devant
» Sparte, qu'il fut contraint d'aban-
» donner pour courir au secours de
» Mantinée. La victoire qu'il rempor-
» ta sur les Lacédémoniens & les Ar-
» cadiens fut le dernier exploit de ce
» grand homme.

» L'année suivante les Byzantins,
» les Rhodiens & les Habitans des
» Isles de Cos & de Cios se liguérent
» avec Mausole, Prince de Carie
» contre les Athéniens, dont ils
» avoient juré la ruine : cette guerre
» ne dura que quatre ans ; d'autres
» intérêts la firent cesser.

» Les Phocéens s'étant un jour avi-
» sés de labourer auprès du Temple
» de Delphes, des terres consacrées
» à Apollon, leurs voisins criérent
» au Sacrilége, les uns de bonne foi,
» les autres pour couvrir d'un pieux

» prétexte, le dessein qu'ils avoient » de leur nuire, cette prétendue im» piété servoit de signal à tous ces » démêlés qu'on appella depuis *la* » *Guerre sacrée*, elle dura dix ans & » n'aboutit à la fin qu'à réduire hon» teusement les Grecs à la merci de » Philippe, Roi de Macédoine.

» Comme le sang vous lioit de » près avec ce Prince, je dois vous » le faire connoître : Il étoit fils d'A» mintas II. seiziéme Roi de ce » Royaume depuis Caranus qui l'a» voit fondé. Pelopidas l'avoit eu en otage; cette circonstance fut heureuse pour lui, car cet illustre Thebain le remit à Epaminondas qui prit soin de son éducation, Philippe s'est toujours fait honneur d'avoir été son éleve; il se vantoit même de se le proposer pour modéle; mais

quelque respect que je doive à votre sang, souffrez que je vous dise, Seigneur, qu'il ne prit de ce grand Capitaine que son activité à la guerre & son adresse à profiter des occasions, car pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, c'étoient des vertus que Philippe ne connoissoit guéres.

Il s'occupa les premieres années de son Régne à écarter ses concurrens au Trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les ennemis du dehors, & à remporter tant de victoires sur eux, qu'affoiblis par leur défaite, ils ne pussent plus le venir troubler dans la possession de son Royaume.

Philippe avoit épousé Olimpias, fille de votre grand oncle Néoptolè-

me ; la politique fut le nœud de cette alliance, comme elle l'étoit de toutes ses entreprises ; il s'attachoit par-là le jeune Néoptolème, que les droits d'Arimbas devoient exclure du Trône. Après la mort d'Alcétas leur pere, Philippe engagea Néoptolème à demander à son frere aîné le partage de la Monarchie ; il fit plus, il appuya ce conseil d'un secours formidable, de sorte qu'il fit accorder à ce Prince par la terreur de ses armes, ce qu'on lui refusoit avec justice. Par cette division de l'Epire, il en diminuoit les forces & s'attachoit inviolablement celui des deux freres qui lui devoit sa Couronne. Son plan demandoit qu'il s'assurât premiérement de ce Royaume pour mieux parvenir à son but. Conduisant donc son Armée sur les Frontiéres de la Gré-

ce, il alla camper sous Potidée où il apprit en un même jour de si heureuses nouvelles, que de crainte d'un grand revers, il demanda aux Dieux quelque petit chagrin pour troubler son bonheur. Parménion son Général avoit battu les Ilyriens; ses Chars avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques, & Olympias venoit de lui donner Alexandre. La naissance de ce fils fut un grand sujet de joie pour Philippe, quoique sur des prodiges supposés & des songes ridicules, le Peuple osât croire que quelque Dieu en étoit le pere.

Alexandre n'eut pas plutôt vu le jour à Pella Capitale de la Macédoine, que son pere en fit part à Aristote. Il lui mandoit qu'il avoit un fils, qu'il rendoit graces aux Dieux, non pas tant de le lui avoir donné, que

de le lui avoir donné du tems d'Aristote ; *J'ai tout lieu de croire*, ajoutoit-il, *que vous en ferez un Successeur digne de moi, & un Roi digne de la Macédoine.*

Dès que Philippe fut affermi sur le Thrône il ne songea plus qu'à profiter de l'affoiblissement des Lacédémoniens, des Athéniens & des Thébains. Il commença par étendre ses frontiéres en assujettissant ses voisins; on le vit ensuite affoiblir ceux qu'il ne pouvoit pas encore vaincre; on le vit entrer dans les affaires de la Gréce, prendre part à ses querelles intestines, & s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous; il n'épargna pour cela ni la ruse, ni la force, ni les présens, ni les promesses; l'intérêt seul régla le choix de ces moyens.

Entre tous ceux qui servirent à ses conquêtes, la Phalange Macédonienne qu'il établit parmi ses Troupes, doit tenir le premier rang. C'est un corps d'Infanterie de seize mille hommes pésamment armés qu'on plaçoit au centre de la bataille; ils ont pour armes outre l'épée un bouclier & une pique de vingt & un pieds de longueur. Cette masse inébranlable telle que je viens de la dépeindre, a presque toujours décidé de la fortune de Philippe; ainsi étoient-ce ceux de tous ses Soldats qu'il traitoit avec plus de distinction. Il les accabloit d'honneur, & par mille marques de confiance, les engageoit à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, & à braver sans crainte les plus grands périls; il les appelloit même ses camarades. Hélas! que ces

témoignages de bonté coutent peu à un Monarque ! Il est si aisé aux grands de se concilier l'amour des petits, & ce sentiment est si doux dans l'humanité, que les Souverains ne devroient rien oublier pour y réussir.

Après avoir mis les Thessaliens dans son parti, en les délivrant des tyrans qui les opprimoient, Philippe sous prétexte d'aller punir les Phocéens sacriléges, marcha vers les Thermopyles : ce passage lui donnoit l'entrée libre de la Gréce ; les Athéniens au bruit de sa marche accoururent aussi-tôt pour s'en emparer les premiers, & Philippe n'osa les y forcer.

Cependant Démosthene employoit toute la force de son éloquence contre le Roi de Macédoine : il reprochoit à ses compatriotes leur mollesse

& leur indolence, qui seules étoient cause de l'agrandissement de Philippe : » Voyez, leur disoit-il, quel est
» l'excès de son arrogance, il ne
» vous donne pas le choix de l'ac-
» tion ou du repos, il use de mena-
» ces, & non content de ses pre-
» mieres conquêtes, il se porte cha-
» que jour à quelque nouvelle en-
» treprise. Qu'attendez-vous donc
» pour agir ? Est-il une nécessité plus
» grande pour des hommes libres
» que la honte & l'infamie ? Vous
» vous demandez sans cesse les uns
» aux autres en vous promenant : Y
» a-t-il quelque chose de nouveau ?
» Hé, quoi de plus nouveau qu'un
» homme de Macédoine vainqueur
» des Athéniens & souverain arbitre
» de la Gréce ? Philippe est mort,
» dit l'un ; non, il n'est que malade,

» répond l'autre ; mort ou malade,
» que vous importe ? A peine le Ciel
» vous en auroit-il délivrés, que vous
» vous feriez vous-mêmes un autre
» Philippe.

Ce Prince redoutoit plus l'éloquence de Démosthénes que toutes les Troupes & toutes les Flottes des Athéniens. Ses harangues, disoit-il, sont comme des machines de guerre & des batteries avec lesquelles il renverse de loin tous mes projets & ruine toutes mes entreprises, sans que je puisse m'y opposer ; car moi-même si j'entendois haranguer cet orateur, je serois tout le premier à conclure qu'il faut me déclarer la guerre. Nulle Ville ne me paroît imprenable pourvû que j'y puisse faire entrer un mulet chargé d'or ; Démosthénes seul est inaccessible à mes présens.

Pour

Pour réussir dans le dessein que Philippe avoit conçu d'entrer dans la Gréce, il falloit qu'il se déclarât en faveur de l'un des deux partis qui partageoient alors toutes les Républiques, c'est-à-dire, ou pour celui des Thébains & des Locriens, ou pour celui des Athéniens & des Spartiates; ces derniers n'avoient garde de vouloir l'introduire dans leur païs. Aussi n'hésita-t-il point à embrasser le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui; cependant il vouloit donner un motif plausible à cette préférence, c'est ce qui lui faisoit dire pour se justifier, qu'il étoit naturel de secourir un Peuple dont il avoit reçu son éducation, & de son devoir de venger un Dieu outragé. Voilà, Seigneur, comment les politiques font usage de tout &

cherchent à couvrir l'injuſtice du voile de l'équité, quelquefois même du voile de la religion, quoiqu'au fond ils ne faſſent ſouvent aucun cas ni de l'un ni de l'autre.

Les Athéniens ſe laiſſerent amuſer par l'eſpérance d'un traité de paix. Philippe n'avoit nullement envie de le conclure, mais il ſe ſervit de cet appas pour les mieux endormir. S'étant emparé des Thermopyles, il entra dans la Phocide, avant même qu'on ſongeât à s'y oppoſer; ſon nom ſeul y jetta par-tout l'épouvante; les Phocéens vinrent lui demander la paix & ſe livrer à ſa merci, de ſorte que, ſans coup férir, il eut tout l'honneur d'une guerre fort longue, qui avoit couté beaucoup de ſang.

Cependant pour ne paroître pas

prendre trop d'autorité dans une affaire où toute la Gréce étoit comprise, il assembla les Amphyctions, & les établit Juges souverains de la peine que les Phocéens méritoient; mais ce n'étoit que pour la forme, car ces Juges lui étoient si dévoués, qu'ils ordonnerent, selon ses intentions, qu'on démoliroit les Villes de la Phocide, & qu'elles seroient toutes réduites en Bourgs de soixante feux. Les Sacriléges furent proscrits, & l'on ne laissa aux autres la possession de leurs biens qu'en payant un tribut annuel, jusqu'à la restitution entiere des sommes enlevées du Temple de Delphes. On lui transfera aussi le droit de séance au Conseil Amphyctionique, dont les Phocéens venoient d'être déchus, & sur ce que les Corinthiens, par la part qu'ils

avoient prise au sacrilége de ces derniers, s'étoient rendus indignes de l'intendance des Jeux Pithiques, on eut la foiblesse de la lui donner pour l'exercer conjointement avec les Béotiens & les Thessaliens; faveurs extraordinaires, mais qui n'étoient pas de nature à mettre des entraves à son ambition démesurée.

Comme ce Prince ne doutoit point qu'en agissant trop ouvertement, il ne soulevât tous les Grecs contre lui, il chercha par une conduite opposée à ses véritables vûes à détourner leurs soupçons; les traités n'étoient qu'un jeu pour sa politique. Sans s'embarrasser de celui qu'il avoit fait avec les Illiriens, il envoya sur leurs frontiéres une Armée, qu'ensuite il fit passer en Thrace. Tous ces mouvemens servoient à tenir ses Troupes

en haleine & à les mettre en état d'exécuter avec plus de succès le projet qu'il méditoit.

Dès que le tems de le voir éclorre fut venu, il pratiqua des intelligences dans l'Isle d'Eubée qu'il appelloit la clef de la Gréce, & d'où l'on pouvoit se rendre, par le moyen d'un pont, au continent de l'Attique. Philippe à force de présens corrompit ceux de cette Isle dont l'autorité pouvoit lui être favorable, y fit couler des Troupes, & s'y rendit maître de plusieurs Places importantes; l'intérêt des Athéniens s'opposoit à ce qu'elle tombât entre des mains ennemies; ils y envoyerent Phocion qui l'en chassa. Je ne sçaurois placer ici ce grand homme sans vous tracer quelques mots de son caractére, d'autant mieux que personne n'eut plus

de part que lui au Gouvernement de sa patrie. Il avoit formé ses mœurs sur le modéle de la plus austére vertu ; on ne le vit jamais rire ni pleurer, on ne le vit jamais fréquenter les bains publics ; étoit-il à l'Armée ou se promenoit-il à la campagne, il marchoit toujours nuds pieds & sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif ; alors les Soldats avoient coutume de dire en riant : voilà Phocion habillé, c'est une preuve que l'hiver est bien rude. Son éloquence étoit persuasive, & pour le style vif, serré, concis, qui laisse entendre beaucoup de choses en peu de mots, il l'emportoit même sur Démosthenes. Toutes les fois qu'il fut en place, il eut en vue le repos & la paix comme le but de tout gouvernement sage : cependant par une destinée bien sin-

gulière, il fit plus d'expéditions à lui seul, non-seulement qu'aucun des Capitaines de son tems, mais qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé. Il eut jusqu'à quarante-cinq fois l'honneur du commandement sans l'avoir jamais demandé ni brigué, & ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des Armées.

Quelque tems après le Roi de Macédoine parvint à se faire nommer par les Amphyctions, Généralissime des Grecs; mais bien loin d'aller en leur nom punir les Locriens d'Amphise qu'ils avoient condamnés comme sacriléges, il s'empara d'Elatée; c'étoit la plus grande Ville de la Phocide & la mieux située pour tenir en respect les Thébains. Cette entreprise fit enfin ouvrir les yeux aux Grecs.

& occasionna une ligue offensive & défensive entre les Athéniens & les Thébains. Quelques soins que prit le Roi par ses Ambassadeurs & par ses Emissaires pour les empêcher de rompre avec lui, ils aimérent encore mieux tenter la voix dés Armes que de s'en rapporter à la parole d'un Prince qui les avoit trompés si souvent. Chéronée décida de leur sort. Ce fut devant cette Ville de Béotie qu'une seule journée fit en faveur de Philippe ce que la Perse avec des millions d'hommes avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine & à Marathon. La victoire qu'il remporta mit toute la Gréce sous le joug.

Mais la conduite que Philippe tint après la bataille montre bien qu'il est plus aisé de triompher des autres que de soi. Il avoit donné un grand sou-

pé

pé à ses Officiers, la débauche avoit été de la partie. Au sortir de ce repas il se transporta sur le champ de bataille pour insulter à la plûpart des cadavres dont la terre étoit couverte. Peut-on flétrir ainsi sa gloire, & fut-il jamais de bassesse plus indigne d'un Roi & d'un Vainqueur? Il en rougit à la vérité lorsque les vapeurs de l'ivresse se furent dissipées, & voulut réparer sa faute; tous les prisonniers Athéniens furent renvoyés libres sans rançon, on leur donna même des habits. Croiriez-vous, Seigneur, que ce bon traitement lui valut un nouveau triomphe. Son courage dans le combat n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvoient présens, mais ici sa clémence & sa bonté lui gagnerent le cœur de tous les Athéniens: il renouvella le dernier traité

d'alliance qu'il avoit fait avec eux; & à leur priere il accorda la paix aux Béotiens, après avoir mis une bonne Garnison dans Thébes.

Le principal avantage qu'il retira de cette victoire, fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur Général contre les Perses; & pour n'avoir plus à penser qu'à son expédition qui lui ouvroit la conquête de l'Asie, il finit au plutôt ses affaires domestiques & maria sa fille Cléopatre avec Alexandre Roi d'Epire, votre cousin & frere d'Olympias. Philippe n'eut pas la consolation de voir les deux époux se jurer une foi mutuelle. Il fut assassiné en les conduisant au Temple, par un jeune Seigneur Macédonien, nommé Pausanias, à qui ce Prince avoit refusé de rendre justice. Il perdit la vie à l'âge

de quarante-six ans, après en avoir régné vingt-quatre.

On ne sçauroit décider, Seigneur, qui l'emportoit chez Philippe ou du grand homme de Guerre ou du grand homme d'Etat : sa bravoure & son intrépidité naturelle s'étoient communiquées à toutes ses Troupes ; il avoit sçu les rendre capables de le seconder dans ses grandes entreprises. C'étoit le fruit de son affabilité ; car il commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'Armée ; & par cette vertu si nécessaire aux Rois, & qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins, il tiroit de ses soldats des services sans nombre & une obéissance sans bornes. Personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que lui : bien loin de présumer de son

bonheur, il ne le croyoit jamais assuré, & redoubloit de vigilance, lors même que ses succès sembloient en demander le moins. Les dangers qu'il avoit courus lui avoient appris la nécessité des précautions & l'art des ressources; avec lui le hazard n'avoit d'empire que sur les choses où la prudence ne pouvoit rien. Il demeuroit toujours inébranlable, toujours fixe dans ce juste milieu qui sépare la hardiesse de la timidité. Voilà, Seigneur, quel étoit l'homme de Guerre dans Philippe. Il faut à présent vous peindre en lui l'homme d'Etat & le politique.

Environné dès le commencement de son regne d'ennemis puissans & redoutables, il les réduisit moins par la force que par l'adresse. Un de ses soins capitaux fut de desunir ses envieux, & il y réussit. Personne n'eut

jamais sa confiance pour les affaires de son Royaume ni pour celles de sa famille : il étoit lui-même son Surintendant, son Ministre, son Général; ses projets étoient presque toujours immanquables, parce que ses expédiens étoient sans nombre; rien de plus étendu que ses vues; son génie brilloit, sur-tout à sçavoir renvoyer dans le tems l'exécution de ses desseins : vouloit-il agir secrettement ? Qui que ce soit ne pouvoit s'en appercevoir. L'argent ne lui coûtoit rien lorsqu'il étoit question de se faire des créatures. Il avoit des intelligences dans toutes les Villes de la Gréce, & de cette maniére il ne s'y prenoit point de résolutions qu'aussi-tôt il n'en fût informé par les gens qu'il tenoit à gages : ceux-ci venoient presque toujours à bout de faire tourner les

délibérations à son gré. Il sçut par-là tromper la prudence, abattre les efforts & endormir la vigilance des Peuples, qui jusqu'à ce tems avoient passé pour les plus actifs, les plus sages & les plus clairvoyans du monde. Pour profiter des divisions qui partageoient ses voisins, il donnoit du secours à ceux qui lui en demandoient; mais après la victoire il ne détruisoit point les vaincus, ne les désarmoit point, ne rasoit point leurs murailles: en un mot il protegeoit les plus foibles & s'appliquoit à humilier & à diminuer la puissance des plus forts.

Je ne sçaurois disconvenir, Seigneur, que la politique de Philippe n'eût des ressorts bien cachés & bien sûrs; mais, hélas! de quels moyens se servoit-il pour les mettre en mou-

vement? La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie qu'il employoit presque toujours, ne sont point assurément les armes d'un Héros, encore moins les armes de la vertu. Un Prince a-t-il droit de donner des paroles ou de faire des promesses qu'il est bien résolu de ne pas tenir? Est-il pardonnable de se croire habile à proportion de ce qu'il est perfide? Doit-il mettre toute sa gloire à tromper ceux qui osent traiter avec lui? Si l'on déteste la fourberie dans des particuliers, n'est-elle pas plus condamnable dans les Rois, dont le diadême semble fait pour être le siége de la candeur: l'éminence de leur rang les oblige plus que le reste des hommes, à respecter la justice, la foi des traités, & sur-tout la sainteté des sermens où l'on fait inter-

venir le nom & la Majesté d'un Dieu vengeur de la perfidie & de l'impiété.

Alexandre, proclamé Roi de Macédoine après la mort de Philippe, avoit, dès sa jeunesse, fait éclater la plus forte ambition, mais différente en cela de celle de son pere, qu'elle avoit principalement la gloire pour objet. Je crois vous avoir dit, *Seigneur*, qu'Aristote fut chargé de l'éducation de ce Prince, qui, en reconnoissance, se crut toujours obligé de l'aimer comme son propre pere : il avoit coutume de dire que s'il devoit à Philippe le plaisir de vivre, il devoit à son Maître l'avantage de vivre bien. Ses grands progrès dans les sciences ne démentirent point l'habileté d'un tel Maître. Alexandre témoigna beaucoup d'ardeur pour la Philosophie, il en

poſſédoit aſſez bien toutes les parties qu'il avoit étudiées, néanmoins avec cette retenue qui convenoit à ſon rang; il s'attacha plus particuliérement à la Morale, comme à celle de toutes qui eſt le plus utile aux Rois; il ſe plaiſoit à diſcourir avec les Gens de lettres, & les livres achevoient de remplir ſes loiſirs. Ce ſont là trois ſources intariſſables de bonheur, & les moyens les plus aſſurés pour appendre à regner par ſoi-même: la converſation des Gens d'eſprit inſtruit un Prince de mille choſes auſſi curieuſes qu'utiles; les leçons des Maîtres lui montrent les régles d'un ſage Gouvernement, & la lecture enfin dévoile à ſon ame des vérités qu'aucun mortel n'oſeroit lui dire, & ſous des noms étrangers lui peint toutes ſes foibleſſes: elle lui

enſeigne à ſe connoître & à connoître les hommes, qui dans tous les ſiécles ſont toujours des hommes.

Les Arts ſont également utiles à tout le monde: le luxe & les commodités des Grands, l'agriculture, le commerce, la guerre, en un mot preſque tous les beſoins de la vie en dépendent: Alexandre les favoriſa, ſoit qu'il en connût toute l'excellence, ou par le goût particulier qui le portoit à les cultiver lui-même. Son regne, comme s'il avoit dû être grand en tout, les vit s'élever de toutes parts: ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les talens rencontrent dans un Souverain un juge auſſi éclairé que libéral, qui ſçait en tout genre diſcerner & récompenſer le mérite; mais ce Conquérant ſi zélé pour les connoiſſances utiles,

n'avoit que du mépris pour certaines adresses frivoles dont on ne peut tirer aucun profit. On lui présenta un jour un *homme,qui faisoit passer par le trou d'une aiguille de petits pois* qu'il jettoit d'assez loin ; il fit à cet homme un présent digne de son occupation : c'étoit un boisseau de pois.

Les Nations barbares sur lesquelles Philippe avoit fait beaucoup de conquêtes, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau regne pour se remettre en liberté : pendant qu'Alexandre s'occupoit à punir leur rébellion, les Grecs formoient une puissante ligue contre lui, & les Thébains avoient égorgé une partie de la Garnison Macédonienne qui étoit dans leur Citadelle. Il eut bientôt réduit les barbares ; après cette petite expédition il

marcha vers la Gréce à grandes journées, détruisit la Ville de Thébes, pardonna aux Athéniens, se fit nommer dans l'assemblée de Corinthe Généralissime des Grecs contre la Perse, & retourna en Macédoine pour s'y préparer à porter la guerre en Asie.

Après avoir réglé l'intérieur de son Royaume, pour prévenir les troubles qui pourroient s'y élever pendant son absence, Alexandre se mit en campagne à la tête de trente mille hommes de pied & de quatre ou cinq mille chevaux; il arriva quelque tems après sur les bords du Granique, riviere de Phrygie. Les Gouverneurs du Roi de Perse l'attendoient de l'autre côté, bien résolus de lui en disputer le passage, avec une Armée de cent mille hommes

de pied & de plus de dix mille chevaux, mais c'étoit vouloir arrêter un torrent que de s'oppoſer à la fougue d'Alexandre : ni le débordement du Granique, ni les conſeils des Capitaines de ſon Armée les plus expérimentés, ni le nombre formidable des ennemis ne purent retenir ſon grand courage. Il paſſa cette riviere, attaqua les Perſes & les défit entiérement. Clitus pendant le combat lui ſauva la vie en coupant d'un coup de ſabre la main d'un Officier qui avoit ſon cimeterre levé pour le fendre en deux. Après la bataille, Alexandre, par une grandeur d'ame bien digne d'admiration, crut qu'il étoit de ſon devoir d'aſſocier les Grecs à l'honneur de ſa victoire : il fit mettre ſur le butin cette inſcription glorieuſe : *Alexandre fils de Philippe & les*

Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont remporté ces dépouilles sur les barbares. Que rarement un vainqueur sacrifie ainsi de plein gré une partie de sa gloire !

La Bataille du Granique fut bientôt suivie de la conquête de toute l'Asie mineure : une Dame nommée Ada qui possédoit une place forte en cette contrée, vint en présenter les clefs à Alexandre, en l'adoptant pour son fils. Ce Prince ne rejetta point cet honneur, lui laissa la garde de cette même Ville qu'elle étoit venue lui offrir, & après la prise d'Halicarnasse il rendit à son mari le gouvernement de la Carie. Ada par une sorte de reconnoissance lui envoyoit des viandes délicatement préparées & vouloit lui offrir les plus excellens Cuisiniers pour l'accompagner; mais Alexandre lui répondit que tout cet

attirail lui étoit inutile, & qu'il avoit appris de son Gouverneur à se préparer lui-même un bon dîner en marchant dès le matin, & un excellent souper par un dîner frugal.

Cependant le Roi de Perse s'avançoit au-devant des Macédoniens & des Grecs. Ce Prince plein d'une folle confiance dans la multitude immense de ses Troupes, comptoit sur une victoire certaine : ses courtisans accoûtumés à lui applaudir, l'entretenoient encore dans cette idée par leurs lâches flateries ; il n'y eut qu'un Athénien nommé Amyntas qui osa le détromper. Darius lui demandoit s'il le croyoit en état de triompher de ses ennemis : » *Seigneur*, lui dit Amyn- » tas, peut-être ne trouverez-vous » pas ma réponse à votre gré ; mais si » je ne vous dis la vérité à présent

„ quand sera-t-il tems de vous la dire.

Ce superbe appareil de guerre, ce prodigieux nombre d'hommes, qui a épuisé tout l'Orient, pourroit être formidable à vos voisins ; l'or & la pourpre y brillent de toutes parts, nos Macédoniens sont bien éloignés de s'amuser à cette vaine parade ; leur Armée est affreuse à voir, mais elle est toute hérissée d'armes. Ce qui les occupe essentiellement, c'est de sçavoir bien se couvrir de leurs boucliers & de leurs piques ; leur Phalange combat de pied ferme, & tient ses rangs si serrés, que les hommes & les armes ne forment qu'une haie impénétrable ; les Officiers & les Soldats observent la plus exacte discipline, ils se plient sans peine à toutes les évolutions militaires, & bien loin que ce soit l'or ni l'argent qui les

les conduiſe, cette diſcipline n'a ſubſiſté juſqu'ici qu'à l'aide de la pauvreté. Ont-ils faim? toute nourriture leur eſt bonne; ſont-ils fatigués? ils couchent par terre, & le jour les trouve toujours debout. Croyez-vous que la Cavalerie Theſſaliéne & celle des Acarnaniens & des Etoliens puiſſe être repouſſée à coups de frondes & avec des bâtons à demi-brulés? il faut des forces pareilles aux leurs pour les arrêter; & ce n'eſt que dans leur Pays qu'on peut trouver du ſecours contre eux: faites-y paſſer tout cet or inutile qui ſe voit ici, & achetez-en de bonnes troupes.

Darius étoit d'un caractere aſſez doux; mais quel eſt le naturel que le pouvoir ſouverain ne vienne à bout de corrompre? où trouver des Rois qui veuillent être contredits? Amyn-

tas fut conduit au supplice par l'ordre de Darius ; mais ce courageux Athénien ne rabattit point de sa premiere fierté ; il s'écria : J'ai un vengeur tout prêt dans la personne de celui contre qui je vous ai donné conseil. Darius reconnut en effet à la bataille d'Issus la vérité de tout ce qu'Amyntas lui avoit dit : la plûpart de ses Soldats y furent taillés en piéces, les autres prirent la fuite, & lui-même fut obligé de se sauver afin de ne pas tomber entre les mains du Vainqueur.

La femme de Darius & *Sygigambis* sa mere étoient restées dans son Camp pendant le combat, avec deux de ses filles & un fils encore enfant. Sur un faux bruit, ces Princesses pleurerent la mort de Darius à la maniére des Barbares, avec de grands cris

& de grands hurlemens; Alexandre informé de leur désespoir envoya Léonat pour les consoler, & leur apprendre que celui qu'elles pleuroient étoit plein de vie, & le lendemain il alla les voir lui-même, accompagné d'Ephestion. Les deux Reines prirent d'abord ce favori pour Alexandre, & lui rendirent leurs respects; mais quelques Eunuques d'entre les prisonniers leur ayant montré le Roi, Sygigambis se prosterna jusqu'à ses pieds, & lui demanda pardon de leur méprise. Alexandre la relevant, lui dit: Non ma mere, vous ne vous êtes pas trompée, car Ephestion est un autre moi-même: cette réponse fait autant d'honneur au maître qu'au favori. Si le Roi de Macédoine eût toujours pensé de la sorte, il auroit été vraiment digne du sur-

nom de Grand: les commencemens de sa fortune ne l'avoient point ébloui ; mais cette modération & cette sagesse qu'il avoit montrées d'abord, s'évanouirent enfin : une suite de trop grands succès les lui fit perdre de vue.

Comme la femme & les filles de Darius étoient pour-lors les trois plus belles personnes de leur sexe, Alexandre, une fois qu'il fut sorti de leur tente, s'imposa la loi de ne les plus revoir de peur d'exposer sa foiblesse : quelle vertu pour un Vainqueur & pour un jeune Roi sans engagement ! Les Princesses furent dans son Armée comme dans un Saint Temple destiné à être l'asyle de la pudeur & de la modestie : à leur captivité près, on en usa si bien à leur égard, qu'elles ne pouvoient s'ap-

percevoir de leur infortune.

Quelque tems après la bataille d'Issus, Alexandre se rendit maître des trésors de Darius qui étoient renfermés à Damas, où il fit prisonniers de guerre les principaux Seigneurs & les premieres Femmes de la Cour. De Syrie il passa en Phénycie: tout se rendoit à son approche; mais de tous les Peuples qui vinrent se mettre sous son obéissance, les Sydoniens furent ceux qui témoignerent le plus d'empressement malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius: Alexandre lui ôta la Couronne & permit à Ephestion de mettre en sa place celui des Sydoniens qu'il en jugeroit le plus digne.

Ce favori étoit logé chez deux freres des plus considérables du Pays: il leur offrit le Sceptre, mais ils le refu-

ſerent ſous prétexte que par les Loix de l'Etat on ne pouvoit monter au Trône ſans être du Sang Royal. Epheſtion admirant cette grandeur d'ame, leur dit : Perſiſtez dans ces ſentimens, vous qui avez compris les premiers, combien il eſt plus glorieux de refuſer un Royaume que de le poſſéder par une injuſtice ; mais au moins nommez-moi quelqu'un de la race Royale qui ſe ſouvienne, quand il ſera Roi, qu'il vous doit la Couronne. Les deux freres lui ayant indiqué un certain Abdolonime qui étoit digne du Diadéme, mais ſi pauvre, que pour vivre il étoit contraint de cultiver un jardin hors de la Ville, il leur ordonna de l'aller chercher avec les Habits Royaux. Ils le trouverent arrachant les mauvaiſes herbes de ſon jardin, le ſalue-

rent Roi, & l'un d'eux portant la parole: Venez, lui dit-il changer ces vieux haillons dont vous êtes couvert, avec l'habit que je vous apporte; quittez cet extérieur dans lequel vous avez vieilli; prenez un cœur de Roi, mais conservez sur le Trône cette vertu qui vous en a rendu digne, & gardez-vous d'oublier l'état dans lequel vous avez été choisi.

Dès qu'Abdolonime se fut rendu au Palais, Alexandre commanda qu'on le fît venir; & après l'avoir longtems considéré il lui dit: » Ton air ne » dément point ton origine, mais je » voudrois bien sçavoir avec quelle pa- » tience tu as porté ta misére. Plaise » aux Dieux, répondit-il, que je puisse » porter la Couronne avec autant de » force! mes bras ont fourni à tous » mes besoins & pendant que je n'ai

» rien eu, rien ne m'a manqué. « Sur cette réponse Alexandre conçut une grande opinion de la vertu d'Abdolonime : outre les meubles précieux de Straton, il lui fit donner plusieurs choses du butin, & ajouta une des Contrées voisines à son Royaume.

Pendant qu'Alexandre faisoit le siége de Tyr, il reçut une Lettre de Darius qui lui offroit dix mille Talens pour la rançon des Princesses captives, avec sa fille Statira en mariage, & tout le Pays qu'il avoit conquis jusques à l'Euphrate. Ce Prince tâchoit de l'ébranler en le menaçant de l'inconstance de la fortune d'une part, tandis qu'il étaloit de l'autre, les forces immenses qui lui restoient encore. Croyez-vous, ajoutoit-il, que ce soit une entreprise aisée de passer l'Euphrate, le Tygre,

l'Araxe, qui sont comme autant de remparts de mon Empire ? Je ne serai pas toujours enfermé entre des rochers ; nous nous verrons en pleine campagne, & peut-être aurez-vous honte alors de paroître devant moi avec une poignée de monde ?

Alexandre ayant mis l'affaire en délibération, Parménion étoit d'avis de ne pas rejetter les offres de Darius, il dit que pour lui il les accepteroit s'il étoit Alexandre, *& moi aussi reprit Alexandre si j'étois Parménion* ; ce Prince répondit à Darius que son argent ne le tentoit pas, qu'il avoit mauvaise grace d'offrir un Pays qu'il avoit entiérement perdu, & qu'il ne se flattât pas d'épouventer par le nom de tous ses Fleuves, celui qui avoit passé tant de Mers ; qu'en quelque lieu qu'il pût s'enfuir, il sçauroit bien le rejoindre.

Darius par cette réponse perdit tout espoir d'accommodement, & fit de nouveaux préparatifs pour la guerre. L'Armée qu'il assembla étoit plus nombreuse de moitié que la première, il la mena du côté de Ninive mais il n'eut pas un meilleur sort qu'à Issus; à peine son Armée en étoit aux mains avec celle d'Alexandre, qu'elle fut mise en déroute & presque entiérement détruite; le vainqueur après la bataille ordonna des sacrifices magnifiques en action de graces de sa victoire; ensuite il récompensa largement tous ceux qui s'étoient le plus distingués pendant l'action; il s'empara d'Arbelles, de Babylone, de Persépolis, de Suse; c'est dans cette derniere Ville qu'il laissa la mere & les enfans de Darius. En quittant Sygigambis il lui fit présent de

quantité d'étoffes de pourpre & de riches habits qu'il avoit reçus de Macédoine, aussi-bien que des ouvriers qui les avoient travaillés, afin que si ces ouvrages étoient de son goût, elle pût faire apprendre à ses petites filles à en travailler de pareils pour s'amuser. Les larmes qui tomberent des yeux de la Reine montrerent assez combien le présent lui étoit désagréable, & le compliment injurieux, parce qu'il n'est rien, Seigneur, que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte que de travailler en laine. Le Roi instruit du mécontentement de *Sygigambis* se crut obligé d'aller lui faire des excuses de son erreur, & de la consoler en l'assurant, que l'étoffe dont elle le voyoit vêtu,

étoit non-seulement un présent de ses sœurs, mais qu'elle étoit aussi l'ouvrage de leurs mains, & que son ignorance ne devoit point être imputée à outrage.

Darius cependant étoit arrivé à Ecbatane, Capitale de Médie; tout le débris que ce Prince fugitif avoit pu conserver d'une armée innombrable se réduisoit à trente mille hommes de pied entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, & plus de trois mille chevaux commandés par Bessus Satrape de la Bactriane; il les assembla pour les remercier de ne l'avoir point abandonné dans sa mauvaise fortune, & les porter à un dernier effort de courage, plutôt qu'à se voir la proie des Macédoniens. Ce discours sorti de la bouche d'un Roi malheureux, mais toujours grand dans son

malheur, auroit eû tout l'effet qu'il en devoit attendre, si deux traîtres avoient pû en être touchés; le plus grand nombre étoit disposé à suivre Darius par-tout & à tout sacrifier pour sa gloire & pour sa défense, mais Nabazarne Général de la Cavalerie, & Bessus Général des Bactriens avoient déja formé l'odieux complot d'arrêter le Roi & de l'enchaîner; leur dessein étoit, s'ils venoient à être poursuivis par Alexandre, de le lui livrer en vie pour se racheter, & s'ils échapoient à ce Conquérant, d'assassiner Darius pour s'emparer du Royaume, & recommencer la guerre. Leurs menées ayant été découvertes, Patrocle qui commandoit les Grecs exhorta vainement ce Prince à leur confier la garde de sa personne en passant dans leur quartier; il ne

put se résoudre à faire cet affront aux Perses ; J'aurai lui répondit-il, moins de peine à être trahi par mes Sujets qu'à les condamner ; aussi-bien je ne mourrai jamais assez-tôt, s'ils me jugent indigne de vivre.

Hélas! il ne fut pas long-tems sans éprouver la vérité de cet avis ; les perfides ayant gagné la plûpart des Troupes se saisirent de sa personne qu'ils chargerent de chaînes d'or, comme pour honorer sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane avec cet infortuné Prince qu'ils traînoient dans un chariot couvert.

Alexandre n'eut pas sitôt appris le malheur de Darius, qu'il se crut obligé de hâter sa marche pour le délivrer. Dès-que les barbares sçurent qu'il étoit sur le point de les atteindre, ils chercherent leur salut dans la fui-

té. Nabazarne & Bessus se voyant abandonnés de la sorte, exhortoient Darius à monter à cheval pour se sauver avec eux; mais le Roi s'étant obstiné à n'en rien faire, ils lui lancerent leurs Dards & leurs Javelots qui le couvrirent de blessures: quelques heures après on le trouva qui touchoit à sa fin; il n'eut que la force de demander à boire; un Macédonien nommé Polistrate, qui se trouvoit présent, lui en donna. Quel est l'excès de mon malheur, lui dit-il, après avoir bu, qu'ayant été le plus puissant Monarque de la Terre je sois réduit à ne pouvoir pas te rendre le peu d'eau que tu viens de me donner; mais Alexandre t'en récompensera, comme je prie les Dieux de le récompenser lui-même des bontés qu'il a eues pour ma mere, pour ma femme & pour mes enfans.

Je ne dis rien de la vengeance qu'il doit tirer de l'exécrable parricide commis en ma personne ; c'est la cause commune des Rois. En achevant ces mots, il expira. Alexandre n'arriva que le moment d'après; il ne put s'empêcher de le plaindre, & détachant son manteau il le jetta sur son corps, qui après être embaumé fut porté à Sygigambis, pour qu'elle le fît ensevelir à la maniére des Rois de Perse, & qu'on le mît ensuite au tombeau de ses ancêtres.

C'est ici, Seigneur, que se termine le beau regne d'Alexandre ; à compter de ce moment l'orgueil & la débauche prirent la place de la modération & de la continence qui l'avoient fait admirer jusqu'alors. Les dangers les plus effrayans, les fatigues les plus insupportables n'avoient

rien pû sur son ame ; il étoit inaccessible à tout, & il ne le fut point aux vices de ceux qu'il avoit vaincus. Ce n'étoient plus que jeux & que festins désordonnés, où l'on passoit les jours & les nuits à boire ; son Palais devint un serrail, l'on y comptoit jusqu'à trois cens soixante concubines ; il falloit se prosterner à ses pieds & lui rendre des hommages presque divins. Non content d'avoir pris lui-même la Robe Persanne, il obligea tous les Grands de sa Cour d'imiter son exemple. Jugez, Seigneur, combien un tel changement déplut aux Macedoniens accoûtumés à une vie dure & laborieuse : il n'y eut néanmoins que les simples Soldats, qui osassent s'en plaindre ; ils disoient hautement qu'ils avoient plus perdu que gagné par leurs victoires en pre-

nant ainsi les mœurs & les coûtumes des vaincus ; que tout le fruit de leur longue absence seroit donc de retourner dans leur Pays avec l'habit des Barbares, & qu'Alexandre, de Roi de Macédoine étoit devenu Satrape de Perse.

Bessus ne tarda gueres à recevoir le prix de son parricide ; ses Soldats à l'arrivée d'Alexandre l'avoient tous abandonné. Spitaméne son confident vit l'occasion favorable pour se saisir de sa personne, & l'emmenant chargé de chaînes au Camp des Macédoniens, il le présenta au Roi : Seigneur, lui dit-il, je vous ai vengé vous & Darius ; voici ce scélérat, cet assassin qui est traité aujourd'hui selon l'exemple qu'il en a donné. Alexandre loua l'action de Spitaméne : puis se tournant vers Bessus, il lui dit,

Perfide, quelle rage te possédoit donc pour égorger ainsi ton Roi & ton bienfaiteur ? retire-toi de devant mes yeux, monstre de cruauté ; ensuite ayant fait venir le frere de Darius il remit Bessus entre ses mains ; ce Prince lui fit souffrir le supplice du feu, à quoi Nabazarne avoit déja été condamné.

Ayant pris plusieurs Villes de la Bactriane, Alexandre en fit bâtir une à laquelle il donna son nom : sa situation tenoit les Scythes en respect. Ces peuples en prirent l'alarme & députerent des Ambassadeurs au Roi. Quand on les eut introduits dans sa tente, le plus ancien d'entre eux prit la parole & lui tint ce discours : » Si » les Dieux t'avoient donné un corps » proportionné à ton ambition, l'Uni- » vers ne seroit pas assez grand pour

» te contenir ; qu'avons nous à démê-
» ler avec toi ? nous n'avons jamais mis
» le pied dans ton Pays & tu viens nous
» troubler dans le nôtre ; ne sera-t'il
» pas permis à des hommes, qui vivent
» dans les bois, d'ignorer qui tu es, &
» d'où tu viens ? Nous ne voulons ni
» obéir, ni commander à personne ;
» tout notre bien consiste dans un Soc
» de Charrue, un Javelot, des Flé-
» ches & une Coupe ; c'est avec ces ar-
» mes que nous avons vaincu les peu-
» ples les plus aguerris, ravagé toute
» l'Asie, & que nous nous sommes
» ouvert un chemin jusqu'en Egypte.

» Passe seulement l'Iaxarte, & tu
» verras l'étendue immense de nos plai-
» nes, où je te défie de nous atteindre ;
» notre pauvreté nous rendra toujours
» plus agiles que ton Armée chargée
» des riches dépouilles de tant de na-

» tions; & lorsque tu nous croiras bien » éloignés, tu nous verras comme des » aigles fondre sur ton camp & le dé- » soler; crois-moi, mets un frein à » ton bonheur, c'est le seul moyen » d'en demeurer le maître. Si tu es un » Dieu, comme tu veux le laisser croire, » tu dois faire du bien aux mortels, & » non pas leur ravir ce qu'ils ont; si » tu n'es qu'un homme, tâche de ne » pas oublier ton origine; ceux que tu » laisseras en paix seront toujours tes » véritables amis, les autres te détes- » teront, parce qu'il n'y a jamais d'a- » mitié entre le maître & l'esclave; » considére que nous sommes tes voi- » sins de deux côtés, & que nous veil- » lerons pour toi à la garde de l'Europe » & de l'Asie. Nous nous étendons » jusqu'à la Thrace, & la Thrace, à » ce qu'on dit, confine à la Macédoine;

» ainsi vois lequel des deux tu préfé-
» res de nous avoir pour amis, ou
» pour ennemis. Si c'est le premier,
» notre parole te suffit; les Scythes
» ne font aucun serment, ils sçavent
» garder la foi sans la jurer, & sans
» appeller le Ciel à témoin; qui n'a
» point de honte de manquer de pa-
» role aux hommes, n'est guéres rete-
» nu par la crainte des Dieux.

Alexandre répondit aux Ambassadeurs qu'il useroit de sa fortune & de leur conseil; de sa fortune, en continuant d'y avoir confiance, & de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement: en effet il marcha quelque tems après contre les Scythes & les défit; mais pour leur montrer que c'étoit moins par animosité que par un désir de gloire qu'il leur avoit fait sentir le pouvoir

de ses armes, il leur renvoya tous leurs prisonniers.

Après diverses expéditions, où la fortune d'Alexandre ne se démentit jamais un instant, il partit pour les Indes, y prit plusieurs Villes qui paroissoient imprenables, & enfin remporta sur Porus une victoire si éclatante qu'elle peut être mise à la tête de ses grandes actions. Porus étoit le plus puissant Roi des Indes, guerrier intrépide, sage Héros, à la tête d'une Armée qui n'avoit point encore rencontré de vainqueur, & dans son propre Pays. Que de raisons pour triompher, cependant il falloit que tout cédât à l'heureuse étoile d'Alexandre: Porus fut défait, & malgré sa blessure à l'épaule, resta des derniers sur le champ de bataille. Alexandre qui avoit envie de le sau-

ver, lui envoya quelques Officiers pour l'exhorter à ne pas fuir un vainqueur qui étoit digne de lui. C'est avec peine qu'il y consentit, on le porta dans la tente d'Alexandre, & ce Prince lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le traitât; en *Roi*, lui répondit Porus: Mais ne demandez-vous rien davantage lui dit Alexandre, *Non* repliqua-t-il, *ce mot comprend tout.* Alexandre touché de cette grandeur d'ame, ne se contenta point de lui laisser son Royaume; il y joignit d'autres Provinces, & le combla de mille marques d'honneur, d'estime & d'amitié.

Ce n'étoit point assez d'avoir assujetti beaucoup de Peuples & grand nombre de villes, Alexandre songeoit encore à pénétrer jusqu'au Gange,

Gange, qui passe pour le plus grand de tous les Fleuves des Indes; mais un murmure général s'excita dans son Armée, & il fut obligé de renoncer à son dessein. Il se contenta d'aller jusqu'à l'Océan, subjuguant tout ce qui se rencontroit sur son passage; sa flotte le suivoit par les riviéres; elle devoit lui servir à renvoyer en Europe une partie de ses Troupes; mais auprès de la mer un évenement nouveau pour ses *Soldats* pensa la jetter dans un danger évident; c'étoit le flux & le reflux qu'ils n'avoient point remarqué dans la Méditerranée. Néarque fut le seul de tous les Officiers qui osa se charger de la commission d'Amiral; le Roi l'en remercia dans les termes les plus obligeans; & ce Général par son ordre partit pour aller reconnoître la

côte maritime de l'Inde jusqu'au fond du Golfe Persique. Alexandre ensuite se rendit par terre à Babylone ; en passant à Suse il y épousa la Princesse Statyra, fille aînée de Darius ; son cher Epheſtion eut la plus jeune pour lui, & presque tous les plus grands Seigneurs de la Cour choisirent à leur exemple, des femmes dans les plus nobles familles de Perse. Par ces alliances Alexandre espéroit de cimenter une union si étroite entre les deux nations, qu'elles n'en feroient désormais plus qu'une sous son Empire.

Cependant Néarque de retour de son voyage vint lui rendre compte des découvertes qu'il avoit faites : ce récit lui donna du goût pour la marine ; il ne se proposoit rien moins que d'aller en partant du Golfe Persique

faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit des Colonnes d'Hercule ; il disoit que quand il auroit puni l'orgueil de Carthage, contre laquelle son courroux éclatoit souvent, il passeroit en Ibérie, franchiroit ensuite les Alpes, & cotoyeroit l'Italie, d'où le trajet est fort court jusqu'en Epire, & de-là dans la Macédoine. Pour se mettre en état d'exécuter ces entreprises, il fit couper sur le Mont Liban une infinité de grands arbres, avec ordre aux Vicerois de Mésopotamie & de Syrie, de les employer à construire les vaisseaux dont il croyoit avoir besoin ; mais une mort prématurée ensevelit tous ses projets avec lui. Ce fut à trente-deux ans huit mois qu'il perdit la vie à Babylone au bout d'un régne de douze ans.

Vous venez d'entendre, Seigneur, un abregé de l'Histoire d'Alexandre : ses grandes actions sont bien propres à élever l'ame d'un jeune Prince, & je suis sûr que vous m'avez écouté avec plaisir ; mais quoiqu'on puisse prendre ce Conquérant pour modéle dans une partie de ses exploits, il seroit dangéreux de le suivre sur la fin de sa vie : si après la bataille d'Arbelles il eût rétabli Darius sur le Trône, à condition de rendre libre l'Asie mineure, presque toute habitée par des Grecs, qu'il se fût déclaré le protecteur de toutes les Villes & de tous les Etats de la Gréce, en y laissant en vigueur leurs Loix & leurs usages, que la Macédoine l'eût ensuite reçu dans son sein, & que là content des bornes légitimes de son Royaume, il eût mis toute sa gloire

à y faire fleurir les Arts & la Justice, à y procurer l'abondance ; qu'enfin devenu, moins par la terreur de ses armes, que par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'Univers, il eût exercé sur les cœurs un empire bien plus stable & bien plus doux que celui qui n'est fondé que sur la crainte, jamais Prince n'auroit été plus grand, plus glorieux, plus digne d'être respecté ; mais un bonheur trop continuel l'enivra au point qu'on ne le reconnoissoit plus. Il devint fier, emporté, cruel, & se plongea dans toute sorte de débauches. Peut-on lui pardonner d'avoir poussé l'extravagance jusqu'à exposer son Armée à périr de soif & de fatigue dans les plaines de Libye, pour aller se faire nommer le fils de Jupiter-Hammon ? d'avoir retranché

de ſes lettres le mot *Salut*, comme ſi ce titre parce qu'il eſt employé par les autres hommes, eût pu dégrader un Roi, qui par ſon état même eſt obligé de procurer, ou du-moins de ſouhaiter à tous ſes ſujets le bonheur que ce terme déſigne. Que penſer de ſa cruauté à l'égard des Branchides, à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que celui d'être les deſcendans de quelques Grecs qui avoient livré à Xerxès les tréſors du Temple d'Apollon? Ils furent tous ſans diſtinction de ſexe ni d'âge, paſſés au fil de l'épée. Que penſer encore de ſon injuſtice à condamner à la mort Philotas qui n'étoit point coupable, & après lui avoir pardonné; de ſon ingratitude à faire aſſaſſiner Parménion, à qui ce Prince devoit une partie de ſa

gloire? Que dire enfin du meurtre de Clitus, qui avoit abusé de sa patience à la vérité, mais qui jusqu'alors lui avoit été fidéle; de ce Clitus, pour tout dire, qui lui avoit sauvé la vie à la bataille du Granique? Ne doit-on pas lui reprocher aussi la mort de Callisthénes, le plus honnête homme qui fût à sa Cour, parce qu'il n'avoit pas voulu lui rendre les honneurs divins?

Je passe sous silence une infinité d'autres vices pour m'arrêter un moment sur ses conquêtes. En portant la guerre en Asie, Alexandre avoit un prétexte raisonnable. Les Perses avoient été de tout tems les ennemis déclarés des Grecs, dont, en qualité de Généralissime, il devoit venger les injures; mais quel titre avoit-il contre un grand nombre de Peuples

à qui le nom même de la Gréce étoit inconnu ? Ce Pirate à qui il demandoit quel droit il croyoit avoir d'infester les mers, n'eut-il pas raison de lui répondre, Le même que tu as d'infester la terre ?

Y eut-il jamais un téméraire semblable à Alexandre ? Quand vous lirez son histoire plus au long, vous serez, Seigneur, dans des alarmes continuelles pour lui & pour son Armée. Vous croirez à chaque instant qu'il va périr. Tantôt c'est un fleuve rapide tout prêt à l'engloutir au fond de ses eaux ; tantôt c'est un roc escarpé qu'il franchit malgré mille obstacles, & où il voit, en montant, des soldats percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices ; une autre fois vous le verrez tout seul.

ſeul dans une Place forte, où ſa témérité l'expoſe à une mort preſque certaine; on ne ſçauroit pouſſer la confiance plus loin, à moins que de compter ſur des miracles, mais les Dieux ne ſont pas toujours diſpoſés à en faire en faveur d'un inſenſé qui abuſe de leur ſecours.

Après vous avoir donné une idée du regne de Philippe & du regne d'Alexandre, je dois paſſer à la diviſion de l'Empire de ce Conquérant, qu'il vous importe également de connoître, pour en venir enſuite aux malheurs de votre famille.

La mort d'Alexandre arrivée ſix ou ſept ans avant votre naiſſance, a été la ſource de tous les maux qui ſont arrivés à l'Epire, & des guerres civiles qui acheverent de miner les triſtes reſtes de la Gréce.

A peine ce Prince eut-il les yeux fermés, que les Grands se partagerent sur le choix d'un successeur : les uns se déclaroient pour le fils qu'il avoit eu de Barsine ; les autres pour celui qui devoit bientôt naître de Roxane ; mais le parti le plus considérable se détermina pour son frere Aridée, qui fut à la fin reconnu, ou pour mieux dire, à qui l'on donna le nom de Roi ; car l'autorité souveraine demeura toute entiere aux Généraux qui s'étoient distribué les Provinces.

En Europe la Thrace & les Régions voisines furent confiées à Lysimachus ; la Macédoine & la Gréce à Antipater & à Cratere.

En Afrique l'Egypte & les autres conquêtes qu'Alexandre avoit faites en Arabie, en Libye, & dans la

Cyrénaïque, furent données à Ptolomée.

Dans l'Asie mineure, la Lycie, la Pamphylie & la grande Phrygie furent cédées à Antigone, la petite Phrygie à Léonat, la Lydie à Ménandre, l'Arménie à Néoptolème, la Cappadoce & la Paphlagonie à Euménes.

La Syrie & la Phénicie échurent à Laomédon; des deux Médies, l'une fut le partage d'Atropate, & l'autre de Perdiccas. On abandonna la Babylonie à Archon, la Perse à Peucerte, la Mésopotamie à Arcésilas; le Pays des Parthes & l'Hyrcanie à Prataphernе, la Bactriane & la Sogdyane à Philippe. La haute Asie qui confine les Indes & les Indes mêmes furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis en qualité de Gouverneurs.

Perdiccas eut la régence du Royaume, & fut chargé de la personne du Roi. Séleucus eut le commandement de la Cavalerie des Alliés, & Cassandre des Compagnies des Gardes.

Cependant la mort d'Alexandre avoit causé une joie universelle en Gréce : on n'y parloit que de liberté, on n'y respiroit que la guerre ; elle fut en effet résolue, & l'Armée nombreuse qui fut levée à cette occasion se mit en marche du côté de Lamia pour y assiéger Antipater. Léonat averti du péril où se trouvoit ce Général, vint promptement à son secours avec vingt mille hommes d'infanterie & deux mille cinq cens chevaux qui furent défaits par les Confédérés dans une bataille où Léonat perdit la vie : cette victoire laissa le champ libre à Léosthenes qui

commandoit l'Armée des Grecs. Il poussa le siége avec plus de vivacité; mais s'étant mis à la tête des siens pour donner l'assaut, il reçut un coup de pierre qui le laissa mort sur la place. Antipater profita de la consternation & du désordre que cet accident jettoit parmi les Grecs, pour sortir de la Ville en bon ordre & se retirer en Macédoine.

Vous me permettrez, Seigneur, de continuer mon récit avec la même franchise que j'ai observée jusqu'ici; vous souffrirez, dis-je, que sans couvrir les défauts des Princes de votre sang, je ne vous déguise point les fautes qu'ils ont commises.

Parlez sans crainte, répondit Pyrrhus, un jeune Prince ne sçauroit être accoutumé de trop bonne heure à s'entendre dire la vérité. La fla-

terie a pourtant des charmes pour moi, je l'avoue à ma honte, peut-être à cause qu'elle en a pour tous les hommes; mais le poison m'en paroît trop dangereux, & sur-tout aux Rois, parce qu'il rejaillit sur les peuples qu'ils gouvernent.

Olympias votre cousine, reprit alors Androclion, se voyant exclue du Gouvernement par le partage que les Généraux de son fils avoient fait entr'eux, crut qu'il ne lui restoit d'autre parti que de se retirer en Epyre; car Antipater devoit bientôt rentrer en Macédoine, & ce Seigneur avoit juré de venger, non-seulement la mort d'Alexandre Cinceste son gendre, dont elle avoit été la cause, mais encore de se venger lui-même de tous les mauvais services qu'elle lui avoit rendus auprès de son fils.

Perdiccas avoit épousé Cléopâtre sœur d'Alexandre le Grand. Je vous ai déja dit, Seigneur, qu'il ne s'étoit réservé que la tutelle du Roi Aridée, mais il avoit le commandement d'une Armée très-nombreuse ; & sous prétexte de maintenir l'autorité Royale, il tramoit la ruine entiere des Princes qui s'étoient partagés les Provinces Orientales. Il crut devoir commencer par Ptolomée Lagus Roi d'Egypte, qui, dans l'espace d'un an, avoit rangé sous son obéissance la Syrie, la Judée, & la Phénicie.

Mais comme il craignoit qu'Antigone, en se joignant à ce Prince, ne traversât ses projets, il le dépouilla pour l'affoiblir, du Gouvernement de la Lycie, de la Pamphylie, & de la grande Phrygie, & la donna de son autorité privée à Euménes, avec le

quel il avoit fait une ligue offensive & défensive.

Ptolomée vit la foudre se former sans s'en émouvoir, mais se croyant obligé de communiquer les mauvais desseins de Perdiccas aux Princes intéressés, il dépêcha des Ambassadeurs en Macédoine vers Antipater, qui se préparoit à châtier les Athéniens. Ce Prince reçut aussi en même tems des lettres d'Antigone, qui confirmoient d'autant plus les avis de Ptolomée, qu'il avoit été lui-même dépouillé de ses Etats. C'en est assez pour lui faire prendre un autre dessein. Il traite de paix avec les Athéniens, établit Viceroi Polyperchon en son absence, & joint son Armée à celle d'Antigone, qui devoit s'opposer à Euménes. Perdiccas cependant marche contre Ptolomée ; les Trou-

pes Egyptiennes qui adoroient leur Roi, bruloient d'impatience de se mesurer avec des soldats si renommés dans l'Orient. Elles ne sont pas plutôt rangées en bataille sur le bord du Nil, que Perdiccas paroît sur l'autre bord; il exhorte ses phalanges à passer le fleuve, & rappelle en vain à leur souvenir les victoires du Granique, de l'Indus & du Gange. Ce n'est plus Alexandre qui leur parle. Un morne silence regne dans toute l'Armée. Perdiccas irrité de tant de froideur, se retire dans sa tente avec un air menaçant; mais à peine y est-il entré, que huit de ses Gardes se jettent sur lui, le percent de mille coups, & vont tout de suite se rendre au camp de Ptolomée.

Cette mort fut à peine divulguée, que l'Armée de Perdiccas se dissipa

chacun prit parti ſelon ſes intérêts ou ſon inclination : les uns retournerent en Gréce ou en Macédoine, les autres allerent groſſir le camp du Roi d'Egypte, d'autres enfin paſſerent en Cappadoce pour apprendre à Euménes que leur Général avoit été aſſaſſiné.

Que penſez-vous, Seigneur, du malheur de Perdiccas ? N'eſt-il pas le juſte prix de ſon ambition & de ſa perfidie ? Les Princes aveuglés par leurs paſſions, ſe figurent qu'ils n'ont qu'à vouloir, pour réuſſir, & que les autres hommes ne ſont faits que pour applanir les difficultés qui barrent leurs injuſtes entrepriſes. Perdiccas cherche à dépouiller les autres Princes ; quel droit en a-t-il ? Hélas ! c'eſt ce qui l'embarraſſe le moins. Il le veut, & cela ſeul lui

fait oublier le traité conclu devant Babylone, ou s'il s'en souvient, ce n'est que pour se moquer des hommes & des Dieux, en présence desquels il l'a signé. Il vexe Antigone, corrompt Euménes, & veut exterminer Ptolomée; mais Perdiccas est assassiné par ceux mêmes qu'il a chargé de veiller à la garde de sa personne. Il tombe sous son propre glaive; & le Ciel le punit, en se vengeant de lui, pour ainsi dire, par lui-même.

N'êtes-vous pas un peu trop sévére, dit Pyrrhus, de vouloir priver les Souverains du droit de faire des Conquêtes? Seigneur, répondit Androclion, les hommes, de quelque rang qu'ils puissent être, ne doivent regarder comme bien acquis, que ce qui leur est laissé ou donné légitimement. Un Pays auquel on n'a point

de droit, & dont on s'empare les armes à la main, est un bien qu'on enleve injustement à celui qui le possédoit : c'est une usurpation, c'est un vol, sans compter tout ce que les pauvres Peuples en ont à souffrir ; mais vous allez voir, Seigneur, dans la suite de ce récit les conséquences funestes du droit des Conquêtes.

Euménes ayant appris la mort de Perdiccas, envoya son Lieutenant Alcétas avec ordre de n'engager aucune action générale avant la jonction de l'Armée qu'il se proposoit d'y mener lui-même. D'un autre côté Antipater ayant donné le commandement de la Cavalerie à Antigone, fit déclarer dans son camp Euménes ennemi des Grecs, tandis qu'il faisoit jetter dans celui des ennemis des lettres, par lesquelles il

promettoit cent talens & une des premieres places de l'Armée à celui qui lui présenteroit la tête de ce Général; mais Euménes en ayant eu connoissance, répandit le bruit qu'il avoit été lui-même auteur de ces lettres pour mettre la fidélité de ses Troupes à l'épreuve : cet artifice lui gagna le cœur des soldats, & le mit à couvert des coups qu'on auroit pu lui porter à l'avenir.

Quelques jours après s'étant mis en marche, il rencontra le secours qu'Antipater & Cratere conduisoient vers Antigone: il l'attaque, le rompt, renverse les phalanges Grecques, laisse Cratere qui mord la poussiére; & Antipater mis en fuite n'a que le tems de se sauver & de s'en retourner en Macédoine.

Alcétas ne fut pas si heureux

qu'Euménes, car s'étant engagé trop avant dans la Pſydie, il ſe vit tout d'un coup environné par les Troupes d'Antigone; ſon Armée étoit inférieure à celle de l'ennemi; ſes ſoldats étoient harasſés par une longue marche. Nonobſtant ces conſidérations, il ne peut s'empêcher d'en venir aux mains, contre l'ordre précis de ſon Général: ſon Armée fut taillée en piéces, & il périt lui-même, après avoir vendu cher aux ennemis ſa vie & celle des ſiens.

Enſuite de cette victoire, Antigone alla au-devant d'Euménes pour lui préſenter bataille; mais celui-ci augurant mal de l'ardeur des ennemis, comparée à la conſternation que la défaite d'Alcétas avoit jettée parmi ſes ſoldats, n'eut garde de l'accepter. Antigone informé de ſon trou-

ble, s'avança & s'empara de tout son bagage, après avoir défait l'arriére-Garde: L'affaire devint bientôt générale; ce qu'Euménes avoit craint arriva; son ennemi eut entiérement l'avantage, de sorte qu'il ne songea plus qu'à sauver les débris de son Armée dans Nora, où pour comble de maux, Antigone vint l'assiéger.

Alors pour derniére ressource, il dépêcha vers Antipater des députés, qui lui représenterent de sa part combien il étoit de son intérêt de se détacher d'Antigone & de lui envoyer du secours; mais Antipater étoit mort lorsque ces députés arrivérent. Euménes se vit donc obligé de demander la paix à son ennemi, & ne l'obtint qu'à condition de se joindre ensemble pour la conquête de la Macédoine. Dès que le traité fut signé,

Antigone leva le siége ; Euménes mit une nouvelle Armée sur pied, & tous deux de concert se préparerent à entrer dans la Gréce.

Polyperchon avoit succédé à Antipater, mais on le contraignit de remettre à Cassandre fils de ce dernier, le commandement de l'Armée, & le gouvernement de la Macédoine. Polyperchon se retira en Epire auprès d'Olympias. Il fit entendre au Roi votre pere que le tems étoit venu de rétablir cette Princesse sur le Trône de son fils Alexandre, lui dit que, connoissant les forces des ennemis comme il le faisoit, il étoit sûr qu'une Armée peu nombreuse suffiroit pour détrôner Aridée & dépouiller Cassandre de son autorité.

Le Roi votre pere qui aimoit tendrement Olympias, se laissa persuader

der ; il mit ſur pied une Armée d'Epirotes ; le commandement en fut confié à Polyperchon, qui avec quelques troupes Theſſaliennes qu'il avoit levées à ſes dépens, marcha vers la Macédoine. Eurydice femme d'Aridée inſtruite du deſſein de Polyperchon, en écrivit à Antigone, & pria Caſſandre d'aller avec une partie de l'Armée diſputer à leur ennemi commun la ſortie de l'Epyre; mais ce Général, au lieu de s'y oppoſer, s'aviſa de faire la guerre aux Grecs. Il ravage d'abord le Pays des Athéniens, aſſiége leur capitale, & l'ayant privée de ſa liberté, il y laiſſe une forte Garniſon avec Démétrius de Phalére pour Gouverneur. Les terres de Lacédémone ne furent pas mieux traitées : il y mit tout à feu & à ſang, & aſſiégea Sparte, que les Lacédé-

moniens avoient eu la précaution d'entourer de bonnes murailles, croyant ne pouvoir ſuivre en cette rencontre les loix de Lycurgue, ſans s'expoſer à une ruine inévitable. C'eſt ainſi que les hommes ne doivent être eſclaves des Loix qu'autant qu'elles contribuent au bien commun, à l'étroite union qui eſt néceſſaire parmi eux, & à leur propre conſervation. Sparte aſſiégée auroit indubitablement ſubi le ſort d'Athénes, ſi Caſſandre n'eût été forcé de voler à la défenſe de la Macédoine, dont l'ennemi s'étoit déja ouvert l'entrée.

Eacide & Olympias s'étant joints à Polyperchon, faiſoient chaque jour des progrès conſidérables. Les Macédoniens venoient en foule ſe ranger ſous leurs étendarts, pour remettre ſur le Trône l'épouſe de

Philippe & la mere du Vainqueur de l'Orient. De toutes parts on n'entendoit que des cris de joie, & l'entrée d'Olympias dans la capitale de la Macédoine, ne fut pas moins triomphante pour les Macédoniens que celle d'Alexandre le Grand dans Babylone. La Noblesse & le peuple s'étant assurés de la personne d'Aridée, s'empresserent de reconnoître Olympias pour leur Souveraine.

Cette même année si favorable à cette Princesse, fut illustrée encore par votre naissance. Eacide donna en même tems une Reine à la Macédoine, & un Prince à l'Epyre; mais, hélas! de combien de malheurs cette prospérité apparente ne va-t-elle pas être suivie?

Pyrrhus qui écoutoit Androclion avec attention, fut surpris de lui en-

tendre blâmer les mouvemens qu'Eacides'étoit donnés pour rétablir Olympias. Quoi de plus glorieux pour un Roi, lui dit-il, que de faire des Rois, ou de prêter une main ſecourable à ceux que la violence a fait tomber du Trône ! c'eſt par-là que mon pere s'eſt immortaliſé ; & ſi jamais les Dieux me rendent le Royaume de mes ancêtres, je préférerai ces actes glorieux d'hoſpitalité aux victoires les plus éclatantes.

Ces ſentimens, *Seigneur*, pourſuivit Androclion, partent d'un cœur généreux, mais vous allez voir par ce qui me reſte à vous dire, combien ils peuvent être funeſtes.

Caſſandre apprit en chemin que la Macédoine étoit perdue ſans reſſource ; à cette nouvelle il fit rétrograder ſon Armée, & s'en alla paſſer

son chagrin sur les Grecs, qu'il n'avoit pas eu le tems de ruiner tout-à-fait la campagne derniére.

Cependant votre pere content d'avoir si bien réussi en faveur d'Olympias, étoit retourné en Epire dans le doux espoir d'y jouir en paix au sein de sa famille, de la gloire qu'il s'étoit acquise; mais les divisions intestines qu'il y trouva, & qui furent bientôt augmentées par les troupes nouvellement revenues de Macédoine, lui causérent de l'inquiétude; il n'eut pas de peine à s'appercevoir que ces troubles avoient été fomentés par les Grands du Royaume, & par les Emissaires de Cassandre. Les Epirotes se plaignoient hautement de ce que leurs vies & leurs biens avoient été sacrifiés à l'ambition d'une femme cruelle & vindicative,

qui, après s'être servi d'eux pour l'oppression de la Macédoine, les avoit renvoyés sans aucune sorte de récompense : Ils disoient que les troupes auxiliaires que le Roi avoit prises à sa solde, avoient seules profité de ses libéralités ; qu'il ne disposoit plus de toutes les Places qu'en faveur des étrangers, comme s'il eût voulu par-là rabaisser le mérite des Epyrotes ; qu'il ne pensoit qu'à aggrandir sa famille, que les terres étoient demeurées incultes à cause de la levée des troupes, que tout le Pays avoit été foulé par les gens de guerre ; & qu'Eacide, bien loin de songer à réparer tant de maux, & sans rien diminuer du faste de sa Cour, ne s'occupoit qu'à chercher des prétextes pour charger le Peuple de nouveaux impôts. Les mieux

intentionnés pour le Roi tâchoient de lui insinuer que le mécontentement de tout un Peuple étoit à craindre; mais Eacide ne les entendoit pas, ou pour mieux dire, ne vouloit pas les entendre. Il comparoit les plaintes du Peuple à une fumée qui s'évanouit aussi-tôt qu'elle paroît; mais cette fumée s'éléve peu à peu, & forme dans l'air un nuage qui tombera bientôt sur lui & sur ce qu'il a de plus cher.

D'un autre côté Olympias se laissant emporter à son ressentiment, se défaisoit chaque jour de quelques-uns de ses ennemis. On ne parloit en Macédoine que de proscriptions & d'exécutions sanglantes. Non-seulement ceux qui s'étoient autrefois déclarés pour Antipater, mais même ceux qu'elle soupçonnoit dans

les intérêts de Caſſandre, tout étoit immolé à ſa haine ou à ſon ambition. Le Roi Aridée, non plus que ſa femme Eurydice, ne purent échaper à ſa cruauté. Ce dernier trait acheva de ruiner ſes affaires dans l'eſprit de ſes ſujets, & chez les Nations voiſines : Caſſandre n'en fut pas ſitôt informé qu'il leva le ſiége de Tégée en Arcadie, pour aller venger la mort de ſon pupille & de ſes amis. A ſon approche, la mere d'Alexandre ſe retire dans Pidna ; Caſſandre y accourt & l'aſſiége par terre & par mer. Le Roi votre pere fit de grands préparatifs pour lui porter du ſecours, mais les Moloſſes qui étoient indiſpoſés contre lui, blâmerent ouvertement ſon expédition. Je crois avoir dit que tant que Philippe Roi de Macédoine vécut, le Royaume

qui

qui avoit été partagé entre Arimbas votre aïeul & Néoptolème ſon frere, jouit d'une paix profonde, ces deux Rois ne ſongeant qu'à tranſmettre leurs Couronnes à leur poſtérité. Après leur mort, Eacide votre pere & Alexandre fils de Néoptolème, monterent ſur le Trône; celui-ci ayant été tué dans une expédition contre les Bruttiens, Néoptolème ſon frere lui ſuccéda. C'étoit un Prince ambitieux & turbulent, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour ſe faire reconnoître ſeul Souverain de toute l'Epire. Le mécontentement des Moloſſes la lui offroit, il la ſaiſit pour les porter à la révolte & ſe mit à leur tête; mais ne voulant rien entreprendre directement contre la perſonne du Roi votre pere, il l'alla trouver, & pui-

sant ses reproches dans les plaintes du Peuple, il lui parla dans les termes les moins ménagés.

Eacide étonné de la hauteur de Néoptolème lui répartit, que s'il s'étoit porté à secourir Olympias, il l'avoit fait parce que la sureté du Royaume l'exigeoit, que Cassandre ne la vouloit détrôner que pour se venger ensuite sur les Epirotes de l'avoir mise en possession de la Macédoine; il lui marqua pareillement sa surprise de ce qu'un Prince d'Epire se déclaroit contre une Princesse de son sang pour protéger la faction d'Aridée, bâtard de Philippe; que c'étoit sans doute par reconnoissance de ce que la famille de Néoptolème devoit sa fortune à ce Prince qui avoit forcé Arimbas de céder une partie du Royaume à son frere; qu'au reste

il étoit bien résolu d'achever ce qu'il avoit commencé, ajoutant qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit dans l'Histoire, qu'Eacide eût cédé à des remontrances qui n'avoient que la rébellion pour objet; enfin il conclut en disant, qu'il aimeroit mieux sacrifier toute son armée que d'exposer son Royaume à devenir la proie de Cassandre ou de quelqu'autre ambitieux.

Néoptolème qui s'étoit attendu à cette réponse, quitta le Roi assez brusquement comme quelqu'un dont la derniére résolution étoit prise. Pendant ce tems-là Cassandre, premier Auteur de la division qu'il avoit suscitée entre les deux Rois, avoit envoyé une Armée à son secours. Néoptolème alors sépara ses Troupes de celle de votre pere, & lui manda qu'il prenoit toute l'Epire sous sa

protection. Eacide justement indigné le fit déclarer ennemi de l'Etat & mit sa tête à prix. Les Epirotes ne purent s'empêcher de prendre parti, chacun suivant son intérêt ou son inclination. On ne pense plus de part & d'autre qu'à décider la querelle par la voie des armes. Les deux Princes n'oubliérent rien pour communiquer leur esprit de vengeance à leurs amis. Chaque parti selon l'usage accuse l'autre de mauvaise foi, de perfidie, de cruauté, de trahison. Pour animer le Soldat, on lui promet d'avance les biens & les dépouilles des vaincus. Les Oracles parlent, qui promettent également aux uns & aux autres un heureux succès, & les Prêtres assurent l'Armée dans laquelle ils se trouvent, de la protection des Dieux, dont peut-être au

fond du cœur ils nioient l'existence.

Le moment du combat venu, l'air éclate des cris des deux Armées, la fureur encore plus que la gloire anime tous les combattans; on en vient aux mains, & l'Epire se déchire elle-même ses propres entrailles; le fils massacre son pere & le pere dépouille sa tendresse pour plonger ses mains dans le sang de son fils; l'amitié rompt ses liens sacrés, & l'espoir d'une odieuse récompense enfante mille crimes.

Votre pere, Seigneur, marqua dans cette fatale journée, autant d'habilité que de bravoure; mais la plûpart de ses Officiers Généraux ayant été tués, & lui-même se sentant blessé dangéreusement, il se retira dans sa Capitale; Néoptolème y entra presqu'aussi-tôt que lui, pour

assembler tous les grands du Royaume, & leur faire rendre un Arrêt contre Eacide ; il est rare, Seigneur, que les malheureux ne paroissent pas avoir tort ; on condamne aisément ceux que la fortune abandonne ; il fut jugé indigne de regner, & traître à la Patrie ; on eût même poussé l'injustice jusqu'à le déclarer coupable de mort, mais on apprit que ses Gardes l'avoient enlevé au milieu d'une foule innombrable de peuple qui environnoit son Palais, & quelques jours après on sçut qu'il étoit mort de ses blessures, emportant au tombeau la douce certitude que ses amis vous avoient mis en sureté.

Voilà, Seigneur, quelle fut la fin tragique du Prince qui vous donna le jour, & par quelle malheureuse destinée il entraîna dans son précipi-

ne, & sa famille, & ses amis; il n'est pas possible de justifier son zèle outré pour Olympias: car quand même il n'eût défendu qu'une cause juste, le pouvoit-il contre les véritables intérêts de son Royaume?

Les Rébelles instruits de la fuite d'Eacide, auroient assouvi leur rage sur vous, si je n'eusse trouvé le moyen de vous dérober à leur fureur. Rien n'est si marqué au coin de l'injustice. Mais que n'osent pas entreprendre des peuples irrités?

Le peuple, repartit Pyrrhus vivement, est une bête féroce qu'on ne sçauroit contenter; elle est inquiette en quelque situation qu'on la mette, ombrageuse, opiniâtre, inconstante & cruelle; le seul moyen de la gouverner, c'est de resserrer ses chaînes, les Epirotes ne seroient pas exposés

aux guerres civiles qui les dévorent aujourd'hui, si on les avoit traités suivant cette maxime ; mais ils se sont laissés séduire par des esprits turbulens, qui sous des titres spécieux, ne cherchoient qu'à s'enrichir des débris de leur patrie. Il falloit détruire dès le berceau ces monstres dont le soufle empoisonné a infecté des hommes qui vivoient heureux ; mes tristes sujets reconnoissent sans doute qu'on les a trompés ; pour peu qu'ils regrétent Eacide, je leur montrerai bientôt les restes infortunés de son sang : puissent les Dieux ne m'être pas contraires dans le dessein que j'ai formé, en faisant son bonheur, de rendre cette nation formidable à toute la terre, mais, continuez Androclion. Vos ennemis, reprit-il, vous chercherent par tout le Palais, ils

visiterent même toutes les maisons de la Ville, qu'ils soupçonnoient dans les intérêts de la Cour. Cependant j'ordonnai à trois de vos gouvernantes de vous cacher dans un souterrain; je gagnai ensuite Hyppias, Néandre & quatre autres personnes affidées; Hyppias me promit d'observer dans la Ville les mouvemens de vos ennemis, & de nous suivre ensuite à Mégare, s'il voyoit qu'on n'eût pas découvert notre retraite. A minuit j'allai vous retirer d'entre les bras de ces femmes à qui la douleur de vous perdre, & la crainte du danger qui vous menaçoit, firent verser un torrent de larmes; Hyppias & les quatre Cavaliers m'attendoient aux portes de la Ville; je ne fus pas longtems sans les joindre, & nous primes ensemble le chemin de Mégare,

Nous vîmes le lendemain à la pointe du jour un homme à cheval qui venoit à nous presque hors d'haleine ; c'étoit Néandre : il nous dit que notre fuite étoit découverte, & qu'on avoit envoyé de tous côtés des détachemens de Cavalerie pour nous arrêter : je le priai de se tenir sur le chemin avec les quatre Cavaliers, afin d'amuser ceux qui nous pousuivroient. Au même instant Hyppias & moi nous poussâmes nos chevaux à toute bride, & nous fûmes bientôt rendus sur les bords du Drinus ; mais quelle fut notre surprise & notre douleur en même tems de le trouver tellement débordé, qu'il nous parut très-dangéreux & presque impossible d'en tenter le passage. Notre tristesse ne se pourroit exprimer, nos yeux suivoient languissamment

le cours rapide des eaux, lorſque nous apperçûmes de l'autre côté de la riviére des Bergers qui s'en retournoient chez eux; le bruit des vagues les empêcha d'entendre nos cris, de ſorte que nous eûmes recours aux ſignes; mais ils ne les comprirent pas mieux, & nous fûmes tout auſſi peu avancés qu'auparavant. Alors Hyppias arracha de l'écorce d'un chêne, ſur laquelle avec la pointe de ſon épée il écrivit ces paroles: *Pyrrhus, fils d'Eacide, Roi d'Epire, eſt pourſuivi par des ennemis qui en veulent à ſa vie: Hâtez-vous de le ſecourir, ſi vous craignez les Dieux, & ſi vous aimez la vertu.* Il attache enſuite cette écorce au bout d'une flêche qu'il lance à l'autre bord du fleuve; quelques momens après Néandre arrive ſuivi des quatre Cavaliers; ils nous croyoient dé-

ja passés ; *Grands Dieux* s'écriérent-ils en nous abordant, *protégez Pyrrhus & son innocence.* Un corps de Cavalerie n'étoit qu'à une heure de distance de nous, cependant les Bergers avoient à la hâte coupé quelques arbres, & les ayant joints ensemble en forme de radeau, l'un d'entre eux l'amena de notre côté ; vous jugez de notre joie à la vue de de ce plancher flottant, nous montons dessus sans hésiter, & nous traversons la Riviére. Les ennemis parurent sur le rivage, d'où nous étions partis, comme nous arrivions à l'autre bord ; mais le même obstacle qui nous avoit arrêtés, leur fit perdre de vue sans doute leur premier dessein : car ils retournerent sur leurs pas.

Cependant Cinéas, un des Bergers, nous offrit sa maison pour nous re-

poser. Ce fut lui qui nous détourna d'aller à Mégare ; il nous apprit que Cassandre étoit entré en Macédoine, & qu'Olympias dont nous allions implorer le secours, bien loin de pouvoir nous protéger, étoit assiégée dans Pidna avec Roxane sa belle-fille, Hercule fils de Barsine, son petit-fils, Déidamie votre sœur & Thessalonice fille d'Aridée. Nous prîmes donc la résolution de nous retirer en Illyrie, où nous étant allé jetter aux genoux de Glaucias, nous lui demandâmes un asyle & sa protection. Le Roi qui craignoit le ressentiment de Cassandre, parut irrésolu. Son premier mouvement fut de jetter les yeux sur vous, en gardant un profond silence ; il nous fit ensuite diverses questions sur notre sortie d'Epire, & sur les dangers que nous avions courus.

Quand nous y eûmes satisfait, il vous tendit les bras; vous vous approchâtes de lui d'un pas chancelant, vos foibles mains s'attacherent au bout de son manteau, & malgré cet appui vous étant laissé tomber à ses pieds, vous sembliez par des regards aussi tendres que languissans, le supplier d'avoir pitié de votre enfance & de vos malheurs.

Glaucias touché de votre présence, s'engagea de vous protéger, & nous dit qu'il vous mettoit dès cet instant au nombre de ses fils. On vous porta de sa part à la Reine Béroé, son Epouse, & depuis lors ce Prince vous a marqué toute la tendresse d'un véritable pere; mais il est tems de revenir aux affaires de Macédoine.

Cassandre, qui, comme j'ai dit,

étoit devant Pidna, ne voulant pas ruiner son Armée par de trop fréquens assauts, fit tirer des lignes de circonvallation, & par cet expédient empêcha si bien les Alliés de recevoir des vivres, qu'ils furent bientôt réduits aux dernieres extrémités. Olympias n'avoit plus de secours à attendre de l'Epire, son seul espoir étoit dans Polyperchon, qui s'avançoit à grandes journées. Cassandre n'eut garde de troubler la marche de ce Général; il le laissa au contraire en ruse politique approcher de ses lignes; & là dans une entrevue particuliere qu'ils eurent ensemble, il lui peignit le danger qu'il couroit à vouloir sauver Olympias, lui dit, que s'il en venoit à une bataille décisive, il avoit tout à craindre en cas qu'il fût vaincu, & peu à espérer s'il rem-

portoit la victoire ; que des Troupes levées à la hâte & mal disciplinées, ne tiendroient pas contre une Armée aussi aguerrie & aussi nombreuse que celle qui assiégeoit Pidna ; enfin il lui insinua qu'en agissant de concert, la Gréce, la Macédoine & les Provinces voisines seroient bientôt réduites & forcées de les reconnoître pour leurs Souverains ; qu'il avoit une heure pour réfléchir sur la proposition qu'il lui faisoit de se joindre à lui.

Ce discours produisit tout l'effet que Cassandre en attendoit : car Polyperchon se doutant bien que son secours n'empêcheroit pas la prise de Pidna, où il n'y avoit guéres d'apparence de pouvoir jetter ni Troupes, ni munitions ; ce Général, dis-je, crut qu'il ne seroit pas sage de se perdre

perdre avec Olympias ; & pour s'accommoder au moment présent, il répondit à Caſſandre, que le péril lui paroiſſoit égal des deux côtés ; mais que ſi la fortune lui tournoit le dos, il la ſuivroit de ſi près, qu'au moins il la feroit chanceler plus d'une fois, lui donnant à entendre que la jonction des deux Armées ne ſe feroit jamais de ſon conſentement, qu'au reſte, il lui demandoit la permiſſion de faire ſçavoir à Olympias le réſultat de leur conférence. Caſſandre s'apperçut bien que le prétendu défenſeur de la Reine, ne cherchoit qu'à ſauver les apparences, il ſouſcrivit à tout ; mais il lui dit, que comme Polyperchon s'étoit vengé d'Aridée & d'Eurydice, en les dépouillant de la Couronne ſans que Caſſandre s'y fût oppoſé, il étoit juſte

que Cassandre se vengeât d'Olympias en la chassant du Trône, sans trouver aucun obstacle de la part de Polyperchon. Celui-ci n'eut pas plutôt promis de demeurer neutre, que l'assaut général fut ordonné. Olympias voulant sauver du moins les restes d'un peuple qui avoit tant souffert pour elle, ordonna qu'on ouvrît les portes au Vainqueur. Cassandre y fit entrer ses Soldats, avec défense sous peine de la vie, d'y commettre aucun acte d'hostilité. Ces apparences de générosité ne l'empêcherent pas d'envoyer des Gardes à la Reine, dont il vouloit se défaire à quelque prix que ce fût. Pour y parvenir d'une maniére indirecte & moins odieuse, il inspira aux parens des plus illustres personnes que cette Princesse avoit fait mourir, de l'accuser dans

l'Assemblée des Macédoniens. Elle fut jugée sans être ouïe & condamnée à la mort. Personne n'osa prendre sa défense. Arrivée au lieu du supplice, elle voulut avant de mourir se justifier dans l'esprit du peuple; mais Cassandre craignant avec sujet que le souvenir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservoient un souverain respect, ne leur fît changer de sentiment; Cassandre, dis-je, précipita l'heure de son Arrêt, en ordonnant à ses Gardes de la poignarder. Cet ordre fut exécuté tout de suite au moment qu'elle voulut ouvrir la bouche; ainsi périt la fameuse Olympias, fille, sœur, femme & mere de Rois, qui s'étoit peut-être attiré justement une fin si tragique, par une infinité de crimes & de cruautés; mais qu'on

ne peut néanmoins voir mourir de cette maniére sans détester la scélératesse du Prince qui en est la cause.

Tandis que ces choses se passoient à Pidna, Antigone, dont l'Armée venoit d'être renforcée par les troupes que lui avoient envoyé Pithon & Séleucus, se disposoit à passer en Macédoine. Il se flatoit qu'Euménes qui avoit fait un traité d'alliance offensive & défensive avec lui, ne manqueroit pas de lui prêter toutes ses forces ; mais celui-ci ne pensoit au contraire qu'à le détruire, & il étoit d'autant plus en état de le faire qu'il avoit dans son Armée des phalanges entiéres de ces soldats invincibles, qui avoient cueilli tant de lauriers sous Alexandre le Grand.

Antigone ne fut pas long-tems sans être instruit du traité secret,

qu'aussi-tôt après la sortie de Nora, Euménes avoit conclu avec Olympias & Polyperchon. Ce traité portoit qu'il attaqueroit ses troupes tandis que Polyperchon se jetteroit sur celles de Cassandre. Euménes étoit un ennemi redoutable ; Antigone n'oublia rien pour le bien recevoir, en cas qu'il vînt l'attaquer ; sçachant même qu'une assez grande maladie l'obligeoit de se faire porter en litiere à la queue de l'Armée, & que les autres Généraux n'étoient pas à craindre ; il osa le prévenir & risquer une bataille. Euménes informé de son dessein, prépara les siens à combattre ; il les exhorta, tout malade qu'il étoit, à bien faire leur devoir. Les deux Armées se choquent, les éléphans enfoncent les bataillons, & la cavalerie se bat des deux parts

avec beaucoup d'intrépidité ; Euménes qui se trouve à l'aile gauche, paye d'exemple malgré sa foiblesse, repousse la phalange qu'il a en tête, la renverse, & passe sur le corps des huit mille hommes qui la composent. L'infanterie d'Antigone est contrainte de plier, mais la cavalerie tient encore ferme ; cependant le combat s'étant donné dans un terrain sablonneux, le mouvement des hommes, des chevaux & des éléphans y avoit élevé de si grands tourbillons de poussiére, que l'air en étoit obscurci : Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement qui enleva tout le bagage des ennemis sans qu'on s'en apperçut. Quand les soldats vinrent à connoître leur perte, au lieu de reprendre, les armes à la main, ce qu'on leur avoit en-

levé, ils tournerent toute leur furie contre leur Général. Euménes se vit tout à coup accablé par ces forcenés; ils lui ôterent son épée, lui liérent les mains derriere le dos avec sa propre ceinture, & de cette maniére il fut conduit devant Antigone, qui, en échange d'un tel prisonnier, rendit le bagage.

Euménes alors demande pour unique grace qu'on lui permette de passer au milieu des phalanges Macédoniennes pour avoir la consolation de leur dire adieu; on le lui accorde. Il monte sur une hauteur d'où il pouvoit être vû de toute l'Armée, & ayant imposé silence: *Soldats*, dit-il, *vous qui avez partagé la gloire d'Alexandre! osez-vous bien livrer votre Souverain à son plus mortel ennemi? Hélas! pour terminer toutes les craintes*

d'Antigone, que ne venez-vous enfoncer vos épées dans mon sein? Point de cruelle compassion; ou donnez-moi la mort ou rendez la liberté à l'une de mes mains qui sçaura bien vous épargner la honte d'un crime. A cette condition, si je ne puis vous délivrer de tous les reproches qu'on aura raison de vous faire, je vous remets toutes les peines que vous pourriez craindre de la vengeance des Dieux.

Pendant qu'Euménes parloit ainsi, plusieurs soldats ne pouvoient retenir leurs larmes; d'autres pénétrés d'une plus vive douleur, s'arrachoient la vie pour n'être pas témoins du parricide qu'on alloit commettre; mais le plus grand nombre persisterent dans leur premiere résolution : l'intérêt absorba chez eux tout sentiment d'estime, d'amour & de reconnoissance.

Quand

Quand leur Général fut arrivé dans l'Armée des ennemis, Antigone n'eut pas le courage de le voir, il le fit charger de fers ; & ceux à qui il en avoit donné la commission, lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un éléphant*, leur dit-il, *ou comme un lion* ; mais quelques jours après il lui accorda plus de liberté, permit à son fils de lui donner tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin, ainsi qu'à ses amis de le voir, & de passer avec lui des journées entieres.

Néarque, fils de Démétrius, conseilloit à son aïeul de relâcher son prisonnier ; les autres Courtisans le pressoient au contraire de s'en débarrasser. Onomarque qui veilloit à sa garde, étoit un de ceux qui le traitoient le plus mal ; il lui rendoit ses

chaines plus odieuses chaque jour par mille insolences nouvelles: Euménes lui demandant par quelle raison Antigone n'ordonnoit pas tout d'un coup ou sa mort ou sa liberté, Onomarque lui répondit, que c'étoit à la tête d'une Armée qu'il auroit dû braver la mort & non pas dans l'esclavage; *C'est là aussi que je l'ai affrontée*, reprit fiérement Euménes; *demande-le à ceux qui ont combattu à mes côtés.* Il est vrai que, sans la fidélité inviolable qu'Antigone lui connoissoit pour la famille d'Alexandre, il lui auroit accordé la vie; mais le croyant très-propre à rompre toutes ses mesures, il le fit assassiner dans sa prison. Voilà quelle fut la malheureuse destinée d'Euménes, qui, sans contredit, étoit le plus grand Capitaine de son siécle.

La fille d'Aridée, Thessalonice, avoit donné la main à Cassandre, qui venoit de se liguer avec Ptolomée Roi d'Egypte. Il lui avoit cédé une partie de la Gréce, à condition qu'il fatigueroit les Armées d'Antigone, pendant que lui de son côté s'appliqueroit à calmer les troubles intestins de la Macédoine, & se mettroit en état de lui résister s'il entreprenoit quelque chose au-delà de la mer Egée. C'est vers ce tems-là que Cassandre vous envoya demander au Roi d'Illyrie; ses Ambassadeurs avoient ordre de lui offrir deux cens talens s'il vous remettoit entre leurs mains, & de lui déclarer, en cas de refus, qu'il sçauroit obtenir par la force ce qu'on refusoit de lui donner de gré. Glaucias, sans s'épouvanter de ces menaces, répondit,

qu'en vous recevant dans ſes Etats ; il vous avoit accordé ſa protection, que par conſéquent il ne violeroit point les droits de l'hoſpitalité en vous livrant à vos ennemis, mais qu'au ſurplus ſi leur Maître envoyoit des Troupes dans ſon Royaume, elles trouveroient à qui parler ſur les Frontieres.

La conduite du Prince ne répondit pas tout-à-fait au ton décidé des Ambaſſadeurs; Caſſandre appréhendoit avec trop de raiſon qu'Antigone ne vînt l'attaquer, pour ne pas remettre à un autre tems à tirer vengeance de ce refus. Ses intérêts demandoient qu'il ſe défît de tous ceux qui pouvoient être mal diſpoſés pour lui. Hercule, fils d'Alexandre & ſa mere Barſine, furent empoiſonnés. Il ordonna qu'on mît à mort tout ce

qui paroîtroit attaché à la famille Royale, rebâtit les murs de Thébes, qu'Alexandre le Grand avoit démolis jusqu'aux fondemens, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit apporter quelque opposition aux progrès de son Ennemi.

Celui-ci venoit d'apprendre la perte de la bataille de Gaza ; son fils Démétrius avoit osé se mesurer avec un vieux Général, élevé dans le Camp d'Alexandre ; aussi lui fit-il payer cher son coup d'essai, car il lui tua huit mille hommes, en prit cinq mille autres, mit le reste de son Armée en déroute, pilla son Camp, & le fit lui-même prisonnier de guerre; quelque tems après néanmoins pour montrer à ce jeune Prince, en qui Ptolomée discernoit de grandes qualités, comment lors-

qu'on a vaincu, il faut user de la victoire, il lui donna un Appartement dans son Palais, le fit manger à sa table, l'accabla de bienfaits & le renvoya ensuite avec tous ses amis chez son pere, en lui donnant plusieurs Seigneurs Egyptiens, pour l'escorter jusqu'aux frontiéres de ses Etats. Démétrius confondu par cet excès de bonté, ne put se refuser à quelques larmes que lui arrachoit la reconnoissance : *Seigneur*, dit-il à Ptolomée en l'embrassant, *ce n'est point à la Bataille de Gaza que vous m'avez vaincu, c'est dans le Palais du plus grand & du plus vertueux de tous les Princes ; fasse le Ciel que je sois bientôt en état de vous marquer combien je suis sensible à tous les services que j'ai reçus de vous.*

Antigone en revoyant son fils, ne

fongea qu'à lui témoigner toute sa tendresse sans lui parler de la bataille de Gaza ; il lui dit en souriant ; qu'il devoit être charmé d'avoir vu la Cour d'Egypte, où il avoit étudié sous un maître dont les leçons pourroient lui être utiles un jour, & comme il ne vouloit point rabattre du courage & de l'audace de son fils, il ne s'opposa pas même à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore une fois ses forces contre le Roi d'Egypte.

Le desir d'avoir sa revanche le dévoroit. Démétrius ne se voit pas plutôt à la tête d'une nouvelle Armée, qu'il entre dans la Syrie, surprend Cillès Général de Ptolomée, le met en déroute, s'empare de son Camp & de ses bagages, fait sur lui sept mille prisonniers, parmi lesquels il

l'arrête lui-même, & emporte un très-riche butin, moins touché de la gloire & des richesses que lui procure cette journée, que du plaisir de pouvoir s'acquitter envers son Ennemi. Son pere Antigone instruit des avantages que ce jeune Prince venoit de remporter, lui permit d'agir comme il le jugeroit à propos; en conséquence de cette permission, il renvoya Cillès, accompagné de tous ses amis, comblés de présens, & avec eux tout le bagage qu'il avoit pris.

Après avoir chassé de la Syrie les Troupes de Ptolomée, il ravagea l'Arabie, & s'étant jetté sur les Nabathéens, il leur enleva sept cens Chameaux chargés de toute sorte de riches marchandises. Son pere, l'année d'auparavant avoit défait Séleu-

tus & pris Babylone ; Démétrius apprit qu'il venoit d'en être chassé, & que le vainqueur profitant de la terreur des ennemis, avoit réduit toutes les Provinces voisines de ses Etats & rangeoit sous son obéissance toutes les Nations qui sont autour du Caucase.

A cette nouvelle, il conduit son Armée dans la Mésopotamie, passe l'Euphrate, reprend Babylone, où il laisse sept mille hommes pour la garder. Sçachant ensuite que Ptolomée assiégeoit Halicarnasse, il vole au secours de cette place, & en fait lever le siége.

Tant de victoires en si peu de tems, & dans un âge si peu avancé, acquirent bientôt à Démétrius la réputation de Grand Capitaine. Sa bonne conduite pendant la guerre,

le bonheur de ſes armes, ſa modération dans la victoire, & ſes autres grandes qualités, firent ſouhaiter à tous les peuples qui gémiſſoient ſous la tyrannie de l'avoir pour protecteur.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE PYRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE SECOND.

Androclion ayant cessé de parler, Pyrrhus le remercia de sa complaisance, & surtout de n'avoir pas oublié pendant cette suite d'Histoires de lui faire sentir les malheurs de sa Maison. Ce jeune Prince étoit alors âgé d'environ douze ans ; Glaucias avoit laissé auprès de lui Hyppias, Néandre, &

les quatre autres personnes qui avoient contribué à lui sauver le jour; mais ses deux principaux Officiers étoient Androclion & Nicias : le premier joignoit à une haute naissance, l'amour de la gloire & de la vertu ; l'autre étoit aussi grand homme de guerre, qu'excellent politique ; mais ambitieux, hautain, méfiant & très-emporté.

L'un exhortoit Pyrrhus à la modération, à l'oubli des injures ; l'autre l'excitoit à se venger de ses ennemis ; Androclion lui représentoit que les levées d'hommes ne servent qu'à dépeupler un Pays de ses Habitans ; qu'un Roi belliqueux est obligé d'imposer à son Peuple des droits qui font languir le commerce, & que les malheurs de la guerre mettant ses sujets au désespoir sont les

semences ordinaires de la révolte.

Nicias au contraire lui insinuoit que la plus haute vertu d'un Prince est celle de Guerrier, qu'on méprise un Roi entouré de ses femmes & de ses flateurs, qui s'abandonne à une vie lâche & oisive, & qui laisse ses peuples exposés aux insultes de leurs ennemis. Il relevoit ces maximes de l'exemple des Athéniens, que les journées de Marathon, & de *Salamine* avoient rendus redoutables à leurs voisins, & les peuples les plus riches de la Gréce; de celui de Cyrus qui par les armes avoit fondé l'Empire des Perses; d'Alexandre à qui ses Conquêtes avoient mérité le surnom de Grand; & de Rome enfin qui ne devoit sa naissance & son lustre qu'à la guerre.

Pyrrhus écoutoit Nicias avec

un plaisir inexprimable ; ses leçons s'accordoient à merveille avec le penchant qui se dévéloppoit en lui ; on voyoit la joie peinte sur son visage, quand on lui parloit des belles actions de ses Ancêtres, qu'il espéroit de surpasser, & cette joie dégénérer en tristesse, s'il entendoit raconter celles d'Hercule ou d'Achilles, qu'il ne croyoit pas pouvoir atteindre.

Il est vrai cependant que si Pyrrhus n'aimoit pas tant Androclion, il ne pouvoit s'empêcher au moins d'estimer sa vertu, & de reconnoître sa fidélité. Nicias à qui la moindre chose faisoit ombrage, résolut de se défaire d'un concurrent qu'il regardoit comme dangereux ; une maladie dont ce dernier fut attaqué lui en présenta bientôt l'occasion.

Glaucias à qui le mérite étoit cher, partout où il se rencontroit, & qui l'admiroit dans Androclion, ne dédaigna pas de lui rendre une visite, & lui conseilla de voir Nicias, qu'il croyoit honnête homme, & qui passoit pour bon Médecin; la vertu ne se méfie point, Androclion fit prier Nicias de le venir voir, & se livra de lui-même aux mauvais desseins de son ennemi, qui après l'avoir empoisonné, sçut se justifier par les excuses si familiéres à ceux de son Art; il attribua sa mort au manque de chaleur, qui avoit empêché l'effet du reméde. Pyrrhus pleura cette perte amérement; mais Nicias ayant intérêt de la lui faire oublier, y réussit à la fin; il parvint même à lui persuader qu'Androclion eût été capable à la vérité de donner

une belle éducation à un Prince né pour obéir, mais non pas à un Monarque, qui ne reconnoiſſant que les Dieux au-deſſus de lui, ne cédoit qu'à une force ſupérieure, & ne devoit s'occuper que du ſoin d'agrandir ſes Etats, qu'à tenir ſon peuple en reſpect, & à devenir parmi ſes voiſins l'arbitre de la paix & de la guerre. Nicias lui apprit enſuite, que le mariage qu'on projettoit entre Deïdamie, ſa ſœur, & Démétrius, mettroit bientôt Glaucias en état de le rétablir ſur le Trône de ſes peres. En effet, cette Princeſſe devint le ſceau du Traité qui fut conclu par Antigone & Démétrius d'une part, & Glaucias & Pyrrhus de l'autre; elle épouſa Démétrius, qui partit bientôt après pour Athénes avec une Flotte de deux cens cinquante voiles

&

& cinq mille talens ; Démétrius de Phalére y commandoit au nom de Cassandre. Les Athéniens prirent la flotte de Démétrius pour celle de Ptolomée, & lui laisserent en conséquence l'entrée libre du port ; mais enfin détrompés de leur erreur, ils coururent aux armes pour se défendre, ce que voyant Démétrius, il leur fit déclarer par un Héraut, que son Pere ni lui, n'avoient aucun mauvais dessein, qu'il ne venoit lui même à Athénes, que pour les remettre en liberté, pour rendre à leurs Loix & à leur Gouvernement, leur ancienne splendeur, & faire revivre l'union qui régnoit autrefois parmi eux.

A cette proclamation, les Athéniens jettant leurs boucliers & battant des mains, avec de grands cris

de joie, l'appelloient leur Pere & leur Libérateur, & le pressoient de descendre à terre. Démétrius de Phalére pensa que la résistance seroit inutile, il lui envoya deux de ses amis pour capituler. Démétrius consentit à leur donner audience, & avec sa bonté ordinaire, les fit accompagner en les congédiant, par Aristodéme de Milet, un des plus intimes amis de son pere, comme s'il les avoit voulu rassurer par cet ôtage; il pourvut même à la sureté de Démétrius de Phalére, qui fut escorté jusques à Thébes, comme il l'avoit demandé; ensuite il s'embarqua pour Mégare, dont il vouloit s'assurer avant que d'entrer tout-à-fait dans Athénes; mais il eut soin en partant, de laisser bloquée la Forteresse de Munychia. Arrivé à Mé-

gare, qu'il assiégea, il oüit dire qu'une femme très-célébre pour sa beauté mouroit d'envie de le voir & de toucher son cœur. Démétrius se déroba de son Armée pour l'aller chercher à Patres où elle étoit. Cette imprudence pensa lui coûter cher, car quelques-uns de ses ennemis l'ayant sçu, le surprirent lorsqu'il s'y attendoit le moins, il n'eut que le tems de se couvrir d'un mauvais manteau & de se sauver précipitamment. Les grands hommes ne sont pas exemts de payer tribut à l'humanité.

Cela n'empêcha pas que Mégare ne fût prise; les Soldats ne vouloient point rabattre de leurs droits, ils en demandoient le pillage; mais à la sollicitation d'Athénes, Démétrius l'en garantit, & après en avoir chassé la Garnison de Cassandre, & rem-

du les Mégariens libres, il alla réduire Munychia dont il rasa le fort : les Athéniens l'ayant ensuite invité à venir prendre quelque repos dans leur Ville, il y entra & leur rendit leur ancien Gouvernement ; ses noces avec Eurydice veuve d'Ophellas, & Phyla fille d'Antipater, se firent pendant son séjour. Passionné pour les femmes comme il l'étoit, & particuliérement pour celles d'Athénes, il y en auroit sans doute épousé encore d'autres, si son pere ne l'avoit retiré de la Gréce, pour l'envoyer avec une grosse flotte & une Armée considérable, à la conquête de l'Isle de Chypre.

C'est en vain qu'il essaya de corrompre, avant son départ, la fidélité de Cléonides, Gouverneur de Corinthe pour Ptolomée ; n'ayant pu réus-

sir à faire remettre cette Ville en liberté, il laissa un gros corps d'Armée en Gréce pour contenir Cassandre pendant son absence, & pour favoriser l'expédition de Glaucias, qui reconduisoit Pyrrhus en Epire avec douze mille hommes de Cavalerie.

Ce jeune Prince donnoit déja une si haute idée de lui par ses belles qualités, & Néoptolème étoit tombé dans un si grand mépris par ses débauches, & par son orgueil, que les peuples étoient disposés à une nouvelle révolution. Les Epirotes se repentoient d'avoir proscrit Pyrrhus; son ennemi le sçachant près de l'Epire, assembla les Grands du Royaume & les principaux d'entre le Peuple; il leur représenta qu'il étoit sur le point d'être détrôné s'ils ne le secou-

roient ; mais sa harangue ne produisit pas grand effet ; aussi s'avisa-t-il pour derniere ressource, de députer au-devant de Pyrrhus, à qui on proposa de sa part, de partager ensemble l'autorité souveraine, prétextant que l'amour de la paix & de la tranquillité publique lui faisoit prendre ce parti. Glaucias & Pyrrhus écouterent cette proposition en continuant leur marche, & renvoyerent sans réponse les Ambassadeurs de Néoptolème.

Pendant la route, Pyrrhus ne pouvoit s'empêcher de faire mille questions sur ce qui lui étoit arrivé en sortant de l'Epire ; il vouloit sçavoir où l'on s'étoit arrêté, en quel endroit il avoit passé le Drinus, où étoient les Bergers Achille & Cinéas, quand on les pria de venir à

son secours, & ce qu'ils étoient devenus. On lui apprit qu'Achille étoit mort, & Cinéas vint se jetter à ses pieds ; Pyrrhus lui tendit la main pour le relever, & reconnoissant tout son mérite, il en fit son premier Secrétaire, & son Confident. Cinéas étoit de Thessalie, il avoit apporté en naissant un cœur Philosophe & un esprit sensé, la vie pastorale à laquelle il étoit destiné ne l'empêcha pas d'écouter les leçons du grand Démosthénes ; assez bien instruit de l'art militaire, que l'expérience des guerres continuelles de sa patrie lui avoit appris, il s'appercevoit aisément des fautes de certains Généraux & de la bonne conduite de quelques autres ; tellement un Philosophe sçait tout mettre à profit. Cinéas pouvoit être âgé de quarante

ans lorsque Pyrrhus se l'attacha. La reconnoissance fut le premier motif qui guida le choix de ce Prince ; mais l'estime vint bientôt le confirmer, trop heureux s'il eût toujours suivi les conseils de ce grand homme !

Les plus considérables de l'Epire accoururent sur les Frontiéres au-devant de Glaucias pour offrir leurs services à Pyrrhus. Ils furent bientôt après suivis de plusieurs Corps de Troupes, qui s'étant détachés de l'Armée de Néoptolème, venoient grossir celle du nouveau Roi, & ce même Peuple qui avoit autrefois demandé sa mort, ne cessoit de le combler de louanges, & de faire des vœux pour lui. Néoptolème qui se vit tout à coup abandonné de ceux même sur lesquels il comptoit le

plus prit sagement le parti de se retirer ; sa fuite laissa Pyrrhus le maître de l'Epire. L'Armée de Glaucias en chassa d'abord les Troupes de Cassandre, punit les factieux, & après avoir affermi la Couronne sur la tête de Pyrrhus, le Roi d'Illyrie s'en retourna dans ses Etats, laissant deux de ses fils auprès de lui ; mais auparavant, comme le mérite de Cinéas n'avoit point échapé à sa pénétration, il le pria instamment d'avoir l'œil sur les Princes d'Illyrie, & de ne laisser approcher de la personne du Roi, que des gens à qui la vertu fût chére ; Accoûtumez-le de bonne heure, poursuivit-il, à découvrir par lui-même tous les abus qui se commettent dans son Royaume, redonnez-y la vie aux Arts & aux Sciences, qui languissent depuis

tant d'années. L'exécution d'un tel projet dépend ordinairement encore plus d'un Ministre d'Etat, que du Souverain; ménagez sur-tout l'alliance de Démétrius & d'Antigone, épiez les entreprises de Cassandre, & n'oubliez rien pour découvrir les vrais desseins de Ptolomée.

Cependant Démétrius étant arrivé dans l'Isle de Chypre, livra bataille à Ménélas, le vainquit, & l'obligea de rentrer dans Salamine, où sans perdre de tems, il fut l'assiéger.

Le Roi d'Egypte, sur la nouvelle du mauvais succès de son frere, ayant fait équiper à la hâte une Flotte de cent cinquante Vaisseaux, vint promptement à son secours; comme on étoit sur le point d'engager le combat, il fit dire à Ménélas, que lorsqu'on en seroit aux mains,

Il eût ſoin avec ſes ſoixante Vaiſſeaux de charger l'arriere-garde de Démétrius, afin de la mettre en déroute ; mais les grands hommes ſçavent tout prévoir. Démétrius avoit laiſſé pluſieurs Vaiſſeaux de réſerve, qui devoient s'oppoſer à ceux de Ménélas, en cas qu'on les vît ſortir du Port de Salamine pour l'attaquer. Cependant les deux Flottes s'entrechoquent ; la victoire balance long-tems, & ſe détermine enfin en faveur de Démétrius. Le Roi d'Egypte prend la fuite avec huit Galéres, les ſeules qui lui reſtoient : toutes les autres furent briſées ou coulées à fond, & il y en eut ſoixante & dix de priſes avec tous leurs équipages. Ménélas après la défaite de ſon frere, ne crut pas devoir réſiſter au Vainqueur ; il ſe rendit à diſcrétion avec tous ſes Vaiſ-

ſeaux & toute ſon Armée, qui conſiſtoit en douze cens Chevaux, & douze mille hommes de pied. La Ville de Salamine ſuivit le même ſort.

Antigone apprit ces triomphes avec toute la joie d'un pere qui ayant vieilli ſous les lauriers, voit ſon fils marcher dignement ſur ſes traces; il lui envoya une Couronne d'or, & lui permit de prendre le titre de Roi. Quelque tems après, ayant levé de puiſſantes Armées de terre & de mer, il donna le Commandement de la Flotte à ſon fils, & ſe chargea de conduire lui-même l'Armée de terre en Egypte; mais pendant qu'il étoit en marche, le Ciel ſe couvrit tout-à-coup de nuages, un vent impétueux ſe fit ſentir avec tant de violence, que les tourbillons de pouſſiére em-

pêchoient les Soldats de se voir les uns les autres. Ce vent à peine calmé, les nuées s'ouvrirent, & l'on vit tomber un déluge d'eau, qui roulant dans les vallons où les Troupes s'étoient arrêtées, entraîna les hommes, les chevaux & le bagage. Il n'y eut de sauvé que les Eléphans, & ceux qui étoient dessus. Démétrius de son côté ayant été accueilli d'une horrible tempête, la plupart de ses Vaisseaux furent engloutis ou brisés contre les rochers de l'Isle de Chypre; quelques-uns furent jettés sur les côtes d'Egypte, & leur naufrage apprit à Ptolomée, que le Ciel avoit vaincu pour lui.

Tant d'évenemens fâcheux furent oubliés lorsqu'Antigone de retour dans son Palais y trouva son fils, sa présence le consoloit de tout. S'ap-

percevant néanmoins, que ce Prince
ce pendant la paix donnoit une libre
carriére au penchant qui l'entraî-
noit vers la volupté, il lui proposa
d'aller conquérir l'Isle de Rhodes,
dont les Habitans favorisoient le par-
ti du Roi d'Egypte. Démétrius aimoit
les plaisirs, mais il aimoit encore plus
la gloire. Cette proposition fut sai-
sie avidement, il augmenta sa flotte
de tous les Vaisseaux qui étoient dans
ses Ports, en acheta un grand nom-
bre des Nations voisines, & en fit
construire quelques-uns d'une gran-
deur si extraordinaire, qu'ils étoient
capables de jetter la terreur & l'éton-
nement dans tous les esprits. Ensui-
te s'étant mis en mer, il parut à la
hauteur de l'Isle avec trois cens tren-
te Vaisseaux & envoya sommer les
Rhodiens de se rendre. Ceux-ci re-

fusant de le faire, il essaya de leur couper l'entrée des vivres & de forcer plusieurs quartiers de l'Isle ; mais toutes ses tentatives échouerent. Ces braves Insulaires quoique divisés entr'eux avoient la prudence de se réunir quand il falloit s'opposer à l'ennemi commun ; tantôt ils lui tuoient beaucoup de monde dans des sorties, tantôt avec d'excellens voiliers, ils enlevoient les provisions qu'on portoit dans son Camp. Un jour ils intercepterent des lettres que sa chere Phila lui écrivoit, & les ayant lues ils en firent des railleries dont il se sentit piqué vivement. Quelque tems après, ce Prince leur auroit pu rendre la pareille en faisant barbouiller l'*Ialisus* qui étoit tombé entre ses mains ; c'étoit un Tableau où Protogéne avoit peint quelque his-

toire de ce Héros, qu'ils regardoient comme leur fondateur, & dont la vue avoit fait craindre au fameux Apellès de perdre la supériorité qu'on lui accordoit sur tous les Peintres de la terre ; mais Démétrius qui en connoissoit tout le prix, crut ne pouvoir mieux exercer son ressentiment contre les Rhodiens, qu'en retenant ce Tableau pour lui-même.

Le siége de Rhodes duroit depuis près d'un an, & Démétrius commençoit à craindre que l'opiniatreté des Habitans n'en rendît la prise impossible ; mais il lui falloit quelque prétexte pour renoncer à son entreprise, le hazard le lui présenta. Cassandre s'étant approché d'Athènes, & la tenant bloquée de tous côtés, les Athéniens députerent vers Démétrius pour les en délivrer ; il part &

arrive dès le lendemain devant leur Ville, fait une descente à terre, force les lignes de Cassandre, qui se retire en désordre; Démétrius le suit, dissipe son arriére-garde, prend Héraclée en même tems, fait sur lui six mille prisonniers, & après l'avoir chassé jusqu'au passage des Thermopyles, il revient sur ses pas, rend la liberté à plusieurs Peuples, remet les Athéniens en possession de ce qu'on leur avoit pris; ensuite aussi prompt que la foudre, dont les effets précédent ordinairement l'éclair, il entre dans le Péloponèse, réduit l'Arcadie, Mantinée, Argos, Sycione & Corinthe; & ne trouvant plus rien qui lui résiste, il donne la paix à la Gréce, & va dans Athènes pour s'y reposer à l'abri de tant de lauriers.

C'eſt-là, qu'environné d'une foule de Courtiſanes, il s'abandonne à tous les plaiſirs, & paſſe ſa vie dans la débauche. Les Athéniens ne rougiſſoient pas de lui proſtituer les plus belles femmes; ils en étoient même venus à un tel excès d'aveuglement, qu'ils ordonnerent qu'on regardât les ordres de Démétrius à l'égal des décrets des Dieux. Ce Prince lui-même avoit ſi bien accoutumé ſon ame à toutes ces flateries, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir qu'on donnât le titre de Roi à d'autres qu'à lui & à ſon pere; & ſouvent au milieu des excès de la table, il vouloit qu'on bût à la ſanté du Roi Démétrius, à celles de Séleucus, maître des éléphans, de Ptolomée, amiral de la flotte, de Liſimachus, grand tréſorier, & d'Agatocle, gouverneur de Sicile.

Cassandre avoit toujours constamment refusé le titre de Roi ; ces railleries ne portoient point sur lui ; mais Lisimachus qui faisoit gloire de le prendre, en fut d'autant plus piqué qu'il n'avoit jamais eu rien à démêler avec Démétrius. Il voulut s'en venger, & fit de grands préparatifs pour une guerre où tous les Potentats de l'Orient prirent parti.

Tandis que ces événemens se passoient en Gréce & en Thrace, Pyrrhus voyoit avec douleur mille nouvelles factions s'élever dans son Royaume. Néoptolème étoit revenu en Epire ; son parti grossissoit tous les jours, & ses intrigues faisoient craindre à Pyrrhus des malheurs dont il se croyoit hors d'état de se garantir. Nicias, op-

posé continuellement aux sages conseils de Cinéas, exhortoit ce Prince à prévenir ses ennemis en prenant des troupes étrangéres pour la garde de sa personne; il lui conseilloit de s'assurer de Néoptolème & de tous ses adhérens, & de faire massacrer ces derniers en prison. A ces conseils il ajoutoit, pour lever tous les scrupules, qu'un Roi est aussi maître de la vie, que des biens de ses sujets; que comme il la leur conserve en s'opposant aux invasions de leurs ennemis, il peut également l'ôter à quelques-uns d'entr'eux, lorsque le bien public l'exige; que les Dieux qui ont imprimé l'image de leur divinité sur les Princes, leur donnent ici bas un pouvoir aussi étendu que celui qu'ils ont eux-mêmes dans le ciel, & qu'ils sont toujours prêts à

recevoir le ſacrifice qu'un Roi leur offre de quelques rébelles qui corromproient tout le corps politique s'ils n'en étoient promptement abattus. Nicias rappelloit encore à Pyrrhus toutes les révolutions de l'Epire, cauſées uniquement par la trop grande indulgence qu'on avoit eue pour ſes peuples, d'où il concluoit que le ſeul moyen de les rendre fidéles, c'étoit de les tenir dans l'humiliation & dans la pauvreté.

Ces diſcours cauſoient à Cinéas une triſteſſe affreuſe qui ſe répandoit juſques dans ſes yeux. Pyrrhus s'en appercevant, lui demanda ſi elle provenoit de ce qu'il croyoit ſes maux ſans remedes, ou bien s'il lui reſtoit quelque conſeil à lui donner.

Seigneur, lui répondit Cinéas, ſi je voyois votre Majeſté en péril, je

ne cédrois à personne la gloire de l'en tirer, fallût-il lui faire un rempart de mon corps; mais quelque puissans que soient vos ennemis, il vous reste encore des moyens pour n'avoir rien à craindre de leur part. Mais quels sont ces moyens, dit Pyrrhus ? Puisque vous le voulez, Seigneur, reprit Cinéas, je vais vous expliquer plus librement ma pensée. Il est certain que les Rois sont donnés aux Peuples par le ciel, pour les contenir dans leur devoir, réformer leurs mœurs, faire regner l'union parmi eux, s'opposer à l'ennemi qui vient ravager leurs terres, & protéger leur commerce; mais *que ce soient les richesses qui portent les Peuples à la révolte; que l'intérêt des Rois consiste à les tenir dans l'abaissement & dans l'indigence* ? Non: Sei-

gneur, le Prince ne tire sa véritable grandeur que de l'opulence du Peuple. Plus des sujets ont à perdre, plus ils sont attachés à celui qui peut mettre leurs biens à couvert des insultes de leurs voisins; il est de l'avantage du Roi de les laisser jouir tranquillement du fruit de leur industrie & de leur travail. Leurs biens sont des trésors qu'ils lui gardent au besoin, & qu'ils font valoir en attendant; au lieu que s'ils sont misérables, ils n'ont ni la force de travailler, ni la volonté de défendre une patrie à laquelle rien ne les attache, & qui les laisse sans secours dans un état aussi triste. Il leur est indifférent à quel maître ils ayent à obéir; le désespoir seul les conduit & les porte à profiter de la premiere révolution qui se présente.

Puniſſez ſévérement les coupables, Seigneur, mais gardez-vous d'envelopper les innocens dans leur ruine. Si vous commencez votre régne par des injuſtices atroces, vous donnez une idée affreuſe de vous à toute l'Epire, qui ne demandera pas mieux que d'avoir un prétexte pour ſecouer votre joug. La ſévérité dans les châtimens eſt quelquefois dangéreuſe. Très-peu de Princes ſe ſont mal trouvés d'avoir été trop bons, & l'on en pourroit citer un grand nombre qui ont payé cher leur ſévérité.

Nicias eût volontiers répliqué à Cinéas, ſi la crainte de déplaire à ſon maître ne l'avoit obligé de diſſimuler.

Cependant le Roi d'Illyrie ayant fait ſçavoir à Pyrrhus le mariage de l'héritier

l'héritier présomptif de sa Couronne avec une Princesse de Pannonie, ce Prince voulut honorer ces noces de sa présence, & remit après son retour à se déterminer sur le parti qu'il auroit à prendre. Nicias ne pouvoit digérer la sorte de préférence que Pyrrhus sembloit donner à Cinéas. Sa jalousie depuis long-tems tramoit quelque noir dessein ; elle éclata dans ce moment. Ce perfide fit sçavoir à Néoptolème que le Roi devoit partir incessamment pour l'Illyrie ; que Cinéas son favori lui ayant voulu persuader de s'assurer de sa personne, ce Prince avoit renvoyé après son retour à le faire arrêter ; mais qu'il lui conseilloit de prendre ses mesures. Ensuite pour mettre le comble à sa trahison, il alla trouver Cinéas, & s'efforça de lui ôter

l'envie d'accompagner le Roi, afin de l'exposer plus surement aux coups de l'ennemi qu'il venoit de lui susciter. Cinéas ignoroit qu'on en voulût à ses jours; mais comme il connoissoit Nicias, il vit bien que ce Ministre seroit charmé d'être seul auprès du Roi pour le perdre dans son esprit; il ne répondit autre chose, sinon qu'il obéiroit à son maître de quelle maniére qu'il disposât de lui. Pyrrhus ne consultant que son inclination, se fit suivre de Cinéas, & laissa Nicias en Epire.

On ne vit point ce Prince à la Cour de Glaucias, s'occuper uniquement des fêtes qui s'y donnoient; il se déroboit de tems en tems au milieu des plaisirs pour aller visiter les Places fortes & les plus belles Villes d'Illyrie; & persuadé qu'un Roi ne sçau-

voit assez s'instruire par lui-même; il demandoit quelles étoient les forces de l'Etat, en quelles sortes de Marchandises les Illyriens trafiquoient, & comment Glaucias s'y étoit pris pour établir un si bel ordre dans son Royaume. Cinéas contentoit sur tout la curiosité du Roi d'Epire, en accompagnant toutes ses réponses de quelque avis salutaire. Il n'oublioit pas de lui vanter principalement les avantages des ports de mer: Ce sont, lui disoit-il, autant de sources intarissables qui arrosent l'intérieur du Royaume, & qui servent tout-à-la-fois à sa subsistence, à son utilité & à son embellissement, & l'on ne sçauroit prendre trop de précautions pour y attirer le commerce des étrangers.

Pyrrhus voulut voir aussi tous les

monumens dont l'architecture attiroit l'admiration des connoisseurs, de même qu'une infinité de tableaux des meilleurs peintres de la Gréce; on en voyoit un entr'autres qui représentoit la bataille des Magnésiens, lequel Candaule Roi de Lydie avoit acheté au poids de l'or. L'expression en étoit si vive, le coloris si naturel qu'un enfant ayant par hazard jetté les yeux dessus, & croyant y appercevoir des gens qui s'entretuoient les uns les autres, se mit à pleurer & à s'enfuir de peur. Pyrrhus s'arrêta long-tems à considérer quelques statues d'Eurymaque, d'Eurygrame, de Callyosthène, de Démophile, de Praxitèle & de Phydias. De tous ces chefs-d'œuvres differens, rien ne le charma davantage qu'un Jupiter tenant la foudre en main, qu'on attri-

buoit à Dibutade de Sycione. Toutes ces merveilles ne produisirent pas en Pyrrhus une stérile admiration ; elles lui donnerent du goût pour les beaux arts qu'il se promit de faire fleurir en Epire ; mais tandis qu'il mettoit si bien à profit le séjour qu'il faisoit à la Cour de Glaucias, le cruel Nicias travailloit à lui fermer pour toujours l'entrée de son Royaume. Ce scélérat persuadé que Lysimachus, Cassandre, Ptolomée & Séleucus venant de déclarer la guerre de concert à Antigone & à Démétrius, ce dernier se trouveroit hors d'état de défendre son beau-frere. Il ouvrit à Néoptolème les portes du Palais, & le fit proclamer Roi d'Epire. Tous les amis de Pyrrhus furent proscrits, & le Prince absent déclaré incapable de régner. Cepen-

dant Nicias eut l'audace de mander cette révolution à Pyrrhus, en l'attribuant au peu de cas qu'il avoit fait de ses conseils, & sans oublier de prendre les Dieux à témoin de son innocence.

Glaucias sçachant les Epirotes révoltés contre Pyrrhus, vouloit le retenir auprès de lui; mais cet infortuné Prince aima mieux se retirer à Athènes auprès de Démétrius, que de mettre encore une fois son protecteur dans la nécessité de le rétablir sur le Trône.

L'accueil que lui fit Démétrius, donna quelque relâche à ses maux; il lui promit de le venger de l'ingratitude de ses sujets, dès qu'il auroit vaincu ses ennemis.

Pyrrhus obligé d'attendre cet heureux instant, couloit ses jours au

milieu des plus grands hommes d'Athènes; il s'étoit fait instruire des cérémonies particuliéres de la Religion de ses habitans, aussi bien que des autres Peuples du Péloponése, de leurs loix, de leurs mœurs & de leurs usages; un jour il pria même Cinéas de lui donner une idée de ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la Perse & dans la Gréce, avant le régne de Philippe de Macédoine. Ce sage confident satisfit sa curiosité par ce récit.

L'Empire des Perses, Seigneur, doit sa naissance à Cyrus, qui l'établit en partie sur la ruine des Médes. Ce Prince, après avoir vaincu Crésus Roi de Lydie, marcha contre les Babyloniens, les défit, & joignant leur pays aux autres Royaumes qu'il possédoit

déja, se vit maître de tout l'Orient. Son fils Cambyse, qui lui succéda, ayant conquis l'Egypte donna de nouvelles loix à cette Nation, si jalouse des siennes. Il ne survécut guéres à Smerdis son frere, qu'un songe assez obscur lui fit poignarder en secret. Le Mage Smerdis profita de cette circonstance pour régner pendant quelque tems, sous le nom de ce frere; mais sa fourberie ayant été découverte, les plus grands Seigneurs de l'Etat cabalerent contre lui, & Darius fils d'Hystaspe fut mis sur le Trône. Ce Prince étoit bon, & d'une taille avantageuse, si l'on en croit ses inscriptions, qui lui donnoient le titre du meilleur & du mieux fait de tous les hommes. Sous son régne, Harmodius & Arystogiton,

Athéniens, après avoir délivré leur patrie d'Hypparque fils de Pysistrate, furent tués par ses Gardes: Hyppias son frere essaya vainement de se soutenir; sa fuite éteignit entiérement la tyrannie. Les Athéniens firent éclater leur joie par leur reconnoissance; ils dresserent des statues à leurs libérateurs, & rétablirent le Gouvernement populaire, dont ils avoient déja gouté les avantages: Hyppias avoit remis sa vengeance entre les mains de Darius, qui ne demandoit pas mieux que de tenter la conquête de la Gréce. Toute la Perse se mit en mouvement pour cette expédition. Datis & Artaphernes deux Généraux de Darius, avec deux cent mille hommes de pied & dix mille chevaux traverserent

l'Asie dans l'espérance d'accabler les Grecs : ils vinrent camper à Marathon ; Miltiades n'avoit que dix mille Athéniens à leur opposer; mais que ne peut la valeur réduite au désespoir ? Ce grand homme avec une poignée de monde défit l'Armée des Perses, dont un petit nombre fut encore trop heureux de pouvoir regagner ses vaisseaux. Hyppias qui avoit suggéré tous les moyens imaginables contre sa patrie, & qu'un esprit de haine & de vengeance avoit mis à la tête des ennemis, fut tué pendant le combat, & reçut ainsi le digne prix de sa trahison. Le seul honneur qu'on rendit à Miltiades, qui pouvoit être appellé dans cette journée le libérateur d'Athénes & de toute la Gréce, se réduisit à la

peindre dans le tableau où les Athéniens firent représenter cette bataille, à la tête de ses soldats, les exhortant à bien combattre, & leur donnant l'exemple. Voilà, Seigneur, une récompense bien peu fastueuse pour une victoire si éclatante & si extraordinaire; mais c'étoit beaucoup dans un tems où les Athéniens accordoient rarement de ces sortes de distinctions; les moindres honneurs qu'ils décernoient, paroissoient d'un grand prix, au lieu que s'ils les avoient prodigués, on n'en eût fait aucun cas.

La Gréce ne jouit pas long-tems du repos que la bataille de Marathon lui avoit procuré. Xerxes fils de Darius & son successeur, pour venger l'affront de la Perse, vint

attaquer les Grecs avec onze cent mille combattans, & une Armée navale de douze cens Vaisseaux. De tous les Seigneurs qui composoient son Conseil, il n'y eut qu'Artabane son oncle qui osa ne pas approuver son expédition; mais il eut beau lui rappeller toutes les occasions, où les forces de la Perse avoient succombé sous la valeur opiniâtre des Grecs; il eut beau lui représenter les inconvéniens d'une si longue marche, l'embarras de nourrir une si grande Armée, & la honte qui en réjailliroit sur toute la Nation, si une poignée de monde alloit en triompher; tous ses discours ne firent point changer de résolution le Roi, qui marcha contre les Grecs. Il y avoit alors parmi ceux-ci plu-

ſieurs grands hommes ; mais deux entr'autres méritent d'être plus connus ; je veux dire Ariſtide & Thémiſtocles. Le premier penchoit naturellement vers l'Ariſtocratie. Toujours prêt à rendre ſervice à ſes amis, il ne cherchoit point à leur plaire aux dépens de la juſtice ; il évitoit avec ſoin d'employer leur recommandation pour arriver aux charges, de crainte que ce ne fût un engagement pour lui, & pour eux un prétexte d'exiger les mêmes ſervices en pareille occaſion : cette belle maxime lui étoit familiére, que le véritable Citoyen, l'homme de bien ne doit jamais conſeiller aux autres que ce qui eſt honnête & ce qui eſt juſte ; mais qu'il doit s'appliquer avant toutes choſes à le

pratiquer lui-même. L'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ses actions; on avoit beau l'élever, les honneurs qu'on lui rendoit, ne piquoient pas son orgueil, de même qu'il ne se laissoit point abattre par les refus qu'il avoit quelquefois à essuyer. Les richesses, la gloire même n'entroit pour rien dans l'intérêt qu'il prenoit au Gouvernement de sa patrie, & les Athéniens faisoient une si grande estime de sa vertu, qu'un jour, à la représentation d'une piéce d'Eschyle, un Acteur ayant déclamé ce vers, qui renfermoit l'éloge d'Amphyaraüs : *Il ne veut point paroître homme de bien, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux sur Aristide, & lui en fit l'application.

Thémiſtocles étoit d'un caractere différent. Porté à la Démocratie, il ne négligea rien pour ſe rendre agréable au Peuple; il étoit doux, complaiſant, & toujours prêt d'obliger ſes Citoyens, qu'il connoiſſoit tous par leurs noms; montrant fort peu de délicateſſe ſur les moyens dont il ſe ſervoit pour leur faire plaiſir. L'amour de la gloire, qui ſe dévelopa chez lui dès ſa plus tendre jeuneſſe, & beaucoup d'ambition, réglerent de concert toute la conduite de ſa vie. Lorſqu'en ſa préſence on parloit de Miltiades, il devenoit tout penſif; il confioit même à ſes amis, que les trophées de ce grand homme ne lui laiſſoient aucun repos; en effet ils lui ſervirent continuellement de modéle.

Athènes & Lacédémone, qui étoient les deux plus puissantes Villes de la Gréce, & celles à qui Xerxes en vouloit le plus, averties depuis long-tems des mouvemens de ce Prince, travailloient de leur côté à le bien recevoir. Léonidas, l'un des deux Rois de Sparte, alla le prévenir au défilé des Thermopyles; mais comme il vit bien que dix mille hommes ne pourroient jamais s'opposer à une Armée presqu'innombrable, il obligea les Alliés de se retirer, demeura seul avec trois cens Lacédémoniens, & après les avoir assurés qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, il les mena combattre; le choc fut terrible. Léonidas y perdit la vie des premiers; mais sa mort ne découragea point

ſes ſoldats, qui, plutôt accablés par le nombre que vaincus, périrent tous les armes à la main. Un ſeul eût la lâcheté de ſe ſauver à Lacédémone, où il fut regardé comme un traître à la patrie. Les Perſes en cette occaſion eurent vingt mille hommes de tués.

Xerxes s'étant ouvert l'entrée de la Gréce, les Athéniens envoyérent conſulter l'Oracle de Delphes : c'eſt ainſi que dans les cas preſſans, où l'eſprit humain ne trouve plus de reſſources, on a d'ordinaire recours aux Dieux ; la Prêtreſſe répondit que la Ville d'Athènes ne devoit attendre ſon ſalut que dans des murs de bois. Thémiſtocles donna l'interprétation de ces paroles ſacrées, en

représentant à ses compatriotes, qu'Athènes ne consistoit ni dans ses remparts, ni dans ses maisons, mais dans ses Citoyens ; & que conserver ceux-ci dans des murs de bois, c'est-à-dire, dans des Vaisseaux, c'étoit conserver la Ville. Tout aussi-tôt les vieillards, les femmes, les enfans se retirerent à Trezene ; & ceux qui étoient en état de porter les armes s'embarquerent pour aller attendre la flotte ennemie à Salamine.

De son côté, Xerxes qui n'étoit pas mieux disposé en faveur d'Apollon que des autres Dieux, dont il avoit saccagé les Temples, fit un détachement assez considérable pour aller piller celui de Delphes ; le reste de son Armée marcha vers la Ville d'Athènes qui fut totale-

ment brulée; quelque tems après il se rendit à sa flotte, où l'on tint en sa présence un Conseil de guerre pour délibérer s'il falloit risquer un combat naval. Ses Capitaines persuadés que c'étoit son sentiment, se déciderent tous pour l'attaque, malgré les* sages représentations de la Reine Artemise. En effet, quoiqu'il y eût une grande disproportion entre les deux flottes, l'espace étroit où l'on devoit combattre rendoit la partie égale, quant au nombre; & l'expérience des Grecs dans l'art de la Marine, tout imparfait qu'il étoit encore, leur valeur si souvent éprouvée, & pour cette fois réduite à l'extrémité, ne laissoient aucun doute, quant à l'événement; d'ailleurs, en le supposant, comme

je viens de dire, favorable aux Grecs, il étoit assez naturel de conclure, que la perte d'une bataille sur mer occasionneroit nécessairement la ruine de l'Armée de terre, qui ne pouvoit tirer ses provisions que de la flotte ; au lieu qu'en s'approchant du Péloponese, on auroit augmenté la division qui étoit déja parmi les ennemis, & la plupart des Alliés n'auroient pas manqué de se séparer, pour courir chacun à la défense de son propre Pays ; alors rien de plus aisé que la conquête de toute la Gréce, dont on se seroit rendu maître en détail, & presque sans coup férir.

Comme le Roi de Perse attribuoit à son absence le mauvais succès des autres combats qui s'étoient donnés sur mer, il voulut être témoin de ce-

lui-ci, du haut d'une éminence où son Trône fut placé. Les Perses animés par la présence du Roi, montrerent d'abord un courage capable de répandre partout la terreur; ils s'avancerent avec impétuosité vers la flotte ennemie; mais ce feu se ralentit quand on eut engagé une espéce de mêlée. Les Ioniens prirent la fuite les premiers, & le reste des Vaisseaux ne tarda pas à suivre leur exemple, ce qui occasionna un terrible désordre; parce que le détroit par où ils étoient obligés de se sauver, se trouvoit rempli d'autres Bâtimens; Artémise seule se signala par des traits inouïs de hardiesse, ce qui fit dire à Xerxes ce bon mot: *Que dans la bataille, les hommes lui avoient paru des femmes, & les femmes de grands hommes.*

Ce Prince ayant laissé à Mardonius une Armée de trois cent mille hommes, afin de réduire la Gréce s'il étoit possible, prit le chemin de l'Hellespont avec le reste de ses Troupes; mais ne trouvant point de vivres préparés, elles eurent beaucoup à souffrir pendant leur marche, qui fut de quarante-cinq jours; après avoir consumé tous les fruits que la campagne leur offroit, les Soldats furent réduits à la pâture des bêtes, & contraints de se nourrir d'herbes, de feuilles & d'écorces d'arbres; les maladies se mirent bientôt parmi eux, & le plus grand nombre périt. Le Roi lui-même, impatient de se sauver, avoit pris les devans avec peu de monde; mais le pont qu'il avoit fait construire ayant été brisé par une tempête, il fut obligé de passer le trajet de mer dans

une Barque de Pêcheur. Quel spectacle plus propre à servir de leçon aux ambitieux, & à mieux peindre l'instabilité des choses humaines ? Et quoi de plus digne d'étonnement que de voir ce Prince dans une petite nacelle, qu'il est encore trop heureux de rencontrer, tandis que peu de tems auparavant, la terre & la mer pouvoient à peine suffire au nombre de ses Vaisseaux, & à la multitude infinie de son Armée.

Après la bataille de Salamine, le principal soin des Grecs fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient conquis. Cimon tout jeune encore, se signala dans cette journée; mais Thémistocles en eut presque toute la gloire. Vous sçavez, Seigneur, la coutume qui régnoit dans la Gréce; elle vou-

loit qu'après un combat, les Capitaines déclaraſſent ceux qui s'y étoient le plus diſtingués, en marquant ſur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & de celui qui avoit mérité le ſecond : Dans cette occaſion chacun s'adjugea le premier rang, & accorda le ſecond à Thémiſtocles. N'étoit-ce pas le mettre réellement au-deſſus de tous ?

L'année ſuivante, Ariſtide pour les Athéniens, & Pauſanias, Roi de Lacédémone, tomberent ſur Mardonius, & taillerent ſon Armée en piéces auprès de Platée. La bataille ſe donna le matin; & le ſoir, l'Armée Navale des Grecs remporta près de Micale une Victoire complette, ſur ce qui reſtoit de la flotte des Perſes. On rapporte même à cette occaſion une circonſtance bien ſinguliére :

guliére : Léothicides, un des Rois de Lacédémone, apperçut ses Soldats troublés ; ils craignoient que leurs compatriotes ne succombassent à Platée, sous les forces nombreuses de Mardonius ; il leur dit sans le sçavoir, avec un air de confiance propre à relever leur courage, que les Ennemis venoient d'être défaits dans la Gréce. Depuis cette Victoire, les Villes d'Ionie secouérent le joug des Perses, & s'étant liées étroitement avec les Grecs, la plûpart conserverent leur liberté, pendant tout le tems que cet Empire subsista.

Tant d'heureux succès animérent les Grecs ; une noble envie de délivrer le reste de leurs Alliés du joug des Perses, les fit voler à leur secours. La flotte qu'ils leur envoye-

rent étoit commandée de la part des Athéniens par Aristide & Cimon, & Pausanias y commandoit les Lacédémoniens. Cette flotte fit voile d'abord vers l'Isle de Chypre, dont elle mit toutes les Villes en liberté: voguant ensuite vers l'Hellespont, elle prit Byzance, & dans le grand nombre de prisonniers qu'on y fit, il se trouva plusieurs Seigneurs Perses, des plus considérables. Pausanias qui avoit conçu dès ce tems-là le noir projet de trahir sa patrie, les renvoya dans leur Capitale, avec une lettre pour Xerxès; il s'engageoit de lui livrer la Ville de Sparte & toute la Gréce, à condition qu'il lui donneroit sa fille en mariage; la réponse favorable que le Roi lui fit, étoit accompagnée d'assez grosses sommes d'argent, qui devoient

servir à lui gagner des partisans; mais toutes ces précautions devinrent inutiles, le traître fut trahi par celui qu'il avoit le plus aimé, & l'horreur que son crime inspira fut telle, qu'il n'y eut pas jusqu'à sa mere, qui ne s'empressât la premiére de contribuer à son supplice. On est fâché de voir la vie d'un aussi grand homme, souillée d'une pareille tache. Xerxes eut à peu près le même sort, ayant été tué par Artabane son favori.

A peine Artaxerxes son fils étoit-il monté sur le Trône, que Thémistocles se réfugia auprès de lui. » Grand » Roi, lui dit-il, en l'abordant, je » suis Thémistocles, Athénien, qui » banni par mes Citoyens viens cher- » cher ici un asyle. J'ai fait, il est » vrai, beaucoup de mal aux Perses;

» mais je ne leur ai pas fait moins
» de bien, par les avis salutaires que
» je leur ai donnés souvent, & peut-
» être suis-je en état de leur rendre
» plus que jamais de très-grands ser-
» vices. Mon sort est entre tes mains.
» Tu peux montrer ici ta clémence
» ou ta colere; tu peux sauver ton
» suppliant, ou perdre le mortel
» ennemi de la Gréce. « Artaxerxes sçut estimer un aussi grand homme, & sans écouter la jalousie des Satrapes, il lui fit un établissement considérable.

Les Athéniens perdoient en la personne de Thémistocles, un de leurs meilleurs Généraux. Ils cherchérent à le remplacer en donnant le Commandement des Armées à Cimon. Celui-ci étoit fils de Miltiades; on avoit peu parlé de lui dans sa jeu-

nesse ; mais à peine eut-il atteint sa vingtiéme année, qu'on ne vit éclater dans ses mœurs, rien que de grand, rien que de noble ; il ne le céda, ni à son Pere en courage, ni à Thémistocles en prudence, & il fut plus juste, & plus homme de bien, que ni l'un ni l'autre ; ses Jardins & ses Vergers étoient ouverts en tout tems aux Citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur convenoient. Tous les pauvres Bourgeois de la Ville étoient indifféremment reçus à sa Table. Plusieurs Domestiques qui le suivoient avoient ordre de glisser quelque piéce d'argent dans la main de chaque pauvre qu'ils rencontroient, & de leur donner des habits s'ils en manquoient ; il avoit soin aussi de la sépulture de ceux qui étoient

morts, sans avoir de quoi se faire inhumer ; & ce qui est bien plus remarquable encore, c'est que toute sa conduite n'eut jamais pour but, de se rendre puissant parmi le peuple ; on le vit au contraire toujours déclaré pour la faction des Citoyens les plus considérables. Tel étoit Cimon, Seigneur, que les Athéniens choisirent pour leur Général. Jamais Capitaine Grec, ne rabaissa, comme lui, la puissance & la fierté des Rois de Perse. Après que les Barbares eurent été chassés de la Gréce, il les poursuivit avec une flotte de deux cens voiles, enleva leurs places fortes, débaucha tous leurs Alliés, & dans un seul jour, il remporta sur eux, près du Fleuve Eurymédon, deux victoires, qui égaloient presque les journées de Pla-

tée, & de Salamine. Il mourut avec la douce satisfaction d'avoir contraint Artaxerxes de conclure une paix honteuse avec les Athéniens.

Il s'éleva, parmi ceux-ci & les Lacédémoniens, de très-grandes divisions. La jalousie suscita parmi eux une guerre cruelle, qui dura vingt-sept ans, & qui, par le secours de Darius Nothus, fils d'Artaxerxes, finit à l'avantage de Sparte. Périclès l'avoit commencée; il étoit fils de Xantippe, qui conjointement avec Léothicides battit les Lieutenans du Roi de Perse à Micale. L'envie qu'il avoit de se mêler des affaires publiques, ne lui laissa rien négliger pour s'en rendre capable. Anaxagore de Clazoméne lui avoit donné du goût pour la connoissance

des choses naturelles. Cette étude l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires ; mais le talent qu'il croyoit le plus nécessaire à quiconque veut conduire le peuple, étoit celui de la parole. Aussi le cultiva-t-il avec tant de soin, qu'il s'y rendit un grand maître. Il sçavoit joindre l'agrément à la force ; ses discours étoient semés de ces traits vifs, qui ne manquent jamais leur impression sur l'esprit des auditeurs. On a remarqué plus d'une fois, que dans le tems qu'il combattoit vigoureusement les désirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire, la sévérité même avec laquelle il parloit contre les flatteurs du Peuple. Tout se laissoit entraîner à la solidité de ses raisons, & à la douceur de ses paroles, ce qui

faisoit

faisoit dire que la Déesse de la persuasion avec toutes ses graces, résidoit sur ses lévres. Une de ses attentions fut encore d'étudier à fonds le génie de ses compatriotes, afin de connoître les ressorts secrets qu'il falloit mettre en mouvement, & de quelle maniere il devoit s'y prendre pour gagner leur confiance; il s'attacha principalement à contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon; & comme il n'étoit pas assez riche pour imiter les libéralités de son rival, il gagna la populace par le partage des terres conquises qu'il fit ordonner; il leur fit distribuer aussi les deniers publics pour leurs jeux, & pour leurs spectacles, en leur attribuant des salaires pour les fonctions publiques. Périclès mourut de la peste, après avoir passé

preſque toute ſa vie à la tête de la République.

Depuis long-tems les Athéniens ſongeoient à la conquête de la Sicile. Alcibiade acheva de les y déterminer, en les repaiſſant de magnifiques eſpérances dont lui-même étoit ſans ceſſe occupé. Toutes les nuits dans ſes ſonges, il prenoit Carthage, ſoumettoit l'Afrique, paſſoit de-là en Italie, & revenoit dans le Péloponnèſe, regardant la Sicile, non comme le terme de la guerre, mais comme le commencement des exploits qu'il méditoit. Tous les Citoyens étoient pour lui. Leurs réfléxions s'arrêtoient uniquement à la beauté du projet, ſans en approfondir les conſéquences, ni les ſuites. De tous côtés Athènes ne retentiſſoit plus que de c[illegible]li-

tion. Les jeunes gens, les vieillards s'occupoient sans cesse à tracer la figure de la Sicile, leurs discours ordinaires rouloient sur la nature de la mer, dont cette Isle est environnée, sur la bonté de ses Ports, & d'une infinité de plages qu'elle a du côté de l'Afrique, par où ils comptoient l'attaquer. Nicias, Capitaine aussi habile qu'expérimenté, s'opposa vainement à leur dessein : la guerre fut résolue en dépit de ses conseils, il eut même le chagrin de se voir nommer Général des Armées de terre & de mer. A son arrivée en Sicile, il forma le siége de Syracuse, qu'il réduisit d'abord à l'extrémité ; mais les Assiégés ayant reçu du secours de Corinthe, le battirent en plusieurs rencontres, & après avoir détruit une grosse par-

tie de son Armée, ils le forcerent enfin de se rendre à discrétion, avec les Troupes qui lui restoient.

On convoqua aussitôt après une Assemblée à Syracuse, pour décider du sort des prisonniers. L'avis de Dioclès, un des Chefs les plus acrédités du peuple, porta que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui les avoient favorisés, fussent envoyés aux Carriéres, où on leur donneroit deux mesures de farine d'orge, & une mesure d'eau par jour; que tous les esclaves & les Alliés fussent vendus publiquement, & Nicias mis à mort après avoir été battu de verges.

Ce dernier article révolta tout ce qu'il y eut de gens sages. Hermocrate qui étoit en grande vénéra-

tion pour sa justice & sa probité, voulut représenter au Peuple qu'il deshonoreroit les Syracusains; mais les cris qu'on jetta de toutes parts, ne lui permirent pas de continuer. Alors Nicolaüs, dont les deux fils uniques avoient été tués pendant cette guerre, monta sur la Tribune aux Harangues; il se fit tout à coup un grand silence, parce que le Peuple s'imagina qu'il venoit demander vengeance de la mort de ses enfans. Cet illustre vieillard, après avoir exaggéré l'intérêt que sa douleur devoit prendre à l'Arrêt prononcé contre les Athéniens, ne dissimule point le deshonneur qui va en rejaillir sur les Syracusains. » Quand Nicias & » les siens, ajoute-t-il, ont mis bas » les armes, & se sont rendus à dis- » crétion, ce n'a été que dans l'es-

» pérance presque certaine de con-
» server leur vie ; pouvons-nous
» donc la leur ôter, sans encourir
» le juste reproche d'avoir violé le
» droit des gens, par une cruauté
» qui ne convient qu'à des barba-
» res ? souffrirez-vous qu'il soit dit
» dans l'univers, qu'un peuple, qui
» le premier a érigé dans sa Ville un
» Temple à la miséricorde, n'en a
» point trouvée dans la vôtre ? « Nicolaüs n'oublia pas de faire valoir aussi l'opposition que le Général Athénien avoit marquée lors du Décret de cette guerre. Son discours en toucha quelques-uns, mais l'acharnement universel éclata de nouveau, & l'avis de Dioclès prévalut. Nicias fut mis à mort, & les autres prisonniers, enfermés dans des Carrières, y souffrirent pendant huit

mois des maux incroyables ; il n'y eût de renvoyés, que ceux qui purent réciter quelques vers d'Eurypide ; ils s'en retournerent dans leur patrie, remercier leur libérateur. Quelle gloire pour le Poëte, qui de si loin sauve la vie au Soldat !

Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, Darius Nothus étoit mort après un régne de dix-neuf ans. Artaxerxes Mnémon, son fils, lui ayant demandé avant qu'il expirât, quelle avoit été la régle de sa conduite pendant un régne aussi long & aussi heureux ? Ç'a été, lui répondit-il, de suivre toujours ce que la Religion & la justice éxigeoient de moi. Voilà, Seigneur, des paroles bien remarquables, & qui devroient être gravées en lettres d'or dans le Palais des Rois ; il leur est assez ordinaire de laisser en mou-

rant, d'excellentes instructions à leurs Successeurs; mais qu'elles seroient bien plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées: sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne durent gueres plus que lui.

Darius Nothus avoit eu de Parisatis un autre fils, nommé Cyrus. Ce jeune Prince ayant engagé Lysandre Lacédémonien, à le venir voir, le conduisit lui-même dans ses Jardins. Lysandre en admira la belle distribution, l'agrément & la variété. Tout m'enchante ici, dit-il, à Cyrus; mais ce qui me charme davantage, c'est le goût exquis & l'heureuse symmetrie qui embellit ces Jardins. Je ne me lasse point d'admirer le génie singulier de celui qui vous en a tracé le plan. C'est moi-même, reprit Cyrus, avec un

air de satisfaction, & il y a plusieurs de ces arbres que vous voyez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, répliqua Lysandre, vous avez pu vous abaisser à un travail si pénible ? Je jure par le Dieu Mithras, poursuivit le Prince, que quand ma santé le permet, je ne me mets jamais à table, sans avoir pris de l'exercice, soit à monter à cheval, soit à la chasse, soit au jardinage. Lysandre à ce discours, s'écria tout hors de lui-même : Ce n'est pas sans raison, Cyrus, qu'on vous trouve digne de votre haute fortune, puisqu'elle est accompagnée d'aussi grandes qualités.

En effet, Seigneur, Cyrus étoit de tous les Princes de son tems, celui qui méritoit le mieux de commander, & qui avoit l'ame la plus Royale : son air étoit noble, & il joignoit à une physionomie prévenante tou-

tes ces graces de la nature, qui servent de recommandation au mérite. Moins occupé du soin de se faire craindre, que du soin de se faire aimer, il ne montroit sa grandeur que par le côté qui la rendoit utile, & tâchoit d'éteindre tous les autres sentimens, par celui de la reconnoissance, & de l'amour; il ne se croyoit puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire sentir aux autres par ses bienfaits. Cependant il ne prodiguoit point les graces, il se contentoit de les distribuer. Ses libéralités étoient des récompenses & non pas des faveurs; il vouloit qu'elles servissent à aider la vertu, plutôt qu'à favoriser la molle oisiveté du vice. La brigue ni la faveur, ne pouvoient rien sur son esprit; les Gouvernemens & les autres emplois

n'étoient donnés qu'à ceux qui s'en étoient rendus dignes. Perſonne ne poſſéda jamais mieux que lui, l'art de gagner le cœur de ceux dont il avoit beſoin. Voilà, Seigneur, quelles étoient les grandes qualités de Cyrus; mais ce Prince avoit des défauts qui en ternirent l'éclat. Une ambition démeſurée lui mit les armes à la main, contre ſon frere & ſon Roi.

C'eſt en préſence de toute la Cour, & au milieu de la cérémonie du Couronnement, qu'il entreprit de lui ôter le Sceptre & la vie. Artaxerxes qui fut aſſez heureux pour échaper à ſa fureur, ſentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere auſſi hardi & auſſi entreprenant; mais n'ayant pas la force de refuſer ſa grace aux larmes de ſa mere, il le renvoya en Aſie dans ſon Gouvernement. Cyrus n'y fut pas ſitôt arrivé, qu'il ſe promit

bien de tirer vengeance de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu. Il affectoit une grande affabilité envers tous ceux qui venoient de la Cour de son frere à la sienne, afin de les détacher insensiblement du service du Roi, & de les faire entrer au sien. Il sçavoit se familiariser avec le simple Soldat, sans que la dignité de Général en souffrît; un de ses soins capitaux fut encore de lever secrettement en plusieurs endroits des Troupes Grecques, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus que sur les Troupes Barbares. Ses préparatifs une fois achevés, il marcha contre son frere avec une Armée composée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares & de vingt Chariots armés de faux; celle des Ennemis se montoit à douze cent mille hommes. Ce fut à Cunaxa que se donna la bataille. Cyrus y

trouva le terme de son ambition, il y fut tué après avoir montré une valeur peu commune ; ses Barbares prirent la fuite aussi-tôt. Les Grecs avoient été victorieux de leur côté ; mais ne se croyant pas en état de défaire une Armée aussi nombreuse que celle d'Artaxerxes, ils prirent judicieusement le parti de se retrancher. Le Roi leur ayant envoyé des Hérauts pour les sommer de se rendre, ils répondirent fiérement qu'on ne tenoit point ce langage à des vainqueurs, & que si Artaxerxes vouloit leurs armes, il n'avoit qu'à venir les leur arracher ; qu'au reste, s'il souhaitoit de les recevoir au nombre de ses Alliés, ils le serviroient fidélement ; mais qu'ils mourroient plutôt que d'être réduits en esclavage, comme vaincus. Les Hérauts ajou-

terent, qu'en restant dans le même endroit où ils les avoient trouvés, on leur accorderoit une suspension d'armes, & que s'ils faisoient aucun mouvement, on les traiteroit comme ennemis, ils y consentirent ; mais lequel des deux, reprirent les Hérauts ? *Paix en demeurant*, *& Guerre en marchant*, répliqua Cléarque, un des Chefs, sans s'expliquer davantage, pour tenir le Roi dans l'incertitude.

Ce Prince voyant bien qu'il avoit affaire à des gens déterminés, dont le désespoir étoit d'autant plus à craindre, qu'ils entendoient supérieurement l'art de la guerre, aima mieux leur permettre de s'en retourner dans leur Pays, que de risquer une bataille. Tissapherne fut chargé de les escorter ; mais par une indi-

gne trahiſon, ce Satrape trouva le moyen de faire tuer leurs Généraux; deſorte que les Officiers & les Soldats tomberent dans un abattement qui ne leur laiſſoit la force, ni de manger, ni de dormir. Pour les en tirer, un jeune Athénien, appellé Xénophon, repréſenta qu'en quelque petit nombre que fuſſent les Grecs, ils ſe rendroient aſſez redoutables, s'ils montroient de la hardieſſe, que la valeur ſeule, & non pas une vaine multitude, décidoit de la victoire; mais qu'avant toutes choſes, il étoit eſſentiel de nommer des Généraux, pour que l'Armée ne demeurât pas ſans Chef. Ce diſcours retira les Grecs de la ſorte de létargie où ils étoient plongés. L'avis du jeune Athénien fut ſuivi. L'on nomme auſſi-tôt des Commandans & l'Ar-

mées assemble avant la pointe du jour.

Xénophon, qui avoit été choisi à la place de Proxène, harangua les Troupes, il leur rappella toutes les victoires que leurs ancêtres, en aussi petit nombre qu'eux, avoient remportées sur les Barbares: » C'est à » ces fameuses journées, ajouta-t-il, » que nous devons l'honneur de ne » reconnoître d'autres maîtres que » les Dieux, ni d'autre bien que » la liberté. « Ensuite il les engagea pour faire une retraite plus prompte & moins embarrassée à se défaire de tout le bagage inutile. Tous les Soldats applaudirent à cette proposition, & sans perdre de tems allerent bruler leurs Tentes & leurs Chariots. Ceux qui avoient trop d'équipages, en donnerent aux autres, & le reste fut jetté au feu. Les

Grecs

Grecs reprirent ensuite le chemin de leur Pays, & après mille dangers & des obstacles infinis, qui ont rendu leur retraite l'évenement le plus mémorable de l'Histoire, ils y arriverent victorieux & triomphans.

Quelques années après, Agésilas fut élu Roi de Sparte. Comme il n'étoit point destiné pour le Trône, on l'avoit élevé de même que les enfans des simples particuliers. La discipline de cette éducation étoit fort rude, soit pour les exercices laborieux dont elle étoit remplie, soit pour la subordination ; aussi étoit-ce de tous les Rois de Lacédémone, celui qui avoit sçu le mieux se concilier l'amour & l'estime de ses sujets, parce qu'aux grandes qualités de commander & de regner, qui sembloient lui être naturelles, il

joignoit l'avantage d'être auſſi populaire qu'humain, avantage qui s'enſuit néceſſairement d'une pareille éducation, & que tous les Rois poſſederoient, ſi leur deſtinée les avoit réduits à obéir quelque tems de leur vie; ils en ſeroient peut-être eux mêmes bien plus heureux, & les peuples y gagneroient infiniment. Agéſilas avoit montré dès l'enfance, une oppoſition ſinguliére dans ſon caractere; on y découvroit un eſprit vif, opiniâtre en apparence, un déſir violent de dominer, & en même tems, une ſoumiſſion, une docilité qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit très-ſenſible aux reprimandes; de maniére qu'on pouvoit tout eſpérer de lui, par des motifs d'honneur, & rien par la force, ni par la violence. On ne s'appercevoit

pas qu'il fût boiteux, tant les graces de sa personne couvroient ce défaut dont il badinoit lui-même le premier avec beaucoup de gaieté. Les louanges lui devenoient insupportables, à moins qu'elles ne fussent sincéres; il ne les aimoit que de la bouche de ceux qui, dans d'autres occasions, avoient osé reprendre ses défauts. Plein de déférence pour les Magistrats, qui, après les Rois, sont aussi les peres du peuple, il étoit persuadé qu'un Prince ne sçauroit les honorer, sans relever sa puissance, & raffermir son autorité.

Au commencement de son régne, on apprit à Sparte que le Roi de Perse équipoit en Phénicie une nombreuse flotte pour ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Agésilas fut envoyé en Asie à la tête d'une

Armée. Arrivé à Ephése, Tizapherne lui demanda le sujet de son incursion; Agésilas apporta pour prétexte, qu'il venoit rétablir les Grecs d'Asie dans leur ancienne liberté. Le Viceroi, qui ne se croyoit pas en état de lui résister, lui promit satisfaction de la part de son maître, pourvu qu'il suspendît tous actes d'hostilité jusqu'au retour des couriers; le Roi y consentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre; mais Tizapherne l'ayant rompue, Agésilas se jetta dans la Phrygie, y soumit plusieurs Villes, où il amassa des richesses immenses; après quoi, reprenant le chemin d'Ephése, il y alla mettre ses troupes en quartier d'hiver. On raconte qu'un jour il ordonna aux Commissaires chargés de la garde du butin, de deshabiller

les prisonniers, & de les vendre tout nuds séparément de leurs dépouilles; beaucoup d'acheteurs se présentèrent pour leurs nipes; mais quant aux esclaves, on trouva leurs corps si délicats, que personne n'en voulut. Alors Agésilas dit à ses soldats, en leur montrant les hommes: *Voilà contre qui vous combattrez*; & en leur montrant les riches dépouilles: *Voilà pourquoi vous combattrez.*

Quand le tems de se remettre en campagne fut venu, il entra dans la Lydie, où la Cavalerie de Tizapherne fut défaite. De-là, il repassa en Phrygie, y amassa de très-grosses sommes d'argent, & ses troupes y vécurent dans une grande abondance. Après avoir rendu libres toutes les Villes Grecques de l'Asie, après avoir rétabli l'ordre & le cal-

me par-tout, il ne se proposoit rien moins que d'aller attaquer le Roi de Perse jusques dans sa Capitale: l'arrivée d'Epycidas rompit un si beau projet. Ce Spartiate venoit de la part des Ephores, l'appeller au secours de sa patrie, qui étoit menacée par les Athéniens, les Argiens, & les Corinthiens; Agésilas sans délibérer un moment, répondit, qu'il suivroit sa lettre de près, & se hâta de tenir parole; mais en partant il ne put s'empêcher de dire que trente mille Archers le chassoient d'Asie, désignant de cette maniére une monnoie de Perse où étoit empreinte d'un côté la figure d'un Archer; parce que les Ministres d'Artaxerxes en avoient répandu trente mille piéces dans la Gréce pour corrompre les Orateurs, & fomenter des troubles & des divisions.

En attendant, les Lacédémoniens avoient levé une Armée dont Aristodème, tuteur du jeune Roi Agésipolis, eut le commandement ; les Alliés s'assemblerent pour sçavoir comment ils devoient commencer cette guerre. Timolaus de Corinthe prétendit que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou bien à un essain d'abeilles qu'on peut aisément bruler dans sa ruche ; mais qui, dès qu'on l'a laissé sortir, se répand au loin, & devient redoutable par ses piquures. En conséquence de ces comparaisons, Timolaus étoit d'avis d'attaquer les Spartiates chez eux, & même s'il se pouvoit dans leur Capitale. Son opinion fut suivie, mais les Lacédémoniens les prévinrent ; car s'étant

mis en campagne les premiers, ils allerent au-devant d'eux jusqu'au voisinage de Corinthe, près de Nemée. La bataille qui se donna fut très-vive ; ceux de Sparte y remporterent entiérement la victoire, mais peu de tems après, les deux flottes ennemies s'étant rencontrées vers Gnide, celle des Alliés commandée par Conon Athénien, eut tout l'avantage du combat, & cette victoire fut suivie de la révolte presque générale des Alliés de Lacédémone, dont plusieurs se déclarérent pour les Athéniens, & les autres profitérent de la circonstance pour reprendre leur ancienne liberté.

Pendant cette révolution, Agésilas étoit allé en Béotie se mettre à la tête de l'Armée ; la crainte qu'une aussi mauvaise nouvelle n'effrayât ces

ces troupes qui se préparoient à combattre, le fit recourir au même stratagême dont Léothicide s'étoit servi. Agésilas publia que ses compatriotes venoient de se signaler sur mer contre leurs ennemis, qu'ils avoient totalement défaits; il parut lui-même en public, couronné d'un chapeau de fleurs, remercia les Dieux par un sacrifice, & fit distribuer aux Officiers des portions de la victime. Les deux Armées, presqu'égales en forces, se trouverent en présence dans les plaines de Coronée, où, s'étant mêlées assez rudement, la victoire se déclara pour Lacédémone.

D'une autre part toute la côte de la Laconie eut à souffrir des ravages de Conon, qui fut reçu dans sa patrie avec un applaudissement

général, mais qui lui causa moins de joie que le spectacle d'une Ville démantelée par les Lacédémoniens ne lui avoit causé de douleur. Il forma le dessein d'en relever les murs & pour accélérer l'ouvrage, y employa non-seulement des ouvriers ordinaires, mais encore des soldats, des matelots, les citoyens, les alliés, & tous ceux qui se trouverent bien intentionnés pour Athènes. Quand tout fut achevé, la Ville reprit bientôt son premier lustre, & devint plus que jamais formidable à ses ennemis.

Sparte ne put voir d'un œil tranquille un rétablissement aussi glorieux; le dépit qu'elle en conçut lui fit prendre la lâche résolution de se venger en même tems & d'Athènes & de Conon, en faisant la paix avec

les Perſes : Leur traité portoit en ſubſtance, que les Villes Grecques de l'Aſie demeureroient ſoumiſes au Roi, & que toutes les autres conſerveroient leur liberté. Tous les Peuples de la Gréce rejetterent d'abord un traité ſi odieux; mais épuiſés par les diviſions domeſtiques, &, par conſéquent hors d'état de réſiſter aux menaces d'un Prince auſſi puiſſant, ils furent forcés d'y donner leur conſentement.

Des députés d'Acanthe & d'Apollonie vinrent encore augmenter les troubles de la Gréce;ils avoient ordre de repréſenter aux Lacédémoniens & à leurs Alliés,que la Ville d'Olynthe, ſituée dans leur voiſinage, ſe fortifioit de plus en plus, qu'elle étendoit chaque jour ſes conquêtes, & que les Athéniens & les Thébains

étoient ſur le point de conclure avec elle un traité d'alliance ; il n'en fallut pas davantage pour déclarer la guerre aux Olynthiens : les Alliés s'engagerent de fournir dix mille hommes. Eudamidas fut nommé ſur le champ pour y conduire les troupes de Lacédémone, & ſon frere eut le commandement de celles qui devoient bientôt les joindre. Quand il fut arrivé en Macédoine, il mit des garniſons dans les Places qui eurent recours à lui, s'empara de Potidée, & forma le ſiége d'Olynthe, qui dans la ſuite fut obligée de ſe rendre.

Phébidas ſon frere, étant arrivé près de Thébes, campa hors de la Ville. Iſménie & Léontide y étoient à la tête de deux factions oppoſées ; ce dernier ſe rendit dans ſon camp,

& lui proposa de s'emparer de la Citadelle ; il l'y conduisit avec ses troupes, & courut ensuite au Sénat pour ôter les craintes que naturellement on devoit avoir de l'arrivée des Lacédémoniens. De son autorité Léontide, sur un assez leger prétexte, fit arrêter l'autre Magistrat, qui fut conduit à la Citadelle. Ceux de son parti craignirent pour eux les dernieres violences ; étant sortis avec précipitation de la Ville, ils se sauverent dans Athènes au nombre de quatre cens.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas fut portée à Sparte. On n'approuva point qu'il eût, sans aucun droit, commis une pareille hostilité. Le Sénat s'assembla ; Phébidas fut privé du commandement, & condamné à une amende de cent mille dragmes ;

mais en même tems l'on retint la Citadelle où l'on mit bonne garnison. Vit-on jamais de perversité plus grande, Seigneur ? punir le criminel, & recueillir le fruit du crime. On ne s'en tint pas là : des Commissaires nommés de la part de toutes les Villes alliées de Sparte, se transporterent dans la Citadelle de Thébes, y firent le procès à Ismémie, & prononcerent contre lui un arrêt de mort, qui fut exécuté sur le champ. De telles injustices ne sçauroient demeurer impunies ; aussi Lacédémone ne fut pas long-tems sans subir la peine qu'elle méritoit ; & les coups qui abattirent sa puissance, partirent de Thébes même, d'où il sembloit qu'elle n'eût rien à craindre. Epaminondas & Pélopidas, deux de ses plus illustres Ci-

toyens la réduisirent à l'extrémité.

Pélopidas, devenu seul héritier d'une maison très-riche, employoit son bien à secourir ceux qui, avec du mérite, n'étoient pas favorisés de la fortune. Pour Epaminondas, la pauvreté fut son partage; loin de s'en plaindre, il s'en glorifioit, trouvant, pour ainsi dire, une sorte de délice à supporter gaiment sa misére; il étoit en revanche richement partagé du côté de l'esprit & du cœur; modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures, profond dans la science de la guerre, doux & complaisant dans le commerce de la vie, endurant avec une constance incroyable les mauvais traitemens du peuple, même de ses amis; son ardeur pour les exercices militaires ne l'empêchoit pas de cultiver les

ſciences pour leſquelles il avoit beaucoup de goût ; mais ce qui le caractériſoit principalement, c'étoit un ſi grand amour pour la vérité, qu'il ſe faiſoit même un ſcrupule de mentir par raillerie.

Son concurrent n'étoit ni moins habile ni moins vertueux, mais avec des inclinations différentes. Pélopidas employoit tout ſon loiſir à la Paleſtre & à la Chaſſe, tandis qu'Epaminondas donnoit tout le ſien à l'étude de la Philoſophie.

Mais ce qu'on a le plus admiré dans ces deux grands hommes, c'eſt, Seigneur, cette parfaite union, cette amitié conſtante qui ne s'altéra jamais entr'eux : elle dura tout le tems qu'ils furent enſemble à la tête du Gouvernement, ſoit pendant la paix, ſoit pendant la guerre. Quelle autre

raiſon apporter d'un phénoméne auſſi ſingulier, ſi ce n'eſt que leur bonne intelligence étoit fondée ſur la vertu, que ni l'ambition, ni les richeſſes, deux ſources de diviſions & de querelles, mais le ſeul bien public, & la gloire de leur patrie guidoient uniquement toutes leurs actions.

Ce ſont ces deux motifs qui animoient Pélopidas, lorſque, réfugié dans Athènes avec un grand nombre d'autres Thébains, il conçut la généreuſe réſolution de délivrer ſa République du joug de Lacédémone; ayant trouvé le moyen d'envoyer à Thébes pour apprendre ſon projet à ſes amis, tous l'approuverent unanimement. Charon, un des principaux Citoyens, promit ſa maiſon pour recevoir les Conjurés; & Philidas, afin d'engager les Magiſtrats à venir

souper chez lui le jour de la fête de Vénus, leur persuada qu'ils y trouveroient les plus belles femmes de la Ville; à l'instant convenu, les Conjurés s'étant mis en chemin, entrent dans Thébes par différentes portes, s'assemblent chez Charron, où on leur donne des habits de femme, vont aussi-tôt chez Philidas égorger les Magistrats; courent ensuite chez Léontide qui subit le même sort, délivrent tous les prisonniers, & appellent tous les Thébains sous l'étendard de la liberté; ils arment tous ceux qui se présentent, en ôtant les dépouilles attachées aux portiques. Epaminondas & Gorgidas vinrent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens & de quelques vieillards des plus gens de

bien, qu'ils avoient ramassés.

En un moment la frayeur mit toute la Ville en tumulte. Le Peuple qui alloit & venoit en foule dans les rues sans être informé de son sort, attendoit le jour avec impatience; & les Lacédémoniens n'osoient sortir de la Citadelle, épouvantés des feux qu'ils voyoient allumés à chaque maison, & des cris qui se faisoient entendre de toutes parts. L'aurore parut enfin. Epaminondas & Gorgidas assemblerent les Citoyens, ils leur présenterent Pélopidas & sa troupe environnés de tous les Sacrificateurs, qui, tenant dans leurs mains les bandelettes sacrées, exhortoient le Peuple à venger leurs Dieux & leur Pays. A ce spectacle, toute l'assemblée fit de grandes exclamations, & regarda

les Conjurés comme ſes libérateurs. Pélopidas reçut peu de tems après un ſecours d'Athènes, conſiſtant en cinq cens chevaux & cinq mille hommes de pied: ces troupes jointes à celles qui lui vinrent bientôt de Béotie, formerent le ſiége de la Citadelle, qui fut priſe avant que les Lacédémoniens ſongeaſſent à s'y oppoſer.

Toutefois les Athéniens appréhendant les ſuites de la guerre, où la ligue qu'ils venoient de faire avec les Thébains les alloit engager, commencerent à s'en repentir, & ne tarderent pas à y renoncer. Toute la Gréce ſuivit leur exemple, & perſonne ne voulut ſe ranger du parti de Thébes; de ſorte que cette République n'avoit plus de reſſources que dans la valeur de ſes habitans;

Pélopidas ne cessoit de les encourager ; mais comme ses forces étoient de beaucoup inférieures à celles des Ennemis, voici la ruse qu'il imagina pour brouiller encore les Athéniens avec les Lacédémoniens.

Un Spartiate nommé Phodrias étoit à Thespies, chargé de recevoir & de protéger les Béotiens, qui voudroient se révolter contre Thebes. Ce Spartiate ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition ; les gens de guerre l'estimoient beaucoup ; mais il étoit étourdi, léger, plein de lui-même & se repaissoit assez volontiers de chimeres. Pelopidas se servit secrettement d'un Marchand de ses amis, pour lui offrir, comme de son propre mouvement, une somme très-considérable, qui fut accompagnée des discours les plus flateurs, on

ne lui proposa rien moins pour transmettre sa gloire à la postérité, que de s'emparer du Pirée.

Phodrias qui cherchoit à se faire un grand nom à quelque prix que ce fût, s'engagea témérairement dans cette entreprise, qui n'étoit ni moins injuste, ni moins horrible que celle de Thébes, mais qui ne fut exécutée, ni avec la même audace, ni avec le même succès; car étant parti la nuit de Thespies, dans l'espérance de s'emparer du Pirée pendant les ténébres, le jour le surprit dans la plaine de Thriasie; de sorte que se voyant découvert, il rétrograda honteusement avec quelque butin qu'il avoit fait.

Les Athéniens envoyerent sur le champ des Ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone, où ils ne

furent point écoutés. Ce refus leur fit renouveller leur alliance avec Thébes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. On équipa aussitôt une flotte de soixante voiles, sous le Commandement de Timothé, fils de Conon. Ce grand Capitaine est le même que ses ennemis, jaloux de la gloire de ses succès, firent peindre dans un Tableau où il étoit représenté dormant, avec la fortune à ses pieds, qui lui prenoit des Villes dans des filets. Il ne dormit pas en cette occasion, car il battit les ennemis partout.

Un jour que Pélopidas revenoit d'Orchoméne avec un petit corps de Troupes, les Lacédémoniens en assez grand nombre se trouverent sur son chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les apperçurent, quelqu'un

d'entr'eux lui vint dire : Nous voilà tombés entre les mains des ennemis ; Et pourquoi, répondit-il froidement, ne dirons-nous pas qu'ils sont tombés entre les nôtres ? En même tems il prépara ses troupes au combat, & les Lacédémoniens furent défaits.

Cette petite rencontre fut, Seigneur, le germe & la semence d'une infinité de belles actions & de grands évenemens, parce que n'étant jamais arrivé que les Lacédémoniens avec l'avantage du nombre, ou même à forces égales eussent été vaincus en bataille rangée, les Thébains en tirerent une si grande gloire, que l'envie de soutenir leur réputation, les rendit à leur tour, la terreur & l'effroi de leurs ennemis.

Cependant

Cependant Artaxerxes ſongeoit à châtier l'Egypte, qui depuis pluſieurs années avoit ſecoué le joug des Perſes. Pharnabaze fut chargé de cette expédition. Ace étoit le rendez-vous général de l'Armée. Par la revue qui en fut faite, elle ſe trouva monter à deux cens mille Perſes, & vingt mille Grecs. Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre; car la flotte, outre deux cens Vaiſſeaux à trente rames, étoit compoſée de trois cens Galeres, & d'un nombre prodigieux de Bâtimens de tranſports pour les munitions néceſſaires, tant à la flotte qu'à l'Armée. Si les Perſes après s'être rendus maîtres du fort qui défendoit une des bouches du Nil, appellée Mendeſiene, étoient remontés droit à Memphis, qui ſe trou-

voit sans défense, ils l'eussent emportée aisément, & toute l'Egypte étoit reconquise. Mais le gros de l'Armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre. Ce délai donna le tems aux Egyptiens de se reconnoître; ils rassemblerent toutes leurs Troupes, mirent une bonne garnison dans Memphis, & avec le reste tinrent la campagne, & harcelerent si fort l'Armée des Perses, qu'elle ne put faire aucun progrès. Survint ensuite l'inondation du Nil, qui l'obligea de retourner en Phénycie, après avoir perdu la meilleure partie de ses Soldats.

Les Lacédémoniens méditoient de se venger des Thébains; ils avoient la présomption de compter sur une victoire assurée, s'ils les attaquoient: dans cette vaine pensée, ils leverent

vingt-quatre mille hommes de pied, & quinze cens chevaux, à la tête desquels se mit Cléombrote, un de leurs Rois. Dès que les Thébains le sçurent en chemin, ils se crurent perdus, se voyant sans Alliés & sans secours. Hélas! ils ignoroient que quelquefois un Héros vaut à lui seul plus d'une Armée, surtout quand il joint à la sagesse la plus austere, les vertus guerrieres au suprême dégré, & les Thébains possédoient ce Héros dans Epaminondas: on ne l'eut pas sitôt nommé Général, qu'il leva promptement six mille hommes de troupes, & sans s'embarrasser de la supériorité des Ennemis, il eut le courage de marcher au-devant d'eux, & leur livra bataille auprès de Leuctres, petit Bourg de la Béotie. Jamais combat

ne fut plus opiniâtre. La victoire chancela, tant que Cléombrote put agir ; mais étant enfin tombé mort de ses blessures, les Alliés de Sparte prirent la fuite, & entraînerent avec eux le reste de l'Armée. Epaminondas les poursuivit très-vivement, & après en avoir massacré un grand nombre, il érigea un grand trophée dans le premier mouvement du plaisir que lui causoit cette journée ; mais le lendemain s'étant montré contre son ordinaire morne & pensif, & ses amis lui en ayant demandé la raison : C'est, leur répondit-il, qu'hier pendant la victoire, j'ai livré mon ame à une joie trop excessive, & je m'en corrige aujourd'hui par un peu de tristesse.

Peu de tems après, ayant été nommé Gouverneur de la Béotie, con-

jointement avec son cher Pélopidas, ils rassemblerent toutes les Troupes des Béotiens, & de leurs Alliés, dont le nombre augmentoit continuellement; ils se jetterent sur le Péloponèse, firent révolter plusieurs Villes contre les Lacédémoniens qu'ils vinrent pour ainsi dire narguer jusqu'à Sparte même. Comme cette Ville se trouvoit alors sans défense, & sans murailles, elle n'eût pas résisté long-tems si l'on avoit entrepris de la forcer; mais les deux chefs qui conduisoient l'Armée, étoient trop habiles pour fraper un coup de cette importance; la ruine d'une aussi puissante République, n'auroit pas manqué de faire ouvrir les yeux des Grecs, & d'attirer sur les bras des Thébains toutes les forces du Péloponèse: ils se borne-

rent donc à la gloire d'avoir terrassé l'orgueil de leurs ennemis.

Il falloit effectivement que les Lacédémoniens fussent bien épuisés & bien abattus pour avoir recours aux Athéniens. Quoique ceux-ci n'eussent pas oublié les mauvais traitemens, qu'en plus d'une rencontre ils avoient reçus de Sparte, ils se laisserent toucher de compassion au malheur présent de cette Ville, & ce sentiment l'emporta sur le souvenir des anciennes injures; il fut donc arrêté qu'on soutiendroit les Lacédémoniens. Athènes ayant été choisie pour le lieu de l'assemblée où devoient se trouver les Députés de différens peuples, on y conclut contre les Thébains, une ligue conforme au Traité d'Antalcide. Pour la rendre même plus puissante, les Alliés députerent vers

le Roi de Perse. Thébes y envoya aussi de son côté Pélopidas. La Renommée après la bataille de Leuctres avoit porté son nom jusques aux Provinces les plus reculées de l'Asie. Quand il parut à la Cour, les Satrapes s'écrierent, Voilà donc cet homme qui vient de ravir à Sparte l'Empire de la Gréce, Sparte qui depuis peu, sous la conduite d'Agésilas, avoit conçu le téméraire projet de nous venir attaquer dans Suze, & dans Ecbatane. Artaxerxes charmé de son arrivée, lui fit rendre des honneurs extraordinaires; il affecta même de relever son mérite, devant les plus Grand Seigneurs de sa Cour. Lorsque les Députés des Alliés eurent employé toute leur éloquence à persuader au Roi, qu'il étoit de son intérêt de les assister

contre les Thébains, Pélopidas prit la parole, & lui fit sentir qu'il devoit au contraire aider une Puissance naissante, qui n'avoit jamais eu rien à demêler avec les Perses; il s'étendit encore sur l'avantage qu'il tireroit de l'espéce d'équilibre que Thébes pouvoit former avec Athènes & Sparte. Artaxerxes parut entraîné par les raisons de Pélopidas, il prit aussi-tôt les Thébains sous sa protection, & voulut qu'ils fussent regardés comme ses amis, & ses Alliés. Ce Prince n'étoit pas fâché de voir la division qui regnoit parmi les Grecs; peut-être même n'eût-il pas manqué d'en profiter s'il n'avoit été occupé dans ce tems-là de la conquête de differens Pays où il venoit d'envoyer de puissantes Armées.

Jason, Tyran de Phéres, avoit été

été déclaré Géneralissime des Thessaliens. Son mérite seul universellement reconnu, l'avoit fait choisir de ces peuples. Après sa mort, Polydore & Polyphron, ses deux freres, furent nommés à sa place; l'ambition fit taire la nature dans le cœur de ce dernier; il tua Polydore afin de regner tout seul; & bientôt après, Alexandre de Phérès son neveu, sous prétexte de venger la mort de son Pere, le tua lui-même, & s'empara de la Tyrannie; mais ayant fait la guerre assez ouvertement à tous les peuples de Thessalie, qu'il vouloit assujettir, la plupart des Villes envoyérent à Thébes des Députés pour demander un Général & des Troupes. Pélopidas se chargea de cette expédition; ayant été reçu dans Larisse, Alexandre vint l'y

trouver, le Capitaine Thébain lui voulut inſpirer des ſentimens plus humains, & le reconcilier avec les Theſſaliens; mais le Tyran, peu fait au langage de la juſtice, ſe déroba d'impatience avec ſes Satellites, pour s'éloigner de la Ville : Quant à Pélopidas, Thébes le revit triomphant d'avoir délivré les Theſſaliens de la tyrannie, & de les avoir laiſſés en bonne intelligence, les uns avec les autres. Il retourna peu de tems après député par ſa Patrie, vers Alexandre, qui contre le droit des gens, le fit mettre en priſon. Le Tyran s'imaginoit que ce malheur abaiſſeroit la fierté de ſon ennemi, & pour l'humilier davantage, il permit à tout le monde de le voir. Pélopidas profita de cette liberté pour conſoler les Habitans de Phérès, d'avoir un auſſi

mauvais maître, en leur promettant qu'ils seroient bientôt vengés. Sa hardiesse alla plus loin, il écrivit au Tyran qu'il étoit bien imprudent d'ordonner la mort de tant de bons Citoyens, & de l'épargner lui seul, lui qui ne seroit pas plutôt sorti de ses fers, qu'il le feroit repentir de ses crimes. Le Tyran étonné de tant de grandeur d'ame, lui demanda pour quelle raison il cherchoit ainsi la mort. *C'est afin*, lui répondit-il, *qu'ayant par ce nouveau forfait encore plus irrité les Dieux, ils avancent la tienne.* Depuis ce jour, toute communication lui fut interdite; cependant, sur l'envie que Thébée témoigna de le voir, le Tyran, son mari, qui l'aimoit beaucoup, ne put le lui refuser. Cette Princesse le trouva dans un état pitoyable, couvert d'un

méchant habit, les cheveux fort négligés, & dénué de toute consolation.
» Infortuné Pélopidas, s'écria-t-elle
» alors, que je plains votre femme!
» Vous êtes bien plus à plaindre vous-
» même, lui repliqua-t-il, de pouvoir
» demeurer avec un monstre comme
» Alexandre, n'étant pas sa prisonniére.

Les Thébains néanmoins pensoient sérieusement à venger l'affront qu'ils avoient reçu en la personne de leur Ambassadeur; Epaminondas marcha droit en Thessalie avec une Armée, pour l'aller délivrer. Alexandre effrayé de son arrivée, envoya au-devant de lui pour se justifier. Epaminondas rejetta d'abord tout accommodement; mais comme il craignoit qu'en poussant la guerre avec trop de chaleur, le Tyran ré-

duit au déſeſpoir, ne tournât toute ſa rage contre ſon priſonnier, il voulut bien convenir d'une Tréve, à condition que Pélopidas ſeroit mis en liberté. Alexandre y ayant conſenti, Epaminondas ramena ſes Troupes en Béotie. A peine ſe fut-il éloigné, que le Tyran de Phérès ruina pluſieurs villes de Theſſalie, & mit des garniſons dans beaucoup d'autres. Les Theſſaliens eurent donc encore recours à Thébes, pour un ſecours de Troupes, dont ils ſouhaiterent que Pélopidas eût le commandement; ce qui leur fut accordé: mais vers le tems que ce ſecours devoit partir, le jour pâlit, & le ſoleil s'éclipſa; auſſitôt la conſternation fut générale à Thébes. Pélopidas mieux inſtruit que le reſte du peuple, ne fut point ſurpris de ce Phénomène; cependant

voyant les Thébains si troublés, il ne jugea pas à propos de les exposer, mais il sortit seul de Thébes, malgré la défense des Devins, pour voler en Thessalie.

Après avoir assemblé une petite Armée à Pharsale, il marcha contre Alexandre; ce Tyran n'ignoroit pas que les troupes du Général Thébain n'étoient qu'en très-petit nombre, en comparaison des siennes; pour profiter de cette inégalité, il vint à sa rencontre. Pélopidas dans le combat le cherchoit des yeux partout : dès qu'il put l'appercevoir, il courut à lui de toutes ses forces en le défiant; le Tyran, au lieu de répondre à ce défi, s'alla cacher dans le bataillon de ses gardes; Pélopidas l'y suivit, & tua de sa main un grand nombre de gardes, mais en-

fin il ſuccomba ſous le nombre, & tomba lui-même percé de coups: alors les Theſſaliens, plutôt furieux que découragés, ſe jetterent ſur le corps de bataille, & profitant de la déroute des ennemis, les pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts.

Quoique l'action de Pélopidas ſemble partir d'un excès de valeur, je ne ſçaurois l'approuver. Le vrai courage doit être froid & tranquille; il ſe ménage & s'expoſe à propos: un Général qui a de la prudence, ne ſe précipite pas pour une petite haine particuliere dans un danger évident, d'où s'enſuit une mort qui peut cauſer la perte de ſon Armée.

Pélopidas fut regreté de ſes Citoyens, & méritoit de l'être, malgré toutes les réfléxions qu'on pourroit

faire ſur l'imprudence qui lui couta la vie. Les Thébains pour le venger, détacherent ſept mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. Alexandre encore tout conſterné de ſa défaite, étoit hors d'état de leur réſiſter ; auſſi fut-il obligé de reſtituer les Villes qu'il avoit ſoumiſes, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, & qu'il marcheroit ſous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

Cette punition eſt bien légére, Seigneur, pour un auſſi méchant Roi. Les Dieux ne la trouverent pas proportionnée à ſes crimes ; ils lui en réſervoient une qui fût digne d'un Tyran. Thébée ſa femme, qui déteſtoit les cruautés de ſon mari, favoriſa le complot que ſes freres firent de le tuer ; elle les mena près

du lit où il étoit endormi, & les éclairant elle-même d'une lampe, elle fut témoin des coups de poignards qui ôterent la vie à ce monstre. La nouvelle de sa mort fut portée aussi-tôt dans toute la Ville; on demanda son cadavre à cor & à cris; il fut foulé aux pieds de tous ses sujets, & livré en proie aux chiens & aux vautours.

A peu près dans le même tems, les Arcadiens & les Eléens s'étant brouillés, ceux de Tégée appellerent à leur secours les Thébains, & ceux de Mantinée les Lacédémoniens & les Athéniens. Epaminondas, à qui les premiers conferent le commandement de leurs troupes, ayant appris qu'Agésilas avoit fait un mouvement pour venir l'attaquer, marcha droit à Sparte, dans le dessein

de la ſurprendre, mais il fut découvert. Alors faiſant ſuccéder le courage à la ruſe, il attaque la Ville par différens endroits, perce juſques dans la place publique, & s'empare d'une partie de Sparte : Agéſilas accourt ſans délai à la défenſe de ſa patrie, & contraint Epaminondas d'abandonner ſon entrepriſe.

Les Thébains prirent la route de Mantinée, où les ennemis ne tarderent pas de les joindre : les deux Armées en vinrent aux mains, & malgré la bleſſure mortelle qu'Epaminondas reçut pendant la bataille, la victoire ſe déclara pour les Thébains ; mais quelle fut leur douleur ! lorſque les médecins, ayant examiné la plaie d'Epaminondas, annoncerent qu'il expireroit dès qu'on en ôteroit le fer. Tous les aſſiſtans de-

meurerent inconsolables de la perte d'un aussi grand homme, qui mouroit sans postérité. Pour lui, son unique inquiétude fut de sçavoir le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, en l'assurant que Thébes étoit victorieuse, il se tourna vers ses amis avec un visage riant & tranquille, où se conservoit toujours la même égalité, la même grandeur d'ame, & leur dit : Ne regardez pas ce jour-ci comme le terme de ma vie, mais bien plutôt comme le commencement de mon bonheur, & le comble de ma gloire; je laisse Thébes triomphante, la superbe Sparte humiliée, & la Gréce délivrée d'une honteuse servitude; au reste, je ne compte pas mourir sans enfans; Leuctres & Mantinée sont pour moi deux filles

illuſtres, qui ne laiſſeront jamais périr mon nom. Après avoir achevé ces mots, il retira tranquillement le fer de ſa plaie, & rendit l'ame.

On peut dire avec vérité, Seigneur, que la puiſſance de Thébes expira avec ce grand homme : avant lui cette Ville ne s'étoit diſtinguée par aucune action mémorable, après lui elle retomba dans ſa premiere obſcurité.

Artaxerxes, ſans être rebuté du mauvais ſuccès de ſa premiere tentative, ſongeoit à former une ſeconde entrepriſe contre l'Egypte. Tachos, qui en étoit Roi, ne négligea rien pour le faire échouer de nouveau. C'eſt dans cette vue qu'il leva une Armée conſidérable, & ayant envoyé ſolliciter du ſecours en Gréce, les Lacédémoniens lui fournirent

un corps de Troupes. Agésilas consentit même de les conduire, à condition qu'à son arrivée en Egypte, on le nommeroit Généralissime de l'Armée. Quelle commission pour un Roi de Lacédémone, pour un grand Capitaine qui avoit rempli la terre de son nom, d'aller à son âge se mettre à la solde d'un barbare révolté contre son maître. Agésilas ne tarda pas à se sçavoir mauvais gré de cette équipée; car s'étant rendu auprès de Tachos avec ses troupes, & voyant qu'il lui manquoit de parole, il se joignit de dépit aux Egyptiens qui venoient de se soulever contre lui, & mit Nectanébus à sa place. Après ce dernier exploit, il s'en retournoit à Lacédémone, mais des vents contraires l'ayant repoussé sur une des bouches du Nil, appellée

Ménélasiene ; il y tomba malade, & mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans : son regne à Sparte avoit été de quarante & un, dont il en passa trente avec la réputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs. Ses dernieres années n'y répondirent pas.

Le Roi de Perse ne lui survécut pas long-tems. Son fils Ochus qui lui succéda, fut le Prince du monde le plus cruel. On ne s'imagineroit jamais que, pour ôter à ses sujets le prétexte de donner la Couronne à quelqu'autre Prince ou Princesse de la famille Royale, il la fit entiérement exterminer. Sa sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille, fut enterrée vive par son ordre ; un de ses oncles, & cent de ses fils ou petits fils, enfermés dans une cour, furent

percés à coups de fléches : aucun de ses parens, en un mot, ne fut épargné, sans égard pour le sexe, l'âge, ni la proximité. Il ne traita pas avec moins de barbarie tous les Nobles de l'Empire, à qui son humeur farouche pouvoit soupçonner le moindre mécontentement. Ce méchant Prince, après avoir terminé la guerre qu'il avoit déclarée aux habitans de l'Isle de Chypre, marcha contre l'Egypte. Mentor, qui commandoit sous ses ordres un corps de dix mille Grecs, publia dans tout le camp, qu'Ochus ordonnoit de bien traiter ceux qui se soumettroient, & de tout exterminer à la moindre résistance ; ensuite il laissa évader les prisonniers, afin qu'ils allassent porter cette nouvelle dans tout le Pays d'alentour : cette feinte pro-

duisit d'autant plus surement son effet, que la brutalité d'Ochus l'autorisoit. La terreur se répandit partout, & dans la plupart des garnisons, c'étoit à qui rendroit le premier hommage. Ochus ne fut pas si-tôt le maître de l'Egypte, qu'il en fit démanteler toutes les Villes, en pilla les Temples & reprit en triomphe le chemin de Babylone, où le reste de sa vie se passa dans la dissolution, & dans la mollesse. Arsès qui monta sur le Trône après lui, ne fit rien de considérable, & je ne doute pas qu'on ne vous ait instruit du regne de Darius Codoman, son Successeur.

Vous ne serez peut-être pas fâché à présent que j'ajoute à mon récit quelques légeres réfléxions sur la cause des fréquentes révoltes qui ont troublé

troublé l'Empire des Perses. Après la mort d'Artaxerxes Longue-Main, les Souverains de cette Nation se livrerent sans relâche aux charmes de la volupté. Renfermés dans leurs Palais au milieu des femmes, & d'une foule de courtisans, ils se contentoient de jouir. Ce mot peut s'étendre fort loin, car ils possédoient tout, excepté l'art de gouverner; aussi se reposoient-ils de ce soin sur leurs Officiers, de même que des fatigues de la guerre, & ces emplois s'accordoient ordinairement au crédit des favoris, ou bien à la sollicitation pressante des femmes, qui s'employoient pour des gens sans expérience, & sans mérite. De pareilles injustices révoltoient les plus fidéles sujets du Roi; & souvent ceux-ci de désespoir tournoient contre leur

Prince les mêmes armes dont ils s'étoient servis plus d'une fois pour sa gloire. Le grand éloignement de quelques Provinces mettoit encore un obstacle à l'affection des peuples, parce qu'ils ne connoissoient leurs maîtres que par l'orgueil & l'avarice des Gouverneurs, à qui l'on étoit obligé de confier une autorité trop étendue dont ils abusoient; ces Vice-Rois souffrant ensuite avec peine qu'on les en privât, osoient s'y maintenir par les armes; alors le désordre devenoit universel, & la plupart des peuples, dont les plaintes n'avoient pu se faire entendre jusqu'à la Cour, où la majesté des Rois se rendoit inaccessible, secouoient le joug de la servitude.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DE PYRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE TROISIEME.

CEpendant Pyrrhus bruloit d'envie de se signaler & de sortir de l'oisiveté où ses malheurs le plongeoient malgré lui. A travers sa jeunesse on découvroit dans toutes ses actions, les qualités d'un Héros naissant. Du moins est-ce le jugement que dut en porter Démétrius, puisqu'il osa lui confier

à dix-ſept ans la défenſe de pluſieurs Villes de Gréce & le commandement d'une partie de ſon Armée. Ce Prince ayant joint Antigone ſon pere, ils marcherent aux ennemis, qu'ils rencontrerent auprès de la Ville d'Ipſus; les Alliés avoient ſoixante mille hommes d'Infanterie, dix mille cinq cens Chevaux, quatre cens Elephans & cent vingt Chariots armés de faulx; l'aile gauche d'Antigone que Démétrius conduiſoit étoit composée de vingt mille hommes d'Infanterie & de huit mille Chevaux; Pyrrhus étoit à l'aile droite, à la tête de quinze mille hommes d'Infanterie, & de deux mille de Cavalerie; & le vieil Antigone commandoit au centre trente-cinq mille hommes de pied, ſoutenus par les Eléphans.

Cassandre & Lysimacus s'étoient chargés de l'aile gauche des ennemis, Antiochus, fils aîné de Séleucus, de l'aile droite, & Ptolomée & Seleucus s'étoient réservé le centre. Les deux Armées ainsi rangées en bataille, on dit à Antigone de la part des Princes confédérés, qu'on n'en viendroit pas aux mains s'il vouloit remettre les choses sur l'ancien pied. Antigone répondit, qu'il n'étoit pas venu sur les bords de l'Ipsus, pour leur céder le fruit des victoires auxquelles ils n'avoient point eu de part; mais pour venger les manes de la famille d'Alexandre, qu'ils avoient inhumainement massacrée. Une heure après, un Officier l'ayant averti, que les ennemis passoient la riviere en grand nombre, *Tant mieux*, lui répondit-

il, *plus il en passera, plus nous en tuerons.*

Enfin, les deux Armées se trouvant en présence, Antigone fit donner le signal ; l'Infanterie de Démétrius commence l'attaque, Antiochus la repousse deux fois ; Démétrius rallie ses bataillons, les remene à la charge, & les fait soutenir de sa Cavalerie ; lui-même se précipite l'épée à la main dans la mêlée, s'ouvre un passage à travers les phalanges des ennemis, & les met en désordre. Antiochus de son côté lui oppose sa Cavalerie, qui soutient assez de tems le choc des ennemis, pour qu'il puisse rallier ses gens de pied. Les Soldats de Démétrius, indignés de voir envoler la victoire toute prête à se fixer, tombent avec fureur sur la Cavalerie ennemie, en défont

les premiers rangs, & mettent en fuite les autres, qui rencontrant l'Infanterie qu'Antiochus ramenoit au combat, se renversent sur elle & y jettent la confusion ; Démétrius en fait un carnage affreux, & ne cesse de poursuivre ce corps de Troupes, qu'après l'avoir presque entierement détruit ; mais il oublie qu'il laisse son corps de bataille tout ouvert : les ennemis s'en apperçoivent & le remplissent aussitôt de leurs Eléphans ; de sorte que ces monstrueux animaux forment un rempart impénétrable, qui sépare Démétrius du reste de son Armée, & lui ôte l'espoir de la rejoindre. Voilà ce que produit un desir effrené de gloire, qui pousse son vainqueur trop loin. Le premier effort de Démétrius étoit raisonnable, il lui réussit ; le second étoit

téméraire, il causa sa perte.

Seleucus auroit pû profiter de cette division pour charger les gens d'Antigone; mais il s'en donna bien de garde, il fit mine seulement de les attaquer, pour leur donner le tems de quitter leur Armée, & de passer dans la sienne. C'est en effet le parti qu'ils prirent, la plus grande partie vint se rendre à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce même instant un gros détachement des Alliés se jetta sur Antigone, qui fit d'abord quelque résistance; mais le nombre l'accable à la fin, & les traits qui partoient de toutes parts, le percent en tant d'endroits, qu'il tombe mort sur la place, après s'être défendu vivement jusqu'au dernier soupir.

Pyrrhus montra dans cette journée, qui lui servoit comme d'apprentissage

tissage, ce qu'il falloit attendre de sa valeur. Ce jeune Héros renversa tout ce qui lui marquoit la moindre opposition, & quoiqu'abandonné du plus grand nombre de ses Troupes, son audace s'ouvrit un passage au milieu des ennemis, & sa retraite parut digne d'un guerrier consommé.

Les débris que Démétrius put rassembler d'une aussi puissante Armée, ne consistoient qu'en neuf mille hommes, avec lesquels il se retira dans Ephése; mais de crainte que ses Soldats n'en pillassent le Temple, il s'embarqua pour Athènes, qu'il regardoit comme sa derniere ressource. La fidélité qu'elle lui devoit par reconnoissance, lui avoit fait laisser en dépôt dans cette Ville ses Vaisseaux, son argent &

sa femme Déidamie; mais quelle fut sa surprise, lorsque des Ambassadeurs vinrent lui signifier, qu'un nouveau décret du peuple en proscrivoit l'entrée aux Rois; on lui apprit aussi qu'on avoit renvoyé à Mégare, sa femme Déidamie avec tous les honneurs, & tout le cortége dû à son rang. Démétrius connut alors quel cas il falloit faire de pareils honneurs, que la crainte seule avoit extorqués; mais sa triste situation ne lui permettant pas de se venger, il se contenta de se plaindre & de redemander ses Galéres, qu'on lui remit; alors il se rejetta sur la Quersonèse, où les terres de Lysimacus, lui fournirent de quoi enrichir ses Troupes.

Une des filles de Ptolomée que Lysimacus épousa, le lia étroitement

avec ce Prince. Cette alliance donna de l'ombrage à Séleucus, qui de son côté demanda Stratonice en mariage à Démétrius. Le pere charmé d'une faveur si peu attendue, se hâta de mener sa fille en Syrie pour la présenter lui-même à son époux. Après les fêtes & les divertissemens que ces noces occasionnerent, Démétrius reprit le chemin de la Cilicie, & se rendit maître de tout ce que le Roi d'Egypte y possédoit; pendant ce tems-là, Pyrrhus qui s'en étoit retourné en Gréce, lui conservoit les places qu'il avoit en sa garde; il ne les quitta que pour se rendre en Egypte avec son cher Cinéas, auprès de Ptolomée, en qualité d'ôtage, suivant le traité conclu entre le Roi & Démétrius, par la médiation de Séleucus.

Avec l'esprit curieux & porté aux grandes choses, & les heureuses dispositions dont le Ciel avoit doué Pyrrhus, il ne pouvoit pas manquer de tirer quelque fruit de son voyage, dans une Cour aussi brillante, & d'y paroître avec tout l'avantage possible; aussi l'on admira dans toutes les occasions, sa force prodigieuse, son adresse; sa patience dans les travaux, sa modération & son intrépidité. Bérénice étoit de toutes les femmes de Ptolomée, & la plus vertueuse, & celle qui avoit le plus d'ascendant sur son esprit. Pyrrhus qui étoit né politique, s'attacha particulierement à cette Reine, & parvint bientôt à l'intéresser en sa faveur; jamais Prince en effet ne posséda mieux l'art de s'insinuer dans les bonnes graces de ceux dont il pouvoit avoir besoin.

Ne voulant pas quitter l'Egypte sans en voir les raretés, il se fit conduire partout, & principalement dans l'Heptamone, qui en contenoit les principales; c'est de-là que découvrant le Nil, il ne put s'empêcher de lui donner le premier rang entre toutes les merveilles de ce Royaume, & d'admirer par quel Phénomène singulier ses débordemens reglés suppléoient à la secheresse de l'Egypte, & lui apportoient en forme de tribut annuel, les pluies des autres Pays. Son attention se fixa de même sur cette infinité de Canaux, d'une longueur & d'une largeur incroyable, que l'industrie des Habitans a sçu se ménager pour entretenir le commerce entre les Villes, porter la fécondité partout, joindre la mer Méditer-

rapée à la mer Rouge, & servir comme de barriere à l'Ennemi; de sorte que ce fleuve par leur moyen devient le nourricier & le défenseur de l'Egypte.

De-là Pyrrhus se rendit à la plus grande des Pyramides dont chacun des côtés avoit huit cens pieds de largeur, & autant de hauteur. Le bout qui d'en bas ne paroissoit qu'une pointe fort aiguë, étoit une belle plate-forme de seize à dix-sept pieds en quarré.

Que pensez-vous, dit Cinéas à Pyrrhus, de ce vaste édifice, qui a pendant plus de trente ans occupé tant de milliers d'hommes? » Je pen» se, répondit-il, qu'il montre bien » le néant de celui qui l'a fait bâtir. » En effet, reprit Cinéas, cette Py» ramide n'est qu'un Tombeau, dont

» vous voyez le Sépulcre taillé
» d'une seule pierre. Encore le Prin-
» ce qui le destinoit à contenir son
» cadavre, n'a-t-il pas osé s'y faire
» inhumer, craignant la haine & la
» vengeance publique que ses dure-
» tés s'étoient attirées. Voilà, Sei-
» gneur, à quoi se réduisent tant de
» dépenses, & tant de travaux im-
» posés à tout un peuple.

Ils allerent ensuite au Labyrinthe. C'étoit moins un seul Palais, qu'un amas superbe de douze Palais, qui par une disposition réguliére communiquoient ensemble. Quinze cens chambres entremêlées de terrasses, répondoient à douze grandes sales, & ne laissoient point de sortie à ceux qui s'y engageoient une fois ; autant de logemens sous terre étoient destinés, les uns à la sépulture des Rois,

les autres à renfermer les Crocodiles sacrés, dont les Egyptiens faisoient leurs Dieux.

Pyrrhus ne put s'empêcher en admirant la vaste étendue, & la singularité de ce monument, de plaindre la folie des Princes, sous le regne desquels il avoit été bâti. C'étoit pour ainsi dire une de ces inutilités pompeuses, qui seroient louables tout au plus, si un Souverain les ordonnoit pour l'avancement des Arts, ou dans la vue de faire circuler ses trésors oisifs, & d'enrichir ses sujets; mais ici la vanité seule avoit tout conduit, & les peuples en avoient porté le poids.

Au bout de quelques heures, Pyrrhus & sa suite arriverent au lac de Mœris, ouvrage aussi surprenant que tous ceux dont nous avons par-

lé ; mais consacré à l'utilité publique. Un Roi du même nom l'avoit fait creuser afin de pouvoir augmenter ou diminuer au besoin, les inondations du Nil. Ce lac avoit quarante milles de tour, & trois cens pieds de profondeur. Deux Pyramides dont chacune portoit une statue colossale s'élevoient au milieu. Il communiquoit au Fleuve, par le moyen d'un grand canal de douze milles de long; & de cinquante pieds de large ; & de grandes écluses arrêtoient ou laissoient libre le cours de ses eaux, selon qu'il étoit plus ou moins nécessaire.

Memphis se trouvoit à peu de distance, la curiosité y attira le Roi d'Epire ; le Temple d'Apis, & beaucoup d'autres, lui parurent d'une magnificence extraordinaire ; il n'en

désapprouva que le trop grand nombre. Dans la conversation qu'il eut avec un des Pontifes, il voulut s'instruire des principales Loix civiles des Egyptiens, & de leurs mœurs.

Le meurtre volontaire est puni de mort parmi eux, de quelque condition que soit le meurtrier; le parjure de même, parce qu'il attaque en même tems & les Dieux que l'on méprise, & les hommes que l'on trahit. L'ingratitude, sans y être traitée aussi rigoureusement, est regardée comme un vice détestable, & celui qui en est convaincu passe pour un monstre que chacun est obligé d'éviter. Le mensonge y est en horreur, & la flaterie y est mise au nombre des mensonges les plus dangereux, parce qu'on est plus aisément à l'abri des mauvaises in-

tentions d'un ennemi, que de celles d'un homme, qui, sous prétexte de respect ou d'amitié, nous représente à nous-mêmes tout autres que nous ne sommes en effet, dans l'unique but de nous faire servir à ses desseins. L'homme de Cour n'ose l'employer avec le Ministre, encore moins avec le Prince. Le Marchand ignore toute supercherie dans son commerce, ainsi que le moindre subterfuge envers ses créanciers. Les femmes même, ce qui ne sera peut-être pas croyable, ne souffrent jamais qu'on les flate sur des perfections qu'elles n'ont pas. En un mot la sincérité seule & la bonne foi sont des vertus pratiquées en Egypte, & les vices opposés n'y sont connus que par la haine qu'on leur porte. Ces Peuples aimeroient mieux per-

dre la vie que la réputation, ce qui fait qu'ils tiennent à infamie d'être noircis d'un crime, & de ne pas employer tous ses efforts pour s'en laver. Si l'accusateur est convaincu de calomnie, on le condamne sans miséricorde au même supplice que mérite l'accusé quand le crime est véritable.

Celui, qui pouvant sauver la vie à un homme attaqué, ne le fait pas, est digne de mort. Par cette loi les Egyptiens sont à la garde les uns des autres. Il ne leur est pas permis non plus d'être inutiles à l'Etat; chaque particulier est tenu de faire inscrire son nom & sa demeure sur un registre public, d'y marquer sa profession, & de déclarer d'où il tire de quoi subsister; s'il énonce faux, la mort suit de près l'imposture.

Outre ces loix qui concernent les mœurs des sujets, les Souverains d'Egypte ont quelques usages particuliers dont ils s'imposent la loi.

Nul esclave n'est admis auprès d'eux pour les servir : cet emploi n'est confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance & par leur mérite, afin qu'ayant le privilége d'approcher du Prince jour & nuit, ils ne puissent lui rien apprendre qui blesse la vertu, ni lui inspirer que des sentimens dignes d'un bon Roi & d'un grand Roi.

Dès le matin, & c'est même un des points qui s'observe avec le plus d'exactitude, ils sont dans l'usage de lire leurs lettres & leurs placets, afin que leur esprit qui est alors dans une assiéte plus tranquille, puisse moins se tromper sur les décisions

qu'ils ont à donner ; ils doivent rendre la justice aux Peuples, attendu que de ce soin dépend non-seulement le repos des particuliers, mais encore le bonheur de l'Etat, qui seroit moins un Royaume qu'un assemblage de brigands, si les foibles demeuroient sans protection, & si ceux qui sont plus puissans trouvoient dans leurs richesses & dans leur crédit l'impunité de leurs crimes & de leurs violences.

Pyrrhus fut aussi enchanté de la sagesse de ces réglemens, que surpris de mille superstitions puériles qui rendoient les Egyptiens ridicules ; ce contraste l'étonnoit toujours. Revenu à la Cour de Ptolomée, il continua de se faire aimer de tout le monde, & se mit si bien avec le Roi & la Reine, qu'ils lui donne-

rent Antigone leur fille préférablement à beaucoup de jeunes Princes qui la demandoient en mariage. Une tendresse mutuelle avoit précédé cet hymen, & ces deux époux eussent été les plus heureux du monde sans le chagrin qui dévoroit Pyrrhus, de ne pouvoir mettre la Couronne d'Epire sur la tête de sa Princesse.

Il y avoit eu de l'imprudence à Séleucus de laisser établir si près de lui un ennemi aussi redoutable que Démétrius, qui venoit d'envahir la Cilicie; ses yeux s'ouvrirent à la fin, & pour ne l'avoir pas si voisin des deux côtés de ses Etats, il pria son beau-pere de lui céder cette Province pour une somme assez considérable d'argent: Démétrius n'ayant pas cru devoir écouter cette proposition, il le pria de lui rendre au

moins Tyr & Sidon qui étoient dépendantes de la Syrie. Démétrius ne put contenir son courroux, & lui repartit brusquement : » Que pour » un Prince qui possédoit tant de » Royaumes, il étoit bien odieux » qu'il voulût dépouiller son beau- » pere d'un misérable coin de terre » qui lui restoit ; ajoutant même, » que dût-il perdre plusieurs batail- » les aussi funestes pour lui que cel- » le d'Ipsus, il n'acheteroit jamais » si cher son amitié. « En même tems il fit voile vers ces deux Villes, en renforça les Garnisons, les pourvut de tout, & prévint de cette maniére le dessein que Séleucus avoit conçu de se les approprier. Après toutes ces mesures, Démétrius marcha contre Athènes, qu'il vouloit punir avec raison de lui avoir

fermé ses portes ; mais pour y jetter plus de terreur, il crut auparavant devoir domter les Messéniens & plusieurs autres Peuples qui avoient également abandonné son parti. Athènes assiégée par terre & par mer, fut bientôt réduite aux derniers expédiens, & malgré l'arrêt de mort que le Peuple avoit prononcé contre quiconque oseroit parler de paix & d'accommodement avec Démétrius, l'extrême disette qu'on y souffroit de tout, ou pour mieux dire, une famine effroyable l'obligea de lui ouvrir ses portes : le moment d'après il commanda aux Athéniens de s'assembler dans l'Amphithéâtre qui étoit environné de gens armés ; ses Gardes s'allerent poster aux deux côtés de la scéne ; & lui-même descendant par les

galeries des Acteurs, vint s'y montrer au peuple qui attendoit tout consterné l'arrêt de sa condamnation; mais à peine eut-il ouvert la bouche, que son air doux & riant rassura tout le monde. Ce Prince avoit sujet de reprocher aux Athéniens une ingratitude atroce; il se contenta seulement de leur faire quelques plaintes d'un ton d'amitié, & sur le champ fit apporter de sa flotte une prodigieuse quantité de bleds & d'autres provisions pour rendre la vie à ce Peuple expirant.

Au sortir d'Athènes, il entreprit de subjuguer les Lacédémoniens, dont il n'avoit pas lieu d'être satisfait. Archidamus, un de leurs Rois, en fut informé, il vint à sa rencontre jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit, & s'en alla tout de suite ra-

vager la Laconie ; les deux Armées ſe rencontrerent encore ; il y eut un ſecond combat où Démétrius leur tua deux cens hommes ; fit cinq cens prisonniers, & diſſipa le reſte ; enſuite il mit le ſiége devant la Ville de Sparte qu'il étoit ſur le point de réduire, lorſque de fâcheuſes nouvelles l'appellerent ailleurs. Lyſimachus venoit de lui enlever tout ce qu'il poſſédoit en Aſie ; & Ptolomée avoit fait une deſcente dans l'Iſle de Chypre, dont il s'étoit rendu maître preſqu'en entier, à l'exception de Salamine qu'il aſſiégeoit, & où Démétrius avoit laiſſé ſa mere, ſa femme & ſes enfans.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Gréce, Pyrrhus qui n'ignoroit pas que Néoptolème ſe rendoit tous les jours plus odieux aux Epirotes

par ses cruautés, songeoit à remonter sur son Trône. Bérénice eut assez de crédit sur l'esprit de Ptolomée pour en obtenir une flotte & de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses Etats. Dès que ses sujets le virent arriver, ils se rendirent dans son camp. Cependant, comme il avoit éprouvé tant de fois leur inconstance, & qu'il craignoit les intrigues de Néoptolème, il lui proposa de nouveau de partager le Royaume avec lui ; ce Prince accepta cette proposition, & Pyrrhus fit son entrée dès le lendemain dans la capitale de l'Epire, aux acclamations du Peuple.

Depuis ce jour, son concurrent cherchoit en apparence toutes les occasions de gagner sa confiance; mais dans ce tems-là même il pen-

ſoit aux moïens de le perdre. Le fidéle Cinéas obſervoit exactement toutes ſes démarches & celles de ſes favoris ; à force de ſoins il apprit que Gélon, un d'eux, s'entretenoit de tems en tems en ſecret avec Mirtile, Echanſon de Pyrrhus, qui avoit quelque grief contre ſon maître. Cinéas gagna l'un des Officiers de Mirtile, & parvint à s'aſſurer de la vérité de ſes ſoupçons : Mirtile avoit paru en effet acquieſcer à une eſpéce de conſpiration ; mais quelle fut la ſurpriſe de Cinéas, lorſque courant chez le Roi pour l'en informer, il y rencontra l'Echanſon qui venoit tout découvrir ; ils convinrent alors que Mirtile continueroit de feindre avec les ennemis de Pyrrhus, & lui feroit part de ſes découvertes. On connut

par son moyen tous les Grands du Roïaume qui trempoient dans le même crime. Les mauvais desseins de Néoptolème furent encore confirmés par une des femmes de sa sœur, qui, sans être apperçue, lui en avoit entendu faire confidence à cette Princesse; de sorte que Pyrrhus ne pouvoit plus douter qu'on n'en voulût à sa vie; on avoit même choisi le jour de l'anniversaire de sa naissance pour la lui ôter. Ce Prince les prévint; il célébra la veille par un grand festin, auquel Mirtile les engagea de se trouver tous afin de détourner les soupçons que leur absence pourroit causer. Ils s'y rendirent exactement, à l'exception de Néoptolème, qu'une légére indisposition contraignit de ne venir qu'une heure après les autres; &

qui servit de premiere victime. Dès qu'il fut entré, Pyrrhus lui passa son épée au travers du corps ; en même tems Cinéas donna le signal convenu, & les amis du Roi s'étant jettés sur les Conjurés, les massacrerent tous, sans qu'il en échapât un seul. C'est par cette sanglante expédition que Pyrrhus calma tout d'un coup tous les troubles de son Royaume. La vengeance qu'il exerça lui parut indispensable, & l'unique moyen de regner paisiblement dans ses Etats, d'où ces séditieux l'avoient chassé deux fois.

Sur ces entrefaites, Cassandre étoit mort, & son fils Philippe ne lui ayant pas survécu long-tems, laissa la Couronne en dispute à ses deux freres. Thessalonice leur mere prit le parti d'Alexandre, comme

du plus jeune. Antipater l'aîné en devint si furieux, que de rage il la poignarda, malgré les pleurs de cette Princesse qui le conjuroit de respecter le sein qui l'avoit nourri. Alexandre, pour venger ce parricide, envoya demander du secours à Pyrrhus & à Démétrius. Le Roi d'Epire étant arrivé le premier, soumit plusieurs Villes rebelles de Macédoine, entre lesquelles il en retint quelques-unes par forme de dédommagement des frais de la guerre, comme Nimphée, avec toute la côte maritime, & l'Ambracie, l'Acarnanie & l'Amphilochie; ensuite ayant reconcilié les deux freres, il se retira. Démétrius arriva presqu'aussi-tôt après son départ. Alexandre s'empressa d'aller au-devant de lui & de le recevoir avec toute for-

te

te de témoignages de reconnoissance ; mais l'état de ses affaires étant changé, il lui dit que son secours devenoit d'autant plus inutile, qu'il étoit arrivé trop tard : ce discours, tout raisonnable qu'il étoit, déplut à Démétrius, qui dissimula pour le moment, sans renonçer néanmoins à tirer raison de l'injure qu'il croyoit avoir essuyée. Les deux Princes s'embrasserent, également indisposés l'un contre l'autre ; Alexandre qui cachoit aussi quelque ressentiment au fond du cœur, osa suivre Démétrius à Larisse en Thessalie, mais bien résolu de se défaire à la premiere occasion d'un aussi redoutable ennemi : malheureusement pour lui, Démétrius fut informé de son mauvais dessein, & le fit assassiner par ses Gardes. Ce meurtre souleva d'abord

les Macédoniens qui bientôt après rappellant à leur souvenir les crimes de Cassandre & le parricide d'Antipater, se déclarerent en faveur de Démétrius & le couronnerent Roi de Macédoine.

Antipater s'étoit réfugié en Thrace; mais y ayant machiné une conspiration contre son beau-pere, Lysimacus le fit confiner dans une étroite prison, où l'époque de sa mort suivit de près la perte de son Royaume.

Vers le même tems, Démétrius reçut deux nouvelles aussi agréables pour lui, que celles qu'il avoit reçues devant Sparte, l'étoient peu. Ptolomée, par une circonstance inévitable, s'étoit rendu maître de Salamine; mais il lui renvoyoit sa femme & ses enfans, comblés de pré-

ſens & d'honneurs. Et Stratonice ſa fille venoit d'épouſer le Prince Antiochus, à qui ſon pere l'avoit cédée avec une grande portion de ſon Empire, dont il ne s'étoit réſervé que les Provinces qui ſont entre l'Euphrate & la Mer. Quoique cet événement ſoit rapporté par bien des Hiſtoriens, on ne ſera peut-être pas fâché de le revoir ici.

Séleucus paſſoit des jours heureux avec Stratonice, & la beauté de cette Princeſſe, ſa vertu, ſa douceur, lui étoient garants de la durée de ſa félicité. Ce Prince adoroit ſon épouſe; mais Antiochus ſon fils, ne lui étoit pas moins cher; une langueur affreuſe le ſurprit, & les Médecins qui ne pouvoient connoître la nature de ſon mal, déſeſpéroient de ſa vie. Il eſt aiſé de

concevoir quel dût être le regret d'un pere tendre, d'un Roi puissant, à la veille de perdre un fils unique, aussi vertueux que vaillant, & qui doit succéder à ses vastes Etats. Séleucus intéressoit tout le monde à sa peine. Erasistrate, un de ses Médecins, plus habile & plus attentif que les autres, ayant suivi la maladie du Prince, en attribua le principe à l'amour, & sa conjecture étoit juste. Résolu de découvrir l'objet, qui causoit une passion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit secrette, il passoit les journées entiéres auprès du malade, & lui tâtoit le pouls, à mesure qu'il voyoit entrer quelque Dame dans sa chambre. Son pouls ne varioit point à l'aspect des autres femmes; mais toutes les fois que Stratonice entroit ou seule, ou

avec le Roi, il y remarquoit un désordre sensible ; cependant pour en être plus certain, il fit au Prince des questions adroites, & tira l'aveu de sa passion. Antiochus lui dit en même tems, tous les efforts qu'il avoit employés inutilement pour la vaincre, que ni le respect, ni l'affection qu'il portoit à son Pere & à son Roi, ni la honte d'un sentiment criminel, n'avoient jamais pu l'arrêter ; que sa raison égarée n'étoit pas capable de le ramener à son devoir, & que pour étouffer un desir involontaire, & coupable, il avoit résolu de se laisser mourir en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal ; mais le reméde en paroissoit impossible.

Comment l'annoncer au Roi? Erasistrate trouva un détour spirituel, qui n'avoit rien d'offensant. La premiere fois que Séleucus lui demanda comment se portoit son fils, » Très-mal, répondit Erasistrate, & » sa maladie est sans remédes, puisqu'elle naît d'une passion qui n'en » a point. Antiochus aime une femme qu'il ne peut posséder.

Le Roi aussi surpris qu'affligé de cette réponse, lui demanda par quelle raison il ne pouvoit espérer de l'obtenir. » Parce que c'est la mienne, dit le Médecin, & que » je ne sçaurois me résoudre à la » lui céder. Quoi vous ne ferez pas » ce sacrifice pour sauver la vie à » un fils que j'aime si tendrement? » Seigneur, reprit Erasistrate, lui » céderiez-vous Stratonice? Et si

» ſon Pere ne peut obtenir cet ef-
» fort de ſa tendreſſe, comment
» voudriez-vous qu'un autre l'ob-
» tînt ? Ah ! plut aux Dieux, s'écria
» Séleucus, que la guériſon de mon
» fils ne dépendît que d'un pareil
» conſentement, je lui céderois de
» bon cœur, & Stratonice, & l'Em-
» pire même. Et bien ajouta le Mé-
» decin, le reméde dépend de vous,
» c'eſt la Reine qu'il aime. « Le Roi
n'héſita point à tenir ce qu'il avoit
avancé, & ayant obtenu le con-
ſentement de ſon épouſe, Antiochus
& Stratonice furent couronnés Sou-
verains de la haute Aſie.

Cependant Pyrrhus étoit trop voi-
ſin de Démétrius, pour que ce der-
nier n'en conçût pas quelque jalou-
ſie. Les Terres que le Roi d'Epi-
re poſſédoit en Macédoine, don-

noient lieu à mille différens, & depuis la mort de Déidamie, la méfiance s'étoit emparée de leurs cœurs; Pyrrhus, sur quelque mécontentement, avoit fait des courses en Thessalie, où tout le plat pays se ressentit de ses ravages; puis il s'avança jusqu'aux Thermopyles. Démétrius abandonna aussi-tôt le siége de Thèbes, pour s'opposer à ses progrès, mais ne rencontrant point l'Armée du Roi, il alla se venger sur l'Epire, d'où il rapporta un butin assez considérable; ensuite il revint attaquer une seconde fois la Ville de Thèbes, & l'ayant prise au bout de quelques mois de siége, il partagea son Armée en deux corps. Pantauchus, l'un de ses Généraux fut chargé d'aller avec le premier, faire le dégât sur les rres des Eto-

liens, & Démétrius avec l'autre, prit le chemin de l'Epire. Pyrrhus informé de sa marche, se mit en campagne pour venir à sa rencontre; mais cherchant inutilement à le joindre, il se jetta sur Pantauchus, en Etolie; ce Général à son approche rangea ses Troupes en bataille; & comme il réunissoit à beaucoup de courage une force de corps extraordinaire, & une adresse incroyable, il rechercha pendant le combat, la gloire de se mesurer avec Pyrrhus. Le Roi qui ne le cédoit à personne en force & en valeur, bruloit de la même envie, & ce desir lui ayant fait enfoncer les premiers rangs, il apperçoit son ennemi qui le défie de combattre tête-à-tête. Ce Prince court à lui, les traits volent de part & d'autre. Enfin ils se joignent l'épée à

la main ; tout l'art des armes est employé par ces deux guerriers, qui se portent mille coups parés avec la même adresse ; Pyrrhus est blessé légérement ; mais il perce son ennemi en deux endroits, & l'abat par terre, d'où ses Soldats l'enlevent aussi-tôt, privant le Roi du plaisir de lui faire avouer sa défaite. Les Epirotes, animés par la victoire de leur maître, se surpassent dans cette journée, les bataillons des Macédoniens ne tiennent pas long-tems contre leurs efforts ; ils sont mis en désordre, le plus grand nombre est tué & cinq mille sont faits prisonniers ; leur défaite, bien loin de les indisposer contre leur Vainqueur, les remplit d'admiration. Tous ceux qui l'avoient vu combattre, prétendoient avoir observé sur son visage la même

ardeur, & l'activité d'Alexandre le Grand, que les autres Rois imitoient dans ſon faſte. Pyrrhus ſeul l'imitoit dans ſes vertus. Content de ſa victoire, il regagna l'Epire, d'où Démétrius étoit déja ſorti, & ſe promit bien d'aller l'attaquer inceſſamment juſques dans le cœur de la Macédoine.

L'inclination avoit eu autant de part que la politique, au premier hymenée de Pyrrhus; mais la mort lui ayant ravi Antigone, l'intérêt ſeul le détermina preſque toujours dans les autres mariages qu'il fit enſuite. Il épouſa ſucceſſivement pour l'avancement de ſes affaires, la fille d'Autoléon, Roi de Pœonie, Bircéne, fille de Bardilin Roi d'Eſclavonie, & Lanaſſe, fille d'Agathoclès, Tyran de Syracuſe. Celle-ci lui

avoit apporté l'Isle de Corfou en dot ; il eut de la premiere, un fils, que par reconnoissance il fit nommer Ptolomée ; de Lanasse un autre, qui fut appellé Alexandre, & le jeune Hélénus, que Bircéne lui avoit donné. Jamais Prince ne veilla plus soigneusement à l'éducation de ses enfans, il prenoit plaisir à les conduire lui-même dans le chemin de la gloire & de la vertu ; mais il faut avouer aussi que jamais enfans de Souverains, n'apporterent en naissant, des inclinations aussi héroïques & aussi Royales. On raconte même à leur sujet, qu'un jour le plus jeune lui ayant demandé auquel de lui ou de ses freres il destinoit le Royaume. A celui, répondit le Roi, qui sera tout ensemble, & le plus brave, & le plus vertueux.

Des soins de sa famille, il passoit ordinairement au soin de ses peuples; le commerce lui parut le plus ferme soutien d'un Etat. Pour le favoriser, il supprima tous les Impôts que ses prédécesseurs avoient mis sur les marchandises qui entroient en Epire, ou qui en sortoient. Les Tyriens, les Sydoniens, les Egyptiens, les Syracusains, les Tarentins & les Carthaginois furent invités à venir négocier avec ses sujets. Il embellit les Villes Maritimes, & fit creuser différens canaux qui facilitoient le transport des marchandises depuis les ports de mer, jusqu'aux endroits les plus reculés de son Royaume: il engagea surtout ses peuples à bien recevoir les Etrangers. Tous les Rois devroient en user de même, & défendre sous des

peines très-rigoureuſes de les inſulter, ſoit en ſe moquant de leurs modes, ou de leurs manieres ; ſoit en tournant leur nation en ridicule, par un mépris inſenſé.

Un ſi bon ordre chaſſa bientôt la miſére & l'oiſiveté de l'Epire ; tous ſes Ports remplis de Vaiſſeaux de toutes les Nations, occaſionnoient à ſes ſujets un mouvement continuel & des échanges utiles. Il n'y avoit pas juſqu'au Laboureur qui ne cultivât la terre avec un ſoin plus particulier, dans l'eſpérance, en portant ſes denrées dans les Villes, d'en tirer un prix avantageux. En un mot, tout ce Royaume vivoit content, & béniſſoit ſon Roi, comme le premier auteur de ſa félicité.

Cinéas s'applaudiſſoit en philoſophe, qui a de l'humanité du bon ef-

fet qu'avoient produit ſes conſeils ; il en tiroit avantage, en faveur de ſon ſyſtême pacifique vis-à-vis de Pyrrhus. Le titre de Roi juſte n'eſt-il pas préférable, en effet, au vain titre de Conquérant, qui ne s'acquiert ordinairement que par le crime, & ne vaut-il pas mieux ſçavoir des Peuples dans la joie, que de voir répandre leur ſang par une main ennemie. Pyrrhus étoit forcé de goûter la ſolidité de ces maximes, par l'heureuſe expérience qui ſe paſſoit ſous ſes yeux, ſa bonté naturelle en ſentoit tout le prix ; mais un ſentiment plus fort que lui l'appelloit au champ de Mars. Le Héroïſme étoit chez Pyrrhus, ſi je puis m'exprimer ainſi, l'effet du tempérament, qui ſans ceſſe abſorboit la réflexion ; auſſi s'échappoit-il quel-

quefois, jusqu'à dire à Cinéas dont il craignoit l'austérité qu'il ne sçavoit guéres ce que c'étoit que d'être Roi. » Les Souverains, poursuivoit-il, pen- » sent bien autrement que le commun » des hommes. Vos passions & nos » plaisirs sont tout-à-fait opposés. » Les Peuples mettent leur bonheur » dans la Paix. Un Roi fait consister sa » grandeur dans la guerre, il ne se » croit digne de lui même qu'à la tête » de ses Armées ; c'est-là que redou- » table à ses voisins, il ose punir leurs » injustices ; son plus grand plaisir » alors est de cueillir des lauriers sur » leurs Terres, & de les forcer en » les humiliant d'en venir à des trai- » tés raisonnables. « Pyrrhus n'ou- blioit pas de citer Séleucus, Ptolo- mée, Lysimacus & Démétrius mê- me, qui ne se soutenoient que par les armes.

armes. » Serai-je le ſeul d'entre tant
» de Rois, ajoûtoit-il d'un ton péné-
» tré, qui paſſerai ma vie dans un
» lâche repos ? Non, Cinéas, je veux
» montrer à l'Univers, que ſi je ſçais
» faire fleurir mon Royaume au de-
» dans par mes ſoins, je ſçais auſſi
» l'étendre & le rendre formidable
» au dehors par mes victoires. Dé-
» métrius a fourragé mes Provinces,
» je veux ravager les ſiennes & ren-
» dre à mes Sujets l'équivalent de ce
» qu'il leur a pris.

Une pareille converſation ne pouvoit pas manquer de réveiller dans l'eſprit de Pyrrhus, le ſouvenir de Nicias dont les conſeils s'accordoient ſi bien avec ſon inclination. Il en demanda des nouvelles ; on lui apprit qu'après la derniere uſurpation de Neoptolème, ce Miniſtre

peu satisfait de la Cour du nouveau Roi s'étoit retiré à la campagne, où il menoit une vie assez tranquille. Pyrrhus qui ne le connoissoit que par son beau côté, c'est-à-dire, que comme un excellent Ministre & un grand Capitaine, & qui n'étoit pas assez sûr de sa trahison, le fit rappeller. On lui porta ses ordres & Nicias reparut à la Cour, & y rentra en graces. Son Maître lui commanda aussi-tôt de retirer les vieilles Troupes des Garnisons, & d'en lever de nouvelles.

Dès que tout fut prêt, Pyrrhus se mit en marche, il entra sans la moindre opposition en Macédoine, pénétrant jusques à la Ville d'Edessa, il abandonna tout le Pays au pillage, & peu s'en fallut qu'il ne s'emparât du Royaume entier. Nicias vou-

loit que Pyrrhus profitât de sa fortune & qu'il reçût les hommages des différens Députés, qui venoient dans son camp offrir leurs Villes ou leur Pays, d'autant mieux que les Macédoniens paroissoient fort mécontens de Démétrius. Ce Prince au bruit de ces ravages, accourut précipitamment pour interrompre les progrès de son ennemi; mais Pyrrhus qui n'étoit venu qu'avec peu de Troupes, ne jugea pas à propos de l'attendre. Il se retira prudemment en Épire, où Démétrius lui ayant demandé la Paix, elle lui fut accordée. Les grands desseins que ce dernier rouloit alors dans sa tête, & les préparatifs qu'il avoit faits, dans l'intention de recouvrer le Royaume de son pere en Asie, furent cause de cette démarche, le traité qu'il con-

cluoit avec Pyrrhus sembloit le mettre à couvert, pendant son absence des nouvelles incursions de ce Prince.

Cependant Ptolomée, Lysimacus & Séleucus n'ignoroient pas que c'étoit à eux que le Roi de Macédoine en vouloit. Un motif d'intérêt commun les lia très-étroitement, & par la ligue qui fut signée de la part de ces Princes contre Démétrius, ils convinrent pour le prévenir que Séleucus iroit le barrer sur les frontieres de la Syrie, tandis que Ptolomée se présenteroit en Gréce avec quatre cens Vaisseaux, & que Lysimacus attaqueroit la Macédoine du côté de la Thrace; mais l'alliance de Pyrrhus leur paroissoit d'un grand poids pour le bien de leurs affaires. Instruits du dernier traité qu'il avoit

fait avec Démétrius, ils n'oublieront rien pour l'en détacher. Et les instructions de leurs Ambassadeurs contenoient trois points essentiels : en premier lieu qu'ils feroient craindre à Pyrrhus la puissance de son voisin, s'il venoit jamais à bout de ses grands projets ; secondement qu'ils réveilleroient dans son cœur l'affront qu'il en avoit reçu depuis peu en se voyant enlever Lanasse sa propre femme, dont Démétrius étoit devenu l'Epoux, & la ville de Corcyre où elle s'étoit retirée ; & enfin qu'on le flateroit en cas que leurs armes fussent victorieuses de pouvoir recueillir le principal fruit de cette guerre, en se rendant maître des plus considérables Villes de Macédoine.

Le Roi d'Epire qui n'avoit consenti à la Paix, que parce qu'il n'é-

toit pas le plus fort, se rendit aisément; il promit en faveur des Alliés une puissante diversion, pourvu seulement que les conquêtes qu'il feroit sur l'ennemi commun, lui demeurassent en propre, sans être obligé de les partager avec qui que ce fût. Cette demande lui fut accordée, & bientôt après on se mit en campagne de toutes parts, sans rien changer au premier plan, sinon que Pyrrhus attaqueroit aussi la Macédoine de son côté.

Démétrius étoit alors en Gréce occupé de son expédition d'Asie, il accourut à la défense de ses Etats; mais sa diligence fut inutile. Pyrrhus animé par un songe où il avoit vu Alexandre le Grand, qui l'excitoit à conquérir la Macédoine, s'étoit avancé à grandes journées jusqu'à Béroée;

& s'en étant emparé, y avoit mis en garnison une grande partie de ses Troupes, pendant que le reste sous la conduite de ses Capitaines, s'occupoit à réduire tout le Pays des environs. Malheureusement pour Démétrius, les femmes & les enfans de la plupart de ses Soldats avec leurs effets, étoient retirés à Béroée; la prise de cette Ville venant à être sçue dans son camp, y causa un désordre général; les uns mettoient bas les armes, & paroissoient sourds aux ordres de leur Maître; les autres vouloient s'en aller chez eux pour défendre leurs foyers. Pyrrhus campoit hors de la Ville pour attendre Démétrius; un grand nombre de Macédoniens le reconnoissant de loin à son superbe panache, & aux deux cornes de bouc qu'il portoit pour

cimier sur son armet, allerent se rendre à lui; d'autres encore à l'imitation de ses Soldats se couronnoient de branches de chênes, il y en eut même qui pousserent l'arrogance, jusqu'à retourner sur leurs pas, pour aller chanter en face de Démétrius, les louanges de son ennemi. De sorte que ce Roi malheureux peda nt tout espoir, se retira dans sa tente, où après s'être déguisé, il sortit du camp à la faveur d'un méchant habit, & se retira dans la ville de Cassandrie. Sa femme Phila qui s'y étoit refugiée, ne put survivre aux malheurs de son mari. Elle avala du poison à son arrivée, après l'avoir accablé d'injures. Pyrrhus arriva dans son camp, presqu'au moment qu'il venoit de se sauver. L'Armée Macédonienne entra tout de suite au service de

de ce Prince, & le proclama tout d'une voix, Souverain de Macédoine.

Quelque ſurprenante que paroiſſe une auſſi prompte révolution, il eſt certain qu'on ne doit l'attribuer, qu'à la différence du caractere & de la conduite de ces deux Rois; Démétrius depuis ſa mauvaiſe fortune, étoit ſi fort déchu de ſes anciennes vertus, qu'on n'en pouvoit plus attendre de juſtice; il étoit devenu fier, hautain, dédaigneux, & renvoyoit mécontens tous ceux qui s'adreſſoient à lui; un jour que ſon air paroiſſoit plus affable qu'à l'ordinaire, chacun s'empreſſoit de lui préſenter des placets, il les reçut tous avec une bonté apparente, mais parvenu ſur le pont de l'Axius, il les fit voler dans la riviere.

Pyrrhus par un contraste parfait étoit doux, de facile accueil, aussi prompt à reconnoître les services qu'on lui rendoit, que lent à se mettre en colere & à punir. De jeunes Officiers dans le vin, avoient fait sur son compte mille railleries offensantes ; les ayant fait venir pour leur demander si cela étoit véritable : » Oui, Seigneur, répondit l'un d'en- » tr'eux, & nous en aurions dit bien » davantage, si le vin ne nous eût » manqué. « Ce bon mot le fit rire & il les renvoya. Les Macédoniens le mettoient aussi beaucoup au-dessus de Démétrius, pour son extrême habileté à ranger une Armée en bataille & à sçavoir prendre son avantage ; ils le regardoient avec juste raison comme le plus grand Capitaine qui eût encore paru.

Lysimacus néanmoins prétendit avoir autant contribué que lui à la fuite de Démétrius, & devoir jouir également de leur conquête. Comme Pyrrhus ne comptoit que médiocrement sur la fidélité des Macédoniens, il ne s'opposa point à ce partage. Ensuite il se retira vers les frontieres de l'Epire.

Démétrius ne se croyant point en sureté à Cassandrie, repassa dans la Gréce, où plusieurs Villes étoient demeurées sous son obéissance. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il fut possible, il en laissa le gouvernement à son fils, & s'étant embarqué avec une Armée d'environ douze mille hommes, il vogua vers l'Asie, dans la résolution d'y chercher fortune en désespéré. La sœur de sa femme Phila, Eurydice qui étoit alors à Milet,

lui donna en mariage une fille qu'elle avoit eue du Roi d'Egypte, appellée Ptolomaïde. Ses noces ne furent pas plutôt achevées qu'il entra dans la Carie & dans la Lydie ; mais dès qu'Agathocles fils de Lysimacus parut à la tête d'une Armée, il abandonna toutes ses conquêtes dans le dessein de surprendre l'Arménie & la Médie. Agathocles le suivit de près & prit tant de précautions pour lui couper les vivres, que les maladies causées par une grande disette, affoiblirent considérablement son Armée ; enfin quand il voulut traverser le Mont Taurus, tous les passages se trouverent si bien gardés par les ennemis, qu'il fut contraint de tourner sa marche du côté de Tarses en Cilicie, d'où il envoya représenter à Séleucus le triste état où

il étoit réduit. Ce Prince ouvrit d'abord son cœur à la pitié, mais la politique vint bientôt étouffer ce sentiment, pour lui faire envisager tout le péril qu'il y avoit à relever un Prince du caractere de Démétrius; il résolut donc de l'accabler. Démétrius qui le vit venir à la tête d'une grosse Armée pour fondre sur lui, se posta fort avantageusement dans un endroit du Mont Taurus, où il étoit presqu'impossible de le forcer, & envoya de-là supplier son ennemi de le laisser passer dans l'Orient, afin de s'y établir sur quelques Barbares qui vivoient sans domination, ou de lui donner des quartiers d'hiver dans ses Etats.

De ces deux propositions Séleucus aima mieux lui accorder la derniere pour ne le pas perdre de vue; mais

pendant qu'il lui permit de passer les deux mois les plus rigoureux de l'hiver dans la Catanie, il eut soin d'envoyer des Troupes à tous les débouchés de Cilicie, de sorte que Démétrius fut obligé de se dégager par la force; mais à peine y eut-il réussi qu'une maladie le surprit en Syrie, & pendant quarante jours qu'elle dura la plupart de ses Soldats déserterent; de rage alors il conçut le projet le plus téméraire; c'étoit de surprendre avec une poignée de monde, le camp de Séleucus à la faveur des ténébres, mais quelques traîtres ayant fait éventer son entreprise par l'avis qu'ils en porterent aux ennemis, il chercha son salut dans les montagnes, dont les passages étoient défendus par les Troupes qu'on y avoit postées; il prit donc le parti de se ca-

cher dans les bois, ſuivi de quatre ou cinq de ſes Officiers, qui ne l'avoient point abandonné. La faim le tira de-là malgré lui, & le contraignit de ſe rendre à Séleucus, qui malgré le bon traitement qu'il lui marqua d'abord, le fit conduire priſonnier dans la Querſonèſe quelques jours après.

Ce Prince infortuné s'accoutuma tellement à ſon malheur, qu'il n'y paroiſſoit plus ſenſible, il s'exerçoit à la courſe, à la promenade, à la chaſſe; mais peu à peu le chagrin le ſaiſit, il s'abandonna pour s'étourdir ſur ſa mauvaiſe fortune, à l'uſage immodéré du vin, ne fit plus d'exercices, & bientôt l'oiſiveté, le trop d'embonpoint & l'ivreſſe, le jetterent dans une grande maladie dont il mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Le naturel remuant de Pyrrhus qui ne goûtoit de bonheur que dans les armes, lui faisoit imaginer tous les jours quelque nouvelle entreprise sans beaucoup ménager ni ses nouveaux sujets ni ses Alliés. Lysimacus profita de l'indisposition qu'il voyoit parmi les Macédoniens contre Pyrrhus ; ses Emissaires aigrissoient tous les esprits, en leur faisant honte d'avoir choisi pour maître un Etranger, dont les prédécesseurs avoient été sujets de la Macédoine. Ces reproches entraînerent la plupart des Macédoniens à la révolte, ce qui causa une telle indignation à Pyrrhus, qu'il les abandonna entierement, sortant du Royaume à la tête de ses Epirotes & de quelques Troupes des ses Alliés, & cédant la Macédoine de la même maniere qu'il

l'avoit conquise, tant il y a peu de choses à compter sur l'inconstance des hommes, mais ne pourroit-on pas dire aussi, que si les Sujets changent quelquefois par des vues d'intérêt, ils ne font en cela qu'imiter les Princes, qui dans toutes leurs actions ne consultent pas toujours la justice ni le bien des Peuples.

Combien de Rois rendus à eux-mêmes, & considérant d'un esprit réfléchi les horreurs de la guerre, pourroient s'écrier avec raison : Pourquoi faut-il que cette fatale ambition qui nous aveugle, cause la ruine de tant d'hommes, qui ne nous connoissent seulement pas, & que le sang de ces Pauvres infortunés, uniques soutiens de notre grandeur, arrose cette même terre qu'ils ont cultivée avec tant de soin pen-

dant plusieurs années. Ne vaudroit-il pas mieux à la vérité s'attacher à fortifier les frontieres d'un Royaume, pour mettre ses peuples à couvert, & dans la nécessité d'envahir les Terres de ses voisins? Seroit-il donc impossible aux Soldats de s'y comporter comme dans son propre pays, & de modérer cet emportement, qui semble ne respirer que la destruction du genre humain? Ce ne sont pas les peuples qui offensent les Rois, il ne faudroit donc pas les envelopper tous dans une même vengeance.

On pourroit objecter néanmoins que les Rois tirant leur force & leur grandeur des peuples, le ravage d'un Pays & le meurtre de ses habitans, sont les seuls moyens d'affoiblir le Prince qui les gouverne; c'est ce qui

faisoit aussi la base du système de Nicias, dans les entretiens politiques qu'il avoit avec Pyrrhus ; la sagesse de Cinéas lui étoit sans cesse opposée, & ce Philosophe lui répliquoit à son tour, que le dégât qu'on faisoit à l'ennemi rejaillissoit sur soi-même ; en effet où prendre les choses nécessaires pour la subsistence des Troupes, après avoir ruiné tout le Pays ? Si le carnage chasse le Laboureur & le Paysan de tous côtés, qui pouvez-vous espérer qui vous apporte des vivres ? Les Soldats qu'on accoutume à l'amour du butin, deviennent vagabonds, on les rassemble difficilement, au lieu qu'en les retenant dans un camp bien discipliné, où tous ceux qui ont des denrées à vendre peuvent venir en sureté, on abonde de tout, & vos Troupes rangées sous vos

Etendards, sont toujours prêtes à recevoir l'ennemi, ou à l'attaquer.

Cinéas ajoûtoit à toutes ces raisons d'autres maximes, qui tendoient à faire relâcher Pyrrhus d'une trop grande autorité : » Vous croyez » donc, lui répondoit ce Prince, que » les peuples sont d'autant plus heu» reux que les Rois sont moins des» potiques ? Non Seigneur, reprit Ci» néas, je suis au contraire très-per» suadé qu'un bon Roi ne sçauroit » avoir une autorité trop étendue, » parce qu'il n'en abuse jamais. Ce » n'est pas le pouvoir absolu d'un » Prince, qui rend le peuple escla» ve ; c'est le mauvais usage qu'il en » fait. On peut goûter les douceurs » de la liberté, sous un gouverne» ment monarchique, de même » qu'on éprouve quelquefois une

» odieuse servitude dans un Etat ré-
» publicain, auquel cas il est beau-
» coup moins dur d'être soumis à
» un Roi, que d'obéir à une infinité
» de petits Tyrans, qui vous dépouil-
» lent de vos biens pour se les appro-
» prier.

Le Roi convaincu de la sagesse de ce fidéle Ministre, l'écoutoit toujours favorablement en tems de Paix, mais à la tête des Armées Nicias avoit le dessus. C'est à cause de cette préférence que Cinéas saisit l'intervalle, où Pyrrhus étoit oisif pour abolir plusieurs abus nuisibles, & faire goûter à son maître quelques nouveaux réglemens, qui tendoient au bonheur de son peuple. Ce Prince ne se contenta pas de les approuver, il voulut en quelque sorte avoir part à la gloire de son Ministre, &

travailla lui-même à les perfectionner.

On établit en Epire trois ſortes de Nobleſſe, qui comprenoient les gens de guerre, les gens de robe & ceux qui s'attachoient uniquement aux arts & aux ſciences : perſonne ne pouvoit y être admis qu'il ne fût irréprochable du côté des mœurs, & qu'il ne poſſédât toutes les qualités requiſes, pour le genre auquel il aſpiroit. On avoit choiſi parmi les gens les plus expérimentés de quoi compoſer trois Académies, qui ſervoient comme de Tribunal au mérite : les aſpirans à la Nobleſſe étoient ſoumis à leur examen, & ne rappelloient point de leur jugement. Quelques mois avant que de procéder à cette élection, on publioit dans toutes les Villes du Royaume les

noms de ceux qui s'étoient présentés. Il y avoit en conséquence sur le bien & le mal qu'on sçavoit d'eux, des mémoires envoyés, les uns par haine ou par ressentiment, d'autres afin d'empêcher le vice d'usurper les droits de la vertu ; enfin les parens & les amis des Récipiendaires fournissoient toutes les instructions qui pouvoient servir à procurer un jugement équitable.

Le jour que le jugement devoit être prononcé, tous les aspirans attendoient la décision de leur sort sous un grand portique, à côté du lieu de l'assemblée ; & ceux que leur mérite élevoit au rang des Nobles, recevoient ce jour-là de si grands honneurs, qu'il n'y avoit rien qu'on n'entreprît pour s'en procurer de semblables.

Les Nobles Epirotes étoient les seuls qui pouvoient prétendre aux premieres dignités de l'Etat ; encore choisissoit-on pour les remplir ceux qui en étoient les plus capables ; de sorte qu'on pouvoit juger du mérite des gens par le poste qu'ils occupoient ; le plus considérable n'étoit guéres donné qu'au plus homme de bien, & qui étoit doué tout ensemble des plus belles qualités.

Ils ne payoient point d'impôts ni de taxes, & soit que la fortune ne les eût pas favorisés en naissant, soit qu'elle eût occasionné par la suite la perte de leurs biens, ils trouvoient toujours dans le trésor Royal de quoi réparer cette injustice, sans compter que les familles les plus considérables de l'Epire recherchoient avec empressement leur

alliance

alliance, ce qui leur procuroit pour l'ordinaire un état aisé. Les Roturiers avoient pour eux une grande vénération, à laquelle ils répondoient avec cet air affable & cette douceur dans les maniéres, qui est le plus bel apanage de la Noblesse. Pour en relever l'éclat, Pyrrhus vouloit soumettre jusqu'à ses propres fils au même examen que le reste de ses sujets; mais les plus grands Seigneurs du Royaume l'ayant supplié de se relâcher en faveur de son sang d'une rigidité qui blesseroit la bienséance, il se désista de sa premiere résolution.

Nous avons déjà dit que ce Prince avoit parfaitement reconnu combien le commerce étoit nécessaire pour enrichir un Royaume, & combien il s'étoit donné de soins pour

le faire fleurir en Epire, où ses prédécesseurs l'avoient laissé tomber dans le mépris : l'abondance & les richesses dont ses sujets profitoient chaque jour, lui donnoient lieu de s'applaudir de plus en plus de la protection qu'il avoit accordée aux Négocians ; mais comme les arts lui paroissoient les plus fermes soutiens du commerce, il fit venir des Pays étrangers grand nombre d'ouvriers qu'il combla de biens ; mille priviléges publiés en faveur de ceux de ses sujets qui voudroient épouser certaines professions utiles à l'Etat, répandirent l'émulation dans tous les cœurs, & les récompenses qu'il prodiguoit à pleines mains dans les manufactures, encourageoient tous les Artisans.

L'attention de Pyrrhus s'étendit

aussi sur les habitans de la campagne ; il adoucit leur sort autant qu'il lui fut possible par la diminution des taxes, & par d'autres secours : il voulut même que, lorsque la grêle ou quelqu'autre accident emporteroit leur récolte, on leur donnât gratis une quantité suffisante de bled pour ensemencer leurs Terres ; & qu'on leur fournît tout ce qui leur seroit nécessaire pour se nourrir durant le cours de l'année. Cette bonté du Roi chassa bientôt la misére de tous les hameaux, qui ne retentissoient plus que de ses bienfaits.

Il avoit fait construire des portiques pour l'étude ; des Philosophes de différentes sectes y enseignoient diverses parties des sciences & de la morale ; l'usage des langues vivantes y étoit préféré à l'usage des

langues mortes, d'autant plus inutiles à la société, que presque personne ne les entend. Outre les disciples, chacun étoit reçu à y proposer son sentiment, pourvu que ce fût sans passion & sans être offensé de trouver les autres d'une opinion contraire.

La jeunesse, au sortir de ces leçons, alloit se former à mille exercices du ressort de la guerre, sous des maîtres habiles, qui leur montroient ce qui devoit être observé dans les campemens; la maniére de prévenir les surprises de l'ennemi, l'art de se retirer à propos, l'attaque & la défense des Places, & tout ce qui pouvoit en un mot servir à les rendre de grands Capitaines, sans oublier de les accoutumer de bonne heure à une vie frugale & laborieuse.

Tous ces établissemens donnoient une nouvelle face à l'Epire, & attiroient à ce Royaume l'admiration des étrangers ; mais au milieu des soins que Pyrrhus avoit pris pour les porter à leur perfection, il n'avoit pas négligé celui de tous qui l'intéressoit davantage. De vieilles troupes bien aguerries, une milice bien disciplinée, étoient le fruit du bon ordre qu'il avoit établi pendant la paix ; les mêmes vues s'étoient étendues sur ses Villes frontiéres qu'il tenoit toujours munies de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége ; & l'on prenoit tous les ans sur ses revenus un certain fonds en guise d'épargne, qui par la suite le mettoit en état de résister à ses ennemis sans fouler son Peuple ; aussi lorsqu'on

lui demandoit par quelle raison il faisoit de si grands préparatifs pour la guerre en tems de paix : » Les Princes, répondit-il, qui at- » tendent au moment de la soute- » nir pour s'y préparer, se trou- » vent toujours dépourvus d'une in- » finité de choses absolument néces- » saires ; d'ailleurs, pendant la paix » les Peuples sont bien plus en état » de fournir aux dépenses de la guer- » re, que dans un tems de trouble » & de désolation : rarement se res- » sentent-ils des impôts qu'ils payent » à loisir, au lieu que si on les for- » ce de satisfaire tout à la fois à » des taxes exorbitantes, on les » met hors d'état de maintenir leurs » familles, & l'oppression les ré- » duit quelquefois aux plus rudes » extrémités.

Ces sentimens partoient d'une ame où le Sceptre n'avoit point étouffé l'humanité. Quelque penchant qu'il eût à regner en maître absolu, l'estime & l'amour de ses sujets, le flatoient davantage. Ce Prince ne trouvoit point de plus grand plaisir que celui de s'entendre appeller le pere de la patrie; & dans certains momens, il se fût volontiers démis de la plus grande partie de son autorité, pour se procurer ce titre glorieux.

Pyrrhus étoit encore persuadé, que le choix des Ambassadeurs est d'une grande importance, que la gloire d'un Prince en dépend en partie; sa mauvaise conduite jette quelquefois sur toute une nation, un ridicule qui ne s'efface pas aisément. De-là, ces antipathies, ces hai-

nes nationales. Un Ambaſſadeur doit être non-ſeulement grand politique, déſintéreſſé, généreux; mais il faut encore qu'il ſoit doux, poli, de facile accès, & qu'il n'ait rien de choquant, ni de déſagréable dans ſa perſonne. C'eſt auſſi l'attention qu'il eut toutes les fois que le beſoin de ſes affaires lui en fit envoyer quelque part; il ne jetta jamais les yeux, que ſur des gens d'un mérite requis, ſans écouter la brigue; ni la faveur.

Pendant que Pyrrhus s'occupoit à faire fleurir ſon Royaume, il apprit avec douleur la mort de Ptolomée, ſon bienfaiteur. Ce Prince le plus habile, le plus vertueux, & le plus grand en tout point de ſa race, perdit la vie deux ans après s'être démis de ſa Couronne en fa-

veur de ſon fils, & à la quatre-vingt-quatriéme année de ſon âge; c'eſt ſous lui, qu'on vit l'Egypte s'élever à un ſi haut degré de puiſſance. Il conſerva ſur le Trône, ce caractere de ſimplicité, cet éloignement pour le faſte qu'il y avoit apporté. On avoit beau lui repréſenter, que la Royauté ſembloit exiger plus de magnificence; il répondoit que la véritable grandeur d'un Roi, conſiſte moins à être riche lui-même qu'à enrichir les autres.

Les Tiraniens de Lyſimaçus vinrent auſſi à la connoiſſance du Roi d'Epire; les ſupplices atroces qu'il faiſoit ſouffrir injuſtement à ſes ſujets ſur le plus leger ſoupçon, n'étoient

pas les moindres de ses cruautés. Ce pere dénaturé ordonna la mort d'Agatocles, son propre fils, pour de prétendus crimes que le titre seul de l'accusatrice, je veux dire, de sa marâtre, devoit lui rendre suspects. Les Thraces & les Macédoniens ne voyoient plus leur Roi qu'avec horreur; tant de cruelles vexations réveilloient à chaque moment dans tous les esprits le souvenir de sa basse naissance; on auroit souhaité que le caprice de la fortune, qui l'avoit élevé si haut, par une secousse encore plus rude, le précipitât dans sa premiere condition : il tenoit le jour d'un Marchand de Macédoine, & devoit son élévation à son intrépidité. Alexandre le Grand l'ayant fait exposer à la rage d'un Lion, pour avoir trempé dans une

conjuration contre lui, il ſaiſit l'inſtant où l'animal furieux ouvroit la gueule pour le dévorer, lui enfonça la main juſques dans le goſier, & lui arracha la langue, & la vie : cette action parut ſi belle aux yeux d'Alexandre, que non-ſeulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de ſa perſonne. Ainſi commença la fortune d'un homme, qui peu de tems après, ſe vit Souverain de pluſieurs Royaumes ; heureux, s'il avoit ſçu les gouverner avec ſageſſe ! Ses ſujets ſe ſauvoient en foule dans les Etats voiſins. Séleucus recevoit avec bonté, ceux qui lui demandoient aſyle, & Pyrrhus non-ſeulement en agiſſoit de même en faveur de ceux qui ſe retiroient dans ſon Royaume ; mais il les combloit de biens, & invitoit les autres à ſuivre

leur exemple, persuadé qu'un Roi qui pour l'ordinaire, est le favori des Dieux, puisqu'ils l'ont choisi par préférence, au milieu de tant de milliers d'hommes, pour gouverner les autres, doit faire du bien à tout ce qui respire.

Ce Prince auroit pu passer le reste de ses jours au milieu d'un peuple qui lui étoit cher, & dont il étoit adoré : il étoit craint de ses voisins, & reconnu pour un Héros dans presque toute la terre. Sa félicité pouvoit être durable ; mais un tempérament vif, un caractere impétueux, une ambition toujours inquiete, l'attiroient, pour ainsi dire, hors de lui-même : l'inaction étoit pour lui d'une gêne affreuse, qui lui causoit souvent une fiévre violente ; il auroit voulu chercher de

contrée en contrée, un bonheur qu'il laiſſoit échaper dès qu'il l'avoit en ſa poſſeſſion. Qu'on juge donc de la joie qu'il reſſentit en recevant une Ambaſſade, que ſa grande réputation lui attira de la part des Tarentins, & de tous les Grecs d'Italie : ces peuples l'avoient élu leur Général, & le ſupplioient de venir à leur ſecours, contre une République qui en vouloit à leur liberté.

Fin du premier Tome.

ERRATA

du premier Volume.

PAge 8. ligne 4. servoit, *lisez* servit.
P. 15. lig. 14 ainsi, *lisez* aussi.
P. 75 Peucerte, *lisez* Peucestie.
P. 91. lig. 17. l'Eprie, *lisez* l'Epire.
P. 169. lig. 21. deux cent, *lisez* deux cens.
P. 198. lig. 12. trouvée, *lisez* trouve.
P. 204. lig. 21. cent, *lisez* cens.
P. 217. lig. 2. ces, *lisez* ses.
P. 309. lig. 3. Et les, *lisez* les
P. 312. lig. 10. pédant, *lisez* perdant.

TABLE
DES MATIERES
contenues dans ce Volume.

A

CYRUS,

D

E

F

G

H

M

N

O

P

R

S

T

X

Fin de la Table des Matiéres.

